
OCTOBRE 2016 55

RENCONTRE
# VINCENT DELERM



18e FESTIVAL
DES CINÉMAS
DIFFÉRENTS
ET EXPÉRIMENTAUX
DE PARIS
11 — 16
OCT. 2016
LES VOÛTES
19, RUE DES FRIGOS, PARIS 13e
WWW.CJCINEMA.ORG
Conception graphique : Atelier Tout va bien
ÉVÈNEMENTS
PÉRIPHÉRIQUES
4 — 10 OCT.
COLLECTIF JEUNE CINEMA
CNC
îledeFrance
MAIRIE DE PARIS

# ÉDITO

Il y aurait donc deux manières de vivre en France, de vivre la France. La première, c'est celle qui achète des œufs frais, des légumes, avec un panier en osier directement chez le producteur, tout en écoutant Vincent Delerm. C'est celle d'un idéalisme poussé dans ses retranchements, d'une générosité inconséquente. Contre elle, se dresse cette seconde France : celle du pragmatisme, du réalisme, celle qui prend le train de banlieue et le métro.

Vraiment ? C'est en tout cas la différence observée par l'ancien président de la République française, candidat à la succession de celui qui lui a succédé. En France comme en Europe, le parti anti-bobo fait des émules. Ici, on ira vilipender celui qui ose affirmer que l'immigration est une chance, là, on se moquera de celui qui exprime l'idée que la prison n'est peut-être pas la meilleure solution. Il n'est pas question de droite ou de gauche ici, il est question d'un nouveau clivage : les bobos, et les anti-bobos.

Être anti-bobo, c'est mettre en place un mécanisme ingénieux qui consiste à faire passer une idée toujours plus radicale pour une vérité générale. Si vous n'avez pas vu que les réfugiés sont un danger pour le pays ? C'est que vous êtes un.e bobo. Vous croyez que le réchauffement climatique existe ? Bobo. Vous souhaitez que la viande ne soit pas obligatoire à la cantine ? Toujours bobo.

Alors, chez Maze, en octobre, c'est Vincent Delerm qui fait la une.

**Baptiste Thevelein**
Directeur de la publication et de la rédaction


maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 4 rue Saint-Guillaume, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales.





L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-Octeville, le ministère de la culture et la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Photo couverture : Cauboyzt

# CE MOIS

# N°55

## ACTUALITÉ



## STYLE



## ÉCRANS



## MUSIQUE



## ART



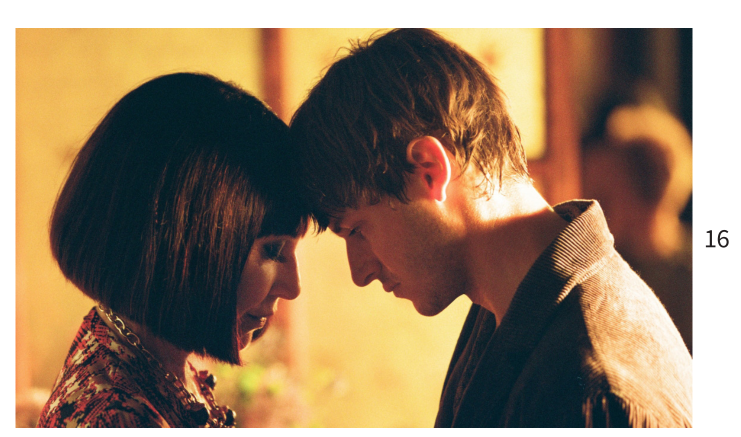
## CINÉMA



## LITTÉRATURE



52



16



55




34



# VINCENT DELERM

## A PRÉSENT : SE SENTIR VIVANT



Cauboyz

Musique

**Quand Vincent Delerm se conjugue au présent, c'est pour mieux faire le point sur notre époque et tenter de guérir le traumatisme des attentats en cherchant dans le passé l'espoir qu'il nous faut pour le futur. C'est aussi l'occasion d'un très bel album en forme d'auto-portrait d'un chanteur qui a déjà quinze ans de chansons derrière lui. Mais pas de narcissisme mal placé ; Delerm cherche plutôt à interroger chacun de nous pour savoir ce que l'on est devenu et ce que l'on veut être. Si l'on connait Vincent Delerm depuis longtemps pour ses textes, c'est aussi la beauté des arrangements, lyriques et libres, qui frappe à l'écoute de l'album. Enfin c'est également l'occasion d'une formidable rencontre au sommet de la chanson française avec Benjamin Biolay. On a rencontré Vincent Delerm pour parler de cet album.**

Mathieu Champalaune

Musique

**Tu reviens avec A présent, après un concept album (Les Amants parallèles) autour de l'amour, à un album plus traditionnel. Comment est né cet album ?**

L'exception, c'était l'album d'avant puisque c'était l'histoire d'un couple sur une dizaine d'années, j'avais le sentiment que pour aborder ce genre de sujets il fallait tout un disque. On avait travaillé qu'avec du piano, il n'y avait aucun autre son et instrument que du piano, même pas de claviers, même si on a l'impression en l'écoutant qu'il y a de batterie notamment. On s'était un peu contraint, c'est le moins que l'on puisse dire, et quand on a fini l'album, on a eu envie sur le suivant d'utiliser à nouveau tous les instruments et de faire des chansons qui n'avaient pas de rapports les unes entre les autres. J'ai retravaillé pour la réalisation de cet album avec la même équipe, Clément Ducol et Maxime Le Guill. Au début j'étais dans l'idée de refaire des chansons une par une avec une forme d'album plus simple, ce que je n'avais pas fait depuis longtemps. Finalement, quand j'ai fini l'album, je me suis rendu compte qu'il y avait une sorte de dominante autour de thèmes de l'urgence, de ce qui compte le plus pour nous, ce qui nous fait le plus d'effets. C'était ce qui s'est imposé et j'ai eu l'impression que les chansons étaient toutes cousues entre elles sur ces thèmes. Ça tient aussi au travail qu'à fait Clément Ducol, qui a relié tous les titres entre eux avec des longues plages de musique comme de la musique de film.

**Tu donnes beaucoup d'importance aux arrangements autour des cuivres et des cordes, mais pour la première fois, tu laisses aussi la place aux arrangements électroniques. Comment s'est trouvé l'équilibre dans les arrangements ?**

C'était une envie que l'on avait dès le début, notamment dans les rythmiques. Ça venait de Maxime Le Guill, avec qui on avait fait un premier essai où quand je jouais les mélodies on mettait tout de suite une programmation rythmique électronique et assez vite on a vu que ça fonctionnait et que l'on pourrait garder la froideur des rythmiques programmées et les confronter à l'aspect organique et chaleureux de vrais instruments. On est partis sur cette idée, si bien que quand tu mets un morceau instrumental comme Un Eté en blind test, c'est difficile de le rattacher à moi !

**Le titre sur lequel s'ouvre l'album, La Vie devant soi, a presque valeur de programme pour le reste de l'album, que ce soit thématiquement ou musicalement. C'était important d'avoir un morceau d'ouverture qui annonce vraiment ce qui va suivre ?**

La chanson n'était pas écrite dans cet esprit-là mais, très tôt, une fois écrite, c'était ça l'idée, ça s'est fait naturellement. L'idée du texte « Sens comme tu es vivant / comme les autres avant / avant toi » c'est une idée qui revient beaucoup dans le disque, celle de se sentir vivant mais en creux et en opposition avec des gens qui ne sont plus là ou ont disparu de notre vie, il y avait cette volonté là et musicalement elle donnait complètement le ton. Le travail que l'on a fait sur les cuivres sur ce morceau, entre les cuivres en plastique comme le mellotron ou les synthés et les vrais cuivres donnait aussi la direction que l'on a prise avec Maxime Le Guill - qu'il n'y ait pas de hiérarchie entre les instruments nobles et ceux synthétiques et que l'on choisisse plutôt ce qu'il y a de plus touchant et intuitif.

**L'album s'appelle A présent, mais il y est autant question du présent que du passé et du futur. Comment as-tu voulu travailler ce rapport avec le passé et le futur ?**

Je suis quelqu'un qui n'est pas doué pour être que dans le présent. J'avais envie que l'album soit une sorte d'état des lieux ou de photographie, mais pour moi ça n'avait pas de sens de ne pas faire allusion au passé. Il y avait cette idée du parcours, de la construction par strates successives, que l'on soit un empilement de tout ce qu'on a vécu ; c'est une idée qui me plait. Mais ce n'est jamais sous un angle nostalgique dans mon esprit, c'est intéressant de s'interroger sur ce que l'on a vécu et ce que l'on attend du futur. C'est quelque chose que j'ai toujours eu mais que je n'ai pas toujours su correctement exprimer. Quand tu fais quelque chose de nostalgique, les gens pensent tout de suite à quelque chose de triste, de mélancolique et finalement ça en dit plus sur l'auditeur que sur mon propre travail. J'aime souvent laisser des choses à compléter par les auditeurs comme si j'allumais des petits feux à droite et à gauche en laissant ensuite les gens compléter en fonction de qui ils sont et où ils en sont.

**L'album est marqué par l'actualité de ces derniers mois, notamment les attentats, sans le dire vraiment. Quelle place occupe l'actualité dans ton écriture ?**

J'ai le sentiment que rien n'occupe une place concrète et nette et que tout est là tout le temps. Le fait est que tu n'échappes ni à ton age, ni à la culture de ton pays, ni à des évènements comme ceux que l'on a traversés. Je ne fais pas partie des gens qui réagissent frontalement sur des évènements comme ceux-là, on ne m'a pas vu prendre la parole sur les attentats alors que pourtant j'ai souvent joué au Bataclan, j'y ai même fait un DVD, et beaucoup de médias m'ont contacté alors et je me sentais pas d'y aller parce que je ne voyais pas pourquoi je réagirais à quelque chose qui m'échappe complètement et qui a touché d'autres gens plus directement. J'aurais trouvé ça injurieux, je ne pouvais pas dire que j'étais le plus touché. Quand j'ai fait l'album, je n'avais pas l'impression de parler de ça et à la fin je me suis dit que ça constituait une grande ombre qui plane sur l'album.



Cauboyz

**Les pronoms - je, tu, nous, vous - sont très importants et marqués dans tes textes, était-ce une manière de répondre au « Je suis Charlie » ?**

Dans un premier temps non. Dans le titre A Présent, c'est une succession de « nous sommes » mais au départ c'était des « je suis » que j'avais fait sans lien, mais ça donnait l'impression d'être une réponse. J'ai mis « nous sommes » pour décaler les choses, et en fait ça reste une alternative. Maintenant, je me rends compte que ça a joué et que ça me plaît que notre génération ne s'enferme pas que dans des « nous sommes » qui sont liés aux attentats. On est les attentats mais on est aussi autre chose, on ne va pas juste se reparamétrer à causes des terroristes en disant que Nous sommes Charlie, Nice, le Bataclan, Paris...

**L'utilisation du « nous » permet d'évoquer ta génération. Le dernier morceau de l'album, Le Garçon, pourrait très bien s'appeler Le Garçon de 1976 a 40 ans, pour reprendre le titre d'un de tes précédents morceaux.**

C'est un peu ça. J'ai aussi la conviction que tu parles de trucs assez personnels et pointus et pas du tout collectifs. Ce n'est pas : « Je suis le garçon qui a hurlé de joie devant le troisième but d'Emmanuel Petit contre le Brésil ou le garçon qui a regardé le mur de Berlin s'effondrer », même si ce fut le cas. Mais j'essaye de déterrer un os plus profond, que les gens n'ont pas en tête, qui a priori n'est pas collectif mais qui est commun à toutes nos vies. Je ne cherche pas non plus à hiérarchiser entre les évènements qui sont censés être importants comme les mariages ou les naissances des enfants et des choses plus terre à terre. J'aime bien faire ça parce que c'est rendre hommage à la vie telle qu'elle est. Nos vies ne sont pas comme une maison où il n'y aurait qu'une pièce qui concerne les grands sentiments, une autre qui concernerait ce qui est plus anecdotique ; tout est mélangé, c'est un fourre-tout. Les chansons permettent de faire un inventaire et de passer d'un climat à un autre.

**On t'a pas mal reproché le name dropping. Les références sont plus discrètes désormais, à travers la présence des voix de Jane Birkin ou de Marceline Loredan-Ivens ou une chanson qui aborde de manière moins directe la relation entre Serge Gainsbourg et Jane Birkin. C'était volontaire ou juste une évolution ?**

Ça a été volontaire à une époque, celle où j'ai enregistré mon album avec Peter Von Poehl en Suède où j'avais besoin de faire un petit garrot sur les noms de joueurs de foot. Mais si c'était vraiment une volonté, je ne m'amuserai pas à mettre des archives, parce que c'est assez simple à enlever, alors que durant l'écriture c'est difficile de se passer de certains noms propres. C'est comme les arrangements, c'est la première chose que l'on entend en écoutant l'album. Je n'ai pas vraiment changé là-dessus : sur mes premiers albums il y avait la voix de Jean-Louis Trintignant. C'est plus délicat de déterminer ce qui a évolué, ça joue davantage sur les harmonies, sur la façon d'écrire et sur l'attitude mais c'est plus difficile à théoriser. J'essaye de toujours garder pour les concerts des moments où les spectateurs vont se marrer et qui sont moins sur l'album parce que j'ai peur d'une certaine lassitude sur ce genre de choses.

**Tu aimes beaucoup les duos puisqu'il y en a souvent eu dans tes albums. Dans celui-ci il y a un duo avec Benjamin Biolay, Les Chanteurs sont tous les mêmes. Comment est né ce morceau ?**

C'est une chanson que j'ai écrite en sachant que j'allais la faire avec Benjamin Biolay et c'était marrant. J'aime bien chanter en duo ; ce sont des chansons que tu arrives mieux à juger que les autres parce qu'il y a quelqu'un d'autre qui chante aussi. J'aime beaucoup ce morceau alors que j'aurais plus de mal à juger le reste du disque, mais là j'ai l'impression d'y être un peu extérieur. C'est assez agréable d'écrire une chanson en pensant à quelqu'un. J'ai souvenir d'avoir fait ça avec Neil Hannon de The Divine Comedy, dont j'étais fan et avec qui je voulais faire quelque chose, mais il fallait que ça fasse sens. L'axe du morceau avait été la relation de Neil Hannon à la chanson française dont il ne comprend pas les textes et inversement pour moi pour des chansons anglo-saxonnes que je pouvais aimer sans me poser la question de la signification du texte. En fait les duos sont souvent garçon-fille, et ça tu t'en rends compte quand tu fais des duos dans des émissions et que tu veux chanter avec un autre chanteur. Au moment où tu choisis ta chanson, il n'y a que des chansons d'amours, donc tu peux le faire au quatrième degré mais c'est pas vraiment satisfaisant. Sinon on nous dit de chanter Vieille canaille, donc on a décidé de faire un nouveau Vielle canaille, un morceau pour deux chanteurs.

**En 2015, tu as réalisé une BO pour le film de Michel Leclerc, La Vie très privée de Monsieur Sim. Est-ce que cette expérience a changé ton rapport à la musique ?**

Sans doute. C'est parti d'une discussion avec Michel Leclerc qui m'a demandé si j'avais déjà composé une BO. Je n'en avais jamais fait et je n'étais pas contre l'idée d'en faire une, du coup il m'a proposé de réaliser la BO de son film. Tout s'est fait assez simplement et c'était super. Je suis très attaché à des BO où il y a très peu de thèmes musicaux différents et qui sont déclinés, comme celles de François de Roubaix. J'ai travaillé avec le musicien Remi Gallichet et ça m'a fait voir les choses autrement. Ça nous a incité sur l'album à laisser des plages musicales, des instrumentaux, à ne pas nous hâter à commencer la chanson en mettant des

introductions assez longues.

**Tu parles de François de Roubaix, mais l'album est très marqué par Michel Legrand.**

J'ai un peu saoulé Clément Ducol, qui faisait les arrangements, avec Peau d'Âne. C'est devenu un gag. J'avais vraiment cette idée d'une forme de lyrisme, de souffle, l'idée de prendre le pouls d'un moment et de nos sentiments. Il fallait quelque chose qui embarque l'auditeur et j'adore ça dans la BO de Peau d'Âne ; le coté baroque qui donne à ressentir la vie et à se sentir plus vivant.

**Tu as travaillé avec Alex Beaupain sur son dernier album, et en écoutant certains morceaux de ton album, on peut aussi penser à ses chansons. Est-ce que le fait de travailler avec lui t'as influencé sur ton propre travail ?**

Je ne dirai pas que c'est de travailler avec lui, c'est surtout lui en général. C'est quelqu'un que je connais depuis longtemps et je connaissais ses premières chansons avant que ne sorte mon premier album. Cette génération-là, celle d'Alex Beaupain ou encore d'Arnaud Fleurent-Didier que j'ai beaucoup écouté quand j'étais étudiant, m'a beaucoup marqué. Ça me plaisait ces mecs qui chantaient alors qu'ils ne semblaient pas taillés pour être chanteurs d'opéra ; leur manière cinématographique également, comme le faisait aussi un chanteur comme Jean Bart qui mettait des extraits de films de Truffaut dans ses chansons et qui chantait tout doucement. Ça m'a autorisé à chanter, à avoir ce genre de personnage et à assumer ma cinéphilie.v



Cauboyz

# L'EXTASE DU VERTIGE

Yannis Moulay

**Qu'on soit au volant d'une voiture, saoulé de vitesse pure, au sein d'une bourrasque de pétales ou au beau milieu d'un combat à mort, le jeu vidéo possède un potentiel puissant : celui d'étourdir. La forme même du médium, la faculté de concentration du joueur et l'immersion autorisent l'ivresse. Plus encore, tout cela permet de révéler une impulsion propre au jeu en général et surtout nécessaire : celle du vertige.**

## L'importance du hors-soi

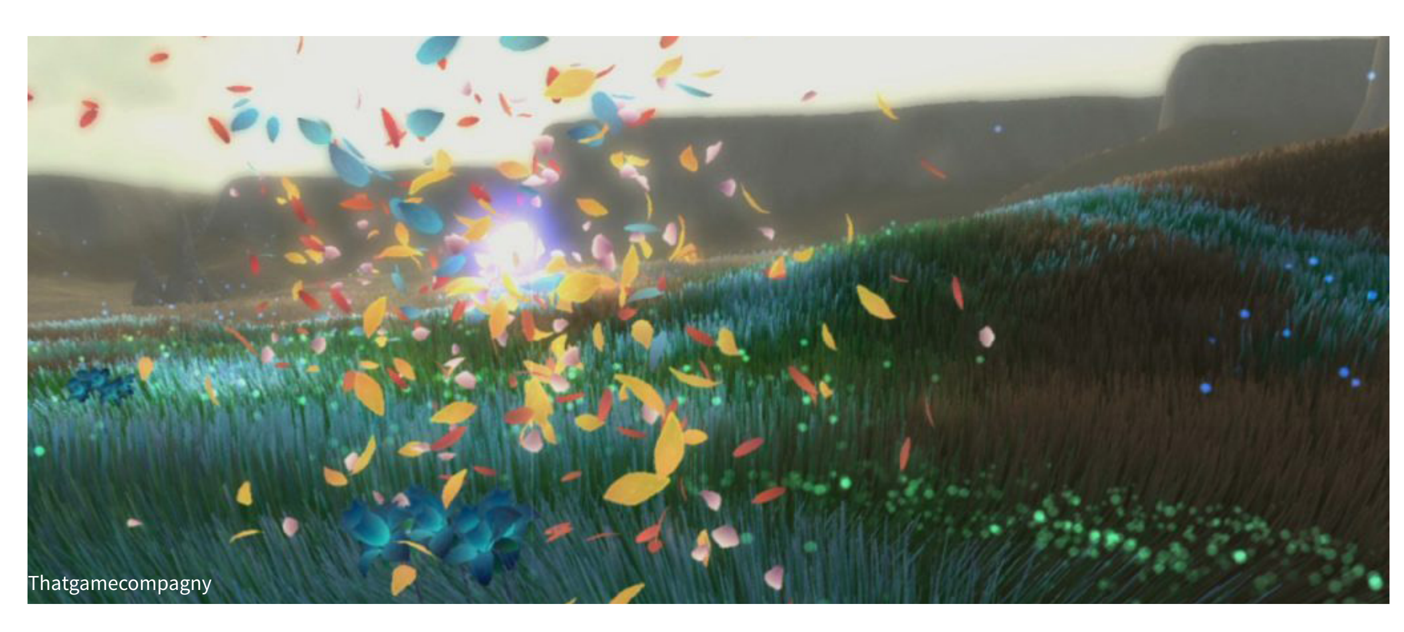
Chaque société organise ses propres échappatoires. Cérémonies religieuses, compétitions sportives ou prises de drogues ritualisées, l'évasion est salutaire et nécessaire. Nous sommes d'autant plus dans une époque particulièrement anxiogène où la pression (qu'elle soit sociale, professionnelle, identitaire ou politique) est intense. Le besoin d'évasion et de hors-soi n'en est que plus fort. Et l'un des outils les plus efficaces que l'être humain ait inventé pour expérimenter le hors-soi, c'est bien … le jeu.

Il est bien le pur relâchement du contrôle social. Aristote déjà le considérait comme un remède au travail, une activité salutaire et qui soulage : on peut d'ailleurs voir que les sociétés qui ont une forte culture ludique (comme le Japon), sont des sociétés facilement stressantes, mettant beaucoup de pression sur ses individus. A un autre niveau, celles qui évoluent dans des environnements hostiles, comme les Inuits, jouent également beaucoup ! Si le but est surtout de maintenir la cohésion du groupe pendant les périodes difficiles, l'évasion momentanée qu'il offre joue un grand rôle dans l'équilibre psychique du joueur.

Quel potentiel renferme le vertige ? Pas seulement un système de défi adressé à l'agilité mentale et physique du joueur, mais aussi comme un vrai système gratifiant de récompense et de plaisir ? Et, surtout, comment le jeu vidéo nous emporte-il ?

## Balayés par l'Ilinx

Sachons bien de quoi on parle. Le vertige est une impulsion. C'est la perte de contrôle momentanée et brusque, l'ivresse du manège, le hors-soi. Expérimenter le vertige, dans un jeu vidéo, mais aussi dans une attraction, c'est retrouver le plaisir d'une « voluptueuse panique »* qui s'empare des sens. La stabilité de la perception éclate, le rapport est presque physique, on s'abandonne au débordement de soi et on sort de son corps pendant une fraction de seconde.


Thatgamecompagny

Écrans

Roger Caillois, sociologue et théoricien du jeu, est le premier à avoir parlé le vertige sous le nom d'ilinx - «tourbillon», en grec. Pour lui, c'est un des quatre grands pôles ludiques autours desquels gravitent tous les jeux à des degrés plus ou moins fort : les autres étant la compétition (âgon), la chance ou le hasard (alea) et la simulation, le faire-semblant (mimicry). Les échecs, par exemple, sont essentiellement de l'âgon. Un jeu d'arcade, quand à lui, fait intervenir l'âgon dans la recherche du meilleur score mais également l'ilinx avec la rapidité accélérée du jeu. En fonction des différents degrés, on peut se servir de ces catégories pour analyser les jeux de manière sommaire – n'hésitez pas à vous livrer à l'exercice !

Revenons à l'ilinx. Maîtrisée, l'excitation qui s'échappe de cet éclat vif de hors-soi est quelque chose de très puissant, et fonctionne souvent  comme une épreuve mettant l'adresse et l'agilité du joueur à rude épreuve. Mathieu Triclot, philosophe des techniques français, parle du « dérèglement d'un univers à règles », dérèglement qui prépare au « crash final », victoire de la machine sur un joueur qui ne peut plus suivre. Elle dépasse l'homme et crée la rupture : c'est le dernier dérapage à pleine vitesse d'un rocambolesque Mario Kart, ou la folle concentration qu'impose le dernier Space Invaders à l'écran. Et quand l'automatisme du geste dépasse l'esprit, c'est le moment de grâce !

## La viscéralité : carotte du jeu vidéo

Mais le vertige est également une récompense, une récompense de plus en plus mobilisée dans des jeux qui s'éloignent de l'action pure. Là, il se lie avec un concept très important en création de jeu vidéo : la «viscéralité», ce sentiment éblouissant et physique qui sort du ventre où le joueur ne peut s'empêcher de sortir un « waow ! » impressionné. Cela peut venir de plusieurs informations en jeu, combinaisons habile de musiques, bruitages et d'effets graphiques. Le résultat est là : une gratification momentanée, qui ne possède certes pas l'explosion brutale et physique du vertige mais où un plaisir frissonnant se ressent.

C'est une glissade surréelle sur le sable du désert de Journey, qui s'apprécie pour sa féerique simplicité. L'ultimate de Garen dans League of Legends qui explose à l'écran du joueur et va jusqu'à pulser dans ses veines. Ou, plus récemment, l'extraordinaire sentiment de vitesse pure dans le brillantissime Valley de Blue Isle Studio.

Valley est un bon exemple quand on s'intéresse à la liaison entre vertige et viscéralité. Il s'agit d'améliorer un exosquelette militaire trouvé dans des ruines pour pouvoir explorer petit à petit une vallée ancienne, tout en étant capable de manipuler la vie et la mort des éléments vivants autour de soi. Pas d'ennemis à tuer mais seulement à apaiser, pas de violences ni besoin d'une dextérité extraordinaire. Pourtant, le simple déplacement (grappin, accélération en cas de pente, courses sur des rails électriques, sauts démesurés à toute vitesse) fait naître une viscéralité vertigineuse qui devient même une véritable motivation en soi et participe à créer une expérience de jeu riche. Exactement comme un Sonic moderne, qui sublime le potentiel du vertige.

Pour faire simple, le jeu vidéo a simplement la potentialité énorme de pouvoir offrir du vertige. Le pouvoir de l'ilinx, mêlé à l'immersion du joueur à travers le gameplay et à la viscéralité physique du médium en font le nouveau cirque, l'échappatoire de choix ; contrepoint nécessaire à l'autocensure, au contrôle et à la pression croissantes qu'impose notre société tournée vers elle-même. Les joueurs n'ont jamais été « addicts » aux jeux vidéo. Ils sont addicts à l'évasion, comme nous tous. Et nous sommes addicts au vertige.

Clélia Dehon

**À l'instar de son héros, le reporter Tintin, pourquoi suivre les traces du dessinateur Hergé au fil du parcours d'exposition qui lui est consacré au Grand Palais jusqu'au 15 janvier 2017 ?**

Art

# HERGÉ
## ESQUISSES D'UN ARTISTE
# AU GRAND PALAIS



Tintin © Hergé-Moulinsart 2016

Pour voir et revoir la ligne claire qui trace les contours de cette silhouette en trench bien connue de nos plus jeunes années.
Une plongée dans le temps et la nostalgie, façon « madeleine de Proust », qui fonctionne parfaitement.

Pas moins de dix salles régalent ainsi notre mémoire visuelle au gré d'une déambulation riche en contenus. L'exposition nous invite à explorer « la face cachée » de la personnalité d'Hergé - de son vrai nom Georges Rémi - ses collections et ses réalisations, à travers une importante présentation d'albums, croquis et affiches…

On débute l'exposition par une double surprise : Hergé est un artiste et Hergé est un amateur d'art. Quelques uns de ses essais à la peinture - très proches visuellement du travail de Joan Miró - sont présentés en guise d'introduction. On y trouve également plusieurs toiles issues de sa collection personnelle, dont un portrait de Hergé rarement exposé, sérigraphié par Andy Warhol. Ce préambule pose d'emblée le parti-pris de l'exposition : les inspirations et le travail du dessinateur sont à considérer dans un ensemble artistique total et ce dernier ne peut être simplement relégué dans un classement artistique au rang de « 9ème art ».

Car Hergé est un « romancier de l'image », convoquant plusieurs sources pour élaborer ses dessins. Ses croquis à la mine de plomb s'attachent particulièrement à modeler des personnages expressifs et sont comparés dans l'exposition à ceux des grands maîtres de la peinture tels Dürer, Holbein, Vinci ou Ingres… Emprunt de techniques cinématographiques et romanesques – ellipses, insistance sur la psychologie des personnages, cut-up – ses bandes-dessinées s'organisent aussi selon une pré-production soignée et un montage méthodique qui rappellent le travail du scénariste ou du réalisateur.

Artiste-peintre, dessinateur hors pair, scénariste… Dans les années 1930, avec le lancement de l'Atelier-Hergé-Publicité, c'est aussi une belle leçon de graphisme que nous offre Hergé à travers la création de plusieurs affiches. Peu connues du grand public, elles nous invitent à apprécier le caractère épuré, les aplats colorés et la puissance du lettrage de ses « réclames ».

L'importance du lien social dans le travail de Hergé se superpose à la dimension artistique, notamment sa rencontre avec le jeune artiste chinois Tchang Tchong-jen, l'inoubliable Tchang de son album Le Lotus Bleu. On note également sa présence et ses conseils auprès d'apprentis à qui il conseille de « dessiner, dessiner et dessiner encore… et le faire d'après nature ». Un esprit impressionniste et naturaliste plane sur cette préconisation. Mais ses influences artistiques sont si abondantes qu'on pourrait aussi y ajouter quelques pincées de classicisme, de pop-art et de constructivisme.

Aussi généreuse et ingénieuse que son personnage principal, l'exposition Hergé au Grand Palais a le pouvoir de nous donner à voir les planches, objets et personnages que l'on s'attend à retrouver avec joie, tout en dévoilant l'artiste et humaniste qui se cache derrière la figure de Tintin : son père et double dessiné, génie incontesté de l'histoire de l'art et des industries créatives.

*Exposition Hergé au Grand Palais du 28 septembre 2016 au 15 janvier 2017*

## ENTRE COLÈRE ET MÉLANCOLIE

# JUSTE LA FIN DU MONDE

## DE XAVIER DOLAN

**Après avoir reçu le Grand Prix en mai dernier au festival de Cannes, on attendait impatiemment la sortie du nouveau film au casting cinq étoiles de celui qu'on surnomme le prodige québécois. Here we are !**

**Noa Coupey**

Xavier Dolan revient avec un film bien différent de ses précédents avec Juste la fin du monde, son adaptation de la pièce de théâtre de Jean-Luc Lagarce, écrite en 1990 lorsqu'il était atteint du sida. En choisissant d'adapter cette œuvre, le réalisateur traite une fois de plus de sujets qui le touchent : la relation mère-fils et l'homosexualité. Dans la séquence d'ouverture du film on découvre Louis (Gaspard Ulliel), 34 ans, dans un avion. Narrateur, il nous annonce qu'il retourne chez sa famille qu'il n'a pas vue depuis douze ans pour lui annoncer sa mort. On le suit alors s'y rendre en taxi. Dans la rue, tous les regards sont tournés vers lui, les gens le regardent comme un étranger, étranger qu'il est face à cette campagne qu'il n'avait pas vu depuis des années. Il retrouve alors Suzanne (Léa Seydoux), sa sœur, sa mère (Nathalie Baye), son frère Antoine (Vincent Cassel) et rencontre sa belle-sœur Catherine (Marion Cotillard). Malaise. Tous le contemplent, à l'exception d'Antoine qui ne se réjouit pas de sa venue, reste sur la défensive et lui tourne souvent le dos.

Va s'en suivre une longue après-midi où les personnages sont incapables de communiquer entre eux. On aurait presque envie de leur arracher les mots de la bouche. Sans cesse ils reformulent ce qu'ils viennent de dire. Cela dit, les portraits des personnages un peu clichés sont tout de suite bien dressés. Les jeux de regards sont très importants - ils amènent, cela dit, quelques longueurs - et c'est pour cela que Xavier Dolan filme ce huis clos dramatique en gros plans. Certains diront qu'il en abuse... Mais on ne peut pas lui en vouloir tant ils sont beaux. En revanche, on peut le dire, il sait mettre en avant la beauté de ses acteurs, et sait glisser des symboles ça et là tout au long du récit. Il joue sur le hors-champ, les silences, les cris, les regards et nous tient en haleine de cette façon. Il utilise même le regard caméra un instant, en gros plan sur Louis qui nous regarde, comme s'il essayait de trouver une échappatoire. Frissons.

Étant donné que le film se passe quasiment au même endroit (à l'exception du voyage de Louis et d'une ballade en voiture), Xavier Dolan rythme Juste la fin du monde avec quelques flashbacks. D'une part il y a ceux qui illustrent les propos de Suzanne qui parle beaucoup (on a là de véritables monologues) et puis ceux de Louis. Ceux de Louis sont plus longs, ils prennent un peu la forme de clips, toujours avec la touche personnelle du réalisateur qui en fait peut être un peu trop. D'ailleurs on remarquera qu'il n'a pas pu s'empêcher d'apparaître dans son œuvre : il incarne Louis adolescent. Cependant, la B.O est géniale comme toujours, on se retrouve même à savourer un Dragostea din tei d'O-Zone en plein milieu du film ; et ces flashbacks un peu «clippesques» nous permettent de changer de décor et d'ambiance l'espace d'un instant, avant de revenir à la triste réalité, celle de Louis, celle de sa mort imminente. Le cadre étouffe les personnages, la canicule étouffe les personnages et les personnages s'étouffent entre eux. D'ailleurs chacun a besoin d'aller fumer une cigarette ou un pétard pour

décompresser, pensant que ça les aidera à dire ce qu'ils ont à dire. En vain.

Xavier Dolan avait mis la barre très haute avec Mommy, qui avait fait l'unanimité. Son esthétisme n'est plus à prouver mais Juste la fin du monde divise, et c'est normal car on est sur un tout autre type de film. On ne peut pas en vouloir à Vincent Cassel de ne pas aligner une phrase sans être énervé, à Marion Cotillard d'être trop farouche ou bien reprocher aux personnages d'en faire trop, d'être dans l'exagération car c'est une adaptation et Xavier Dolan a certainement voulu rester fidèle aux rôles de la pièce. Ce n'est pas surjoué ; les acteurs sont justes, et très bons. Les fans des premiers films du québécois s'ennuieront peut-être, et n'apprécieront que les flashbacks en musique. Les fans de Mommy, eux, les apprécieront peut être moins, découvrant un côté trop intime. Mais les vrais fans de cinéma sauront apprécier Juste la fin du monde à sa juste valeur.




Diaphana Distribution

# DÉMOCRATIE VERSION BIÉLORUSSE

**Vous êtes peut-être passés à côté de cette actualité. Les élections parlementaires biélorusses du 11 septembre dernier marquent-elles un pas vers la démocratie ? C'est vite dit : depuis 22 ans, c'est la première fois que l'opposition de cette ancienne république soviétique, coincée entre la Russie, l'Ukraine et la Pologne, remporte un siège au Parlement.**

**Marion Bothorel**

Le 11 octobre 2015, Alexandre Loukachenko a en effet été réélu à sa tête avec 83,5% des suffrages et ce, pour la 5ème fois consécutive. Mais cette fois, pas question de rejouer 2010, avec la répression violente des manifestations et le bâillonnement des médias. Deux femmes emportent ainsi ces mandats historiques : Anna Konopastkaya (Parti civil uni de Biélorussie) et Elena Anisim (indépendante, de la Société pour la langue biélorusse). Deux sièges sur les 110 que compte le Parlement, depuis 1996. Et les deux nouvelles parlementaires ne s'y attendaient visiblement pas.

Après les incidents de 2010, les Occidentaux ont appelé de concert à une plus grande transparence. Loukachenko leur a offert, avec ces élections, des concessions sur un plateau d'argent : des candidatures d'opposants facilitées et des observateurs externes pour le déroulement du scrutin. Minsk fut même l'hôte des négociations entre la Russie et l'Ukraine - le symbole de son ambivalence, à la fois géographique et politique. La Biélorussie est réputée être le dernier bastion « frère » de Moscou, dont elle a intégrée l'Union eurasiatique. Arguant d'une amélioration sensible des droits de l'Homme, l'UE a mis fin en février dernier à l'isolement économique dans lequel le pays était plongé depuis cinq ans. Les États-Unis semblaient sur le point de lui emboiter le pas, le déroulement de ce scrutin avait valeur de crash test.

On pourrait s'en féliciter si ce scrutin ne se confondait pas dans une vitrine offerte à l'Europe. Dans l'intention, rien ne change. Pour le Président biélorusse, le pays s'est plié aux satisfactions « de leurs demandes », en parlant des Européens. La finalité de cette ouverture met les 27 mal à l'aise : de nombreuses irrégularités ont été constatées. Les listes n'étaient pas consultables, des candidats de l'opposition ont été écartés avec des justifications fallacieuses. L'Organisation pour la Sécurité et la Coopération en Europe (OSCE) atteste même que le seuil des 50% des votants s'étant déplacés - indispensable pour que le vote soit valide - n'a pas été dépassé. S'ajoute à ce bilan la révélation, durant l'été, d'écoutes massives, pilotées par l'exécutif, qui dispose d'un accès « potentiellement illimité » à toutes les communications téléphoniques et en ligne. Les opérateurs biélorusses sont forcés de rendre accessible leur réseau aux autorités, qui en usent sans le moindre contrôle procédurier. En conséquence : les diplomates voient leurs conversations écoutées, les opposants voient leurs rencontres et leurs manifestations mourir dans l'oeuf.

Loukachenko aurait-il donc procédé à un forçage des urnes ?

Depuis l'annexion de la Crimée par la Russie en 2014 et la déflagration du conflit ukrainien, les Biélorusses craignent un face à face avec l'interventionnisme - ou doit-on dire l'impérialisme ? - moscovite. Ils ont donc témoigné de grands signes d'ouverture auprès des Européens, en libérant les prisonniers politiques de 2010 par exemple… Et en irritant Poutine. L'aide russe au développement a depuis été réduite drastiquement, renforçant le virage « européen » de Loukachenko en quête de financements. L'économie nationale accuse -3,6% de croissance.

Alors, c'est un bien triste petit pas vers la démocratie, pour le peuple biélorusse : oui, pour la première fois, ils ont pu assister à des débats entre des candidats divers, mais ces débats étaient censurés. Oui, les sept millions de votants ont pu se sentir libres de glisser leur bulletin dans l'urne mais les Biélorusses sont en majorité désintéressés par un scrutin, aux résultats connus d'avance, et par la vie politique, en général. Oui, deux candidates de l'opposition ont rejoint le Parlement mais rien ne devrait révolutionner le jeu parlementaire - l'écrasante majorité des députés continuera de voter sans ciller les textes dictés par le Président, comme elle le fait depuis 22 ans.

# LE RENOUVEAU DE LA LITTÉRATURE DE GARE !

**«Suite à un feu sur la voie, le train n° 49 667 à destination de Lyon partira avec un retard de trente minutes». La majorité des Français a déjà entendu cette phrase au moins une fois dans leur vie. Moroses, ils se sont mis à râler, grogner, et soupirer. Enfin, ils ont du faire face à un terrible dilemme : sortir un livre enfoui au plus profond de leur valise, au risque de ne jamais être en mesure de la refermer avant l'arrivée du train, ou succomber à l'ennui le plus total. Insoluble problème ? Pas si sûr.**

**Marie Daoudal**

Il y a deux ans, la start-up grenobloise Short Edition a proposé à la SNCF d'installer des distributeurs d'histoires courtes dans les gares de l'Hexagone. L'objectif ? Promouvoir la lecture, empêcher l'ennui, faire connaître des écrits plus ou moins confidentiels. Et jusqu'à présent, ces machines remportent un franc succès. Installées d'abord à Grenoble, puis en Bretagne, elles seront disponibles dans trente-cinq gares françaises à la fin de l'année. De loin, on dirait des composteurs à billets, mais en s'approchant, on distingue trois petits boutons, qui permettent au voyageur de choisir la longueur de l'histoire qu'il souhaite lire. Une, trois ou cinq minutes, pas plus. Le temps d'acheter un café, de fumer une cigarette et de savourer un bref instant de détente, juste avant de cavaler jusqu'aux quais. Si l'attente dure plus longtemps, répéter l'opération.

Poèmes, nouvelles, histoires policières ou romances, le contenu, quant à lui, varie. Pas moins de 50 000 histoires sont à la portée de main de n'importe quel visiteur. On ne choisit pas ce qu'on lit, on prend ce que nous offre l'appareil. J'ai eu droit, pour ma part, à un poème de Cécile Sauvage pour le moins fade, intitulé Mais je suis belle d'être aimée. Déception. Avec espoir, j'ai appuyé de nouveau sur le bouton «5 minutes» pour recevoir une nouvelle fine et pleine d'humour d'Elodie Coste, Le Lundi. Brillant ! Ces distributeurs d'histoires courtes sont donc de vraies loteries littéraires, qui peuvent ravir, comme frustrer. Le seul risque, se laisser emporter par ces petits rouleaux de mots et rater son train !

Cette initiative s'inscrit autant dans une perspective de démocratisation de la culture que dans une volonté de rendre les halls de gare plus avenants. Entre le piano, la littérature et la vélo qui recharge votre portable, la SNCF se montre résolument moderne. Et remet la «littérature de gare» au goût du jour !

# KENZABURÔ ÔÉ
## OU L'AMBIGUÏTÉ JAPONAISE

**Kenzaburô Ôé est une grande figure de la littérature japonaise contemporaine. Âgé de 81 ans aujourd'hui, il est connu pour sa lutte contre le nucléaire et pour son prix Nobel de littérature (1994). Passionné par ce qui dérange, c'est un grand écrivain reconnu. Mais ses écrits prennent une coloration particulière, qui peut ne pas plaire...**

**Anaëlle Féret**

### L'écrivain qui savait surprendre son lecteur

Écrivain engagé dès le début de sa carrière, Kenzaburô Ôé exprime son militantisme anti-nucléaire en particulier dans les Notes de Hiroshima. Dans cet essai, Kenzaburô Ôé relate ses rencontres avec des victimes du bombardement nucléaire d'Hiroshima, appelées hibakusha ; mais aussi avec des témoins, des médecins, des membres d'associations. Le lecteur est plongé dans des anecdotes aussi prenantes que terribles et découvre les multiples failles du système japonais de prise en charge des victimes, notamment concernant les victimes originaires de Corée qui n'ont jamais reçu aucune aide d'aucun pays. On est pris par le récit, pourtant relaté dans un style assez neutre, ni larmoyant ni accusateur. Certes, d'aucuns pourraient critiquer les longueurs de l'essai, mais chaque chapitre trouve tout de même sa place et son intérêt.

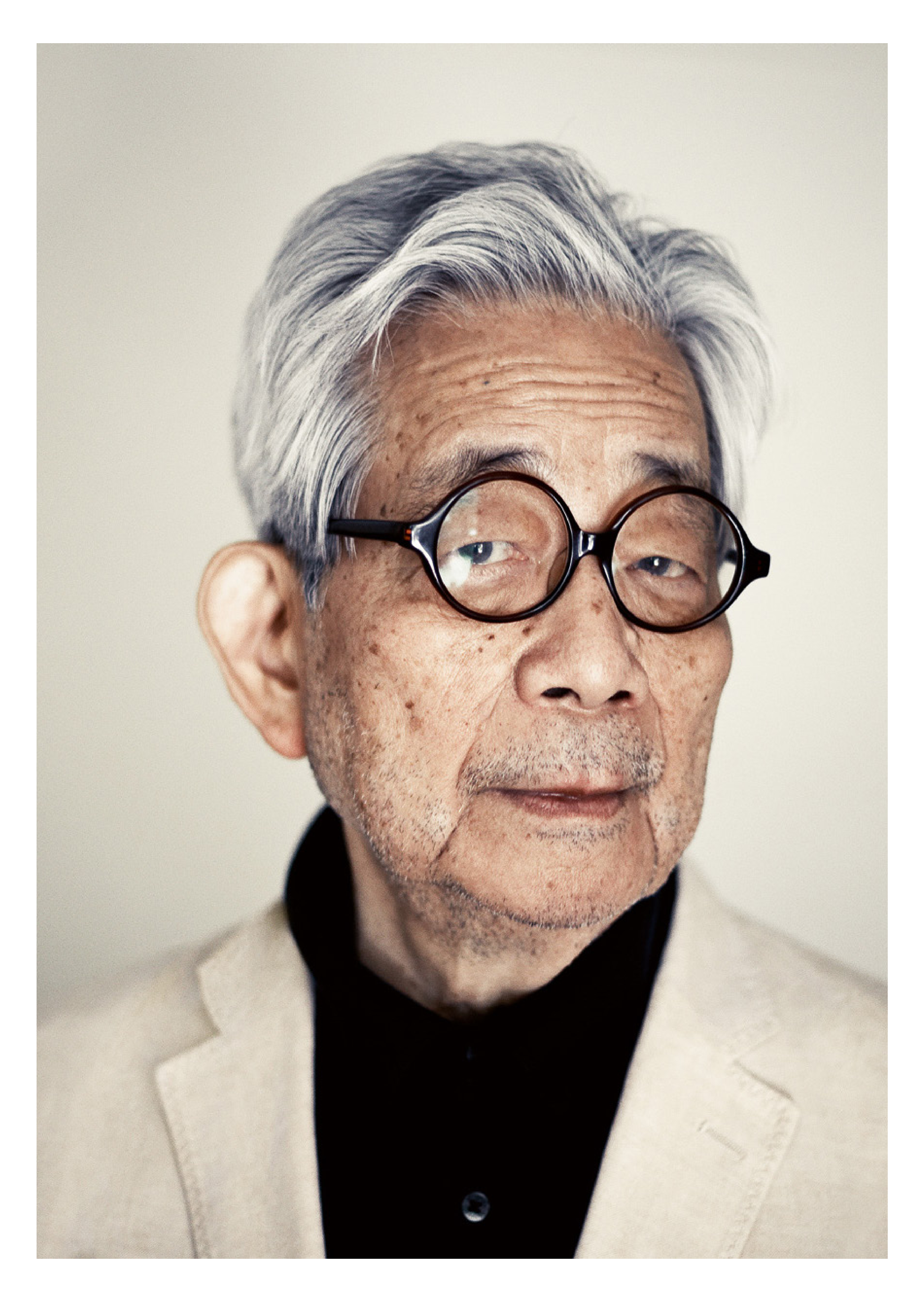
### Une littérature qui dérange

Si nombre de ses œuvres portent un message politique, toutes ne sont pas aussi passionnantes. Du moins, Kenzaburô Ôé exprime bien plus fréquemment ses fantasmes malsains. Caractéristique de la littérature japonaise ? Sans doute. Cela n'en reste pas moins choquant pour qui n'y est pas préparé.

Dans Gibier d'élevage, le narrateur, un enfant, raconte l'arrivée d'un soldat ennemi noir dans son petit village perdu dans la campagne. Si le récit décrit bien la surprise des enfants face à un homme si différent de ce qu'ils connaissent, il met surtout en avant la brutalité des hommes, des villageois comme du soldat lui-même, qui, lors d'une scène mémorable, saute les premiers rendez-vous avec une chèvre pour passer directement à l'acte. Avec une chèvre !

Le roman Seventeen s'ouvre sur la voix du narrateur de 17 ans, qui décrit son rythme de branlette. Plusieurs chapitres peuvent provoquer une gêne, même chez un lecteur ouvert d'esprit.

Enfin, pour prendre un dernier exemple, la nouvelle Tribu bêlante rapporte l'humiliation infligée aux passagers d'un bus par des soldats étrangers, qui les forcent à s'agenouiller cul nu en imitant le mouton. En addition à ce fantasme sexuel atypique, le harcèlement des victimes par les passagers témoins (qui n'ont pas pris part à la tribu bêlante) fait perdre toute envie au courageux lecteur qui n'avait pas encore fermé le livre. Au fond, le lecteur de Kenzaburô Ôé n'est peut-être pas courageux mais plutôt voyeuriste.



## L'inspiration au quotidien : l'histoire personnelle d'Ôé

On se passionne également pour les histoires mettant en scène un personnage handicapé mental, qu'il soit bébé ou adulte, inspiré de Hikari Ôé, le fils de Kenzaburô. Ce serait véritablement superbe si ce personnage n'était pas récurrent et toujours le même, avec le même rôle. Si l'auteur a parlé de son fils avec amour, affection et tendresse, le lecteur ne ressent pas tout cela pour un personnage qui n'apparaît que comme auxiliaire.

Après avoir lu Une affaire personnelle, Dites-nous comment survivre à notre folie, Le Jeu du siècle, Une existence tranquille et Une famille en voie de guérison, on découvre que Kenzaburô Ôé a osé déclarer dans un entretien : « Je n'écris jamais sur moi-même ». Il n'assume même pas ses propres obsessions et fantasmes (mentionnons ici qu'il appelle constamment sa femme «maman»).

## La richesse d'une voix insolite

Pour en revenir au positif, parlons des œuvres qui méritent d'être lues. Les Notes de Hiroshima, on l'a vu, sont porteuses d'un fort message engagé, et sont à lire avec beaucoup d'intérêt.

Seventeen, malgré quelques extraits sexuels dérangeants, est un roman passionnant qui donne la parole à un jeune homme qui découvre le milieu de la politique et de la propagande en s'enrôlant dans le parti d'extrême droite. L'accès à son intériorité lorsqu'il est confronté à ce nouveau monde qu'il ne comprend pas vraiment et qu'il a rejoint un peu par dépit offre une grande richesse au récit. Celui-ci est d'ailleurs inspiré d'un fait historique. La suite, dans le roman Mort d'un jeune militant, garde la même portée et tend à déstabiliser le lecteur. On a rarement accès à l'esprit d'un militant extrémiste. L'auteur a même été accusé de soutenir ces idées, ce qui en souligne la fine analyse pleine de vérité.

Arrachez les bourgeons, tirez sur les enfants est également un roman porteur d'un fort message critique. C'est le récit de l'abandon d'un groupe d'enfants dans un village touché par une épidémie : tous les villageois s'enfuient, laissant seuls ces jeunes délinquants dans un village malade. Les enfants finissent par se lier d'amitié avec un jeune Coréen, habituellement ennemi des villageois. Mais la maladie se propage et ils sont enfermés dans le village. L'organisation des enfants est remarquable, et la critique finale du comportement irresponsable des adultes prend tout son sens.

Enfin, Une affaire personnelle raconte l'histoire de Bird, un homme marié à une femme qu'il n'aime pas vraiment, et dont l'enfant à naître se révèle avoir une hernie cérébrale, qui menace sa vie. Il doit donc faire le choix difficile entre laisser mourir son enfant et le faire opérer pour qu'il vive mais diminué, fortement handicapé. C'est le choix même qu'a dû faire Kenzaburô Ôé lors de la naissance de son fils Hikari. Si ce choix paraît cruel, Bird est un personnage rempli d'humanité, qui fait des erreurs et rêve de projets qui ne se réaliseront jamais. C'est un homme qui a des failles, qui est parfois tout à fait détestable, mais pour qui le lecteur ressent beaucoup d'empathie et de proximité.

En fin de compte, Kenzaburô Ôé écrit sur ce qui gêne, sur ce qui ne passe pas. Quel que soit le livre qu'on lise de lui, quel que soit l'avis qu'on en ait, on n'est jamais indifférent, et on ne l'oublie pas aussitôt qu'on passe à un autre. Il donne à réfléchir, il est détesté ou adulé, critiqué ou encensé. Il soulève un peu le voile de la réalité pour la donner à voir telle qu'elle est, dans sa laideur, son aspect malsain, dans son horreur.

Au risque de ne pas aimer, il faut tenter de le lire.

À l'exception d'Une famille en voie de guérison, toutes les œuvres mentionnées ici, et bien d'autres encore, sont disponibles dans le nouveau volume de la collection Quarto, chez Gallimard, paru en septembre.

# RENTRÉE LITTÉRAIRE : LINE PAPIN NOUS ÉVEILLE ET NOUS ÉMERVEILLE

**Hortense Raynal**

**L'auteure est née il y a à peine plus de vingt ans. Un vent de fraîcheur souffle chez Stock et sur cette rentrée littéraire, pour notre plus grand plaisir. Line Papin signe L'éveil, que l'on savoure avec merveille.**

Un roman  d'amour... Fait et refait, dira-t-on. C'est un défi que de refaire un énième roman sur la «question». Défi relevé par Line Papin, qui éveille en nous la curiosité, à l'aide d'un récit polyphonique où les changements de points de vue se succèdent selon les chapitre. Technique narrative intéressante puisqu'elle permet de rendre bien compte des malentendus propres à une histoire d'amour, des chassés-croisés, des incompréhensions entre les êtres pourtant censés être sur la même longueur d'onde.

Laura, Juliet et le narrateur - jamais nommé - vont alors se chercher sous l'œil de Raphaël, l'ami. On comprend le titre notamment à la page 33 : «Ça m'excite, ça m'agace : je suis à l'orée de l'éveil, à l'orée de l'éveil». On pense que le sujet du livre va être cet éveil à l'amour, à la sexualité. Il n'en sera finalement rien. Du moins pas entièrement. C'est un roman très sombre qui se profile sous nos yeux, profond, mystérieux, urbain, sinueux. Rempli de cris de douleurs, d'appels de détresse, de solitude, d'alcool, de saleté, d'une nudité pure et belle mais abîmée par la souffrance d'âmes innocentes. Ce sont des histoires d'amour nocturnes, de «warm dark deep nights» (p. 68), avec tout ce que la nuit apporte comme connotations. Dans ce roman mouvementé, où se joue tantôt la magie de l'amour, tantôt la poésie de la destruction, on se grise et se dégrise toutes les deux pages. Et c'est appréciable.

C'est en ce sens que les descriptions de Laura sont les morceaux de bravoure du roman de Line Papin : «Elle avait une indécence étrange ; son corps s'offrait à tout, partout, s'exhibait, et elle s'en foutait. C'était comme si elle voulait s'en débarrasser, de ce corps qui la gênait, comme si elle voulait nous le jeter à la figure, écarter les jambes et insulter la vie, m'insulter moi aussi. Rien ne s'est passé, rien n'a eut lieu ce premier soir mais ça allait venir : c'était dit dans la manière dont son corps se tordait au mien, se pliait au mien et plus encore, dans la manière dont elle me parlait droit à moi : c'était la première personne dont les paroles faisaient sens à mes yeux. J'ai senti que c'était la même chose de son côté : Laura se découvrait à moi, et à moi seul, parce que je semblais être le seul à saisir en plein cette brutalité, et à voir combien elle était nécessaire, vraie, pure, vive.» (p.95). Le fil conducteur est la figure de Laura, qui nous mènera jusqu'à la fin du roman - cette fin qui en fait un roman de la cassure et de la catabase.

Malgré peut-être quelques irrégularités de l'écriture, le récit fait montre d'un certain héritage littéraire et cinématographique qui ne manque pas de séduire car il est bien placé, bien retravaillé. On vient à se souvenir de la fameuse scène du Mépris de Godard, où l'on voit le personnage de Brigitte Bardot demander à celui de Michel Piccoli : «tu les aimes mes fesses ? [...] Et mes seins, tu les aimes mes seins ?» à la page 60. D'autre part, c'est justement cette nudité au lit que nous retrouvons dans les scènes de lecture du roman. La mise en abîme de la lecture est un phénomène intéressant pour le lecteur ou la lectrice ; de plus, introduire de la littérature dans une histoire d'amour convoque un autre monde, le lie avec la sphère amoureuse, et, ainsi, ajoute une poésie à celle qui est déjà en train de se faire dans l'alcôve...

La plume de la jeune L. Papin nous transporte, elle est indubitablement marquée de cette sorte d'écriture glacée à la Duras, sèche, sobre, qui, en évitant les fioritures, en dit justement davantage. Mais elle se construit toutefois sa propre plume, douce, dynamique, qui sait nous surprendre au fil des pages.

Pour finir - on se doit de le noter - un petit hic éditorial : la dernière ligne de la quatrième de couverture. Celle-ci peut heurter certaines sensibilités de féministes aguerries, pourtant bien robustes et préparées aux coups durs (il le faut bien, de nos jours). Lisez plutôt : «C'est un premier roman d'exception. Et l'acte de naissance d'un écrivain». Line Papin est pourtant bien une femme ! Non ? La langue française ne prévoit-elle pas un accord du genre ? Si. «Mal nommer les choses, c'est ajouter du malheur au monde» a écrit Albert Camus.

UnE grandE écrivainE à suivre, donc.

# LA RUSSIE, OU LA DÉMOCRATIE QUI N'EN ÉTAIT PAS UNE

**Après la chute de l'Union Soviétique en 1991, la nouvelle Fédération de Russie a dû se reconstruire entièrement : son identité, sa constitution, ses objectifs. En 1993, elle se dote d'une constitution incroyablement longue qui fait désormais d'elle une démocratie. Malheureusement, les dernières élections législatives du 18 septembre 2016 n'ont pas fait qu'affirmer ce dernier point…**

**Agathe Hugel**

## Grande victoire du parti de Vladimir Poutine

La Russie démocratique a élu en septembre dernier les nouveaux représentants du peuple à la Douma, le parlement russe. Sans vraiment grande surprise, le parti au pouvoir Russie Unie est arrivé en tête des votes avec 54,3% des voix, ce qui lui permet de gagner 340 sièges au Parlement. Fondamentalement, ces élections ne bouleversent pas le paysage parlementaire russe, car Russie Unie était déjà arrivé en tête aux scrutins précédents : 49,3% en 2011, et 64,3% en 2007. Les têtes ne changent pas, les résultats non plus.

L'avance considérable du parti du Kremlin devrait permettre au président actuel, Vladimir Poutine, de se représenter en 2018 pour un nouveau mandat, qu'il gagnera sans doute sauf évènement imprévisible. Cela permet également une révision de la Constitution par la Douma, qui selon la procédure constitutionnelle actuelle, est un acte plus compliqué que l'abolition complète du texte législatif, à cause des règles de majorité. Mais bien sûr, cela n'est plus un problème maintenant, au vu des résultats de Russie Unie.

## Victoire du parti, défaite de la population ?

Si en apparence ces élections pourraient refléter un consensus politique parmi la population russe, en réalité il en est autrement. Le taux de participation s'élève à 48% dans tout le pays, ce qui n'est déjà pas très haut, mais les résultats sont encore plus décevants pour les deux villes principales, Moscou (20%) et Saint-Pétersbourg (16%). Cela peut traduire une antipathie croissante du peuple envers le système électoral russe, ou une croyance que leur vote ne changerait rien à un résultat qui est connu d'avance. Pour Sergueï Mironov, le dirigeant du mouvement Russie Juste, le faible taux de participation révèle que le peuple russe ne croit pas en la transparence des élections, qui sont souvent truquées. Cette année, plusieurs témoignages concernant des fraudes sont parvenus à la Commission Électorale, qui a ouvert une enquête en promettant l'annulation des résultats de l'élection si les soupçons s'avéraient fondés. Mais cela n'arrivera probablement pas.

L'autre défaut de ces élections, c'est qu'elles ne permettent pas à l'opposition d'entrer au Parlement : selon la loi électorale, il faut qu'un parti obtienne 5% des voix pour obtenir un siège à la Douma, ce qui n'est pas arrivé cette année. Par conséquent, seulement des partis sympathisants avec le Kremlin et le pouvoir se retrouvent au Parlement, ce qui empêche la diversité politique promise dans la constitution. Avec 76% des sièges réservés pour Russie Unie ainsi que tous les autres partis qui sont en accord avec elle, le pouvoir est garanti d'avoir de beaux jours devant lui puisque aucune réelle opposition ne les met en danger.

Finalement, il est presque correct de dire que ces élections n'ont pas vraiment eu de résultat important, et peut-être qu'elles ont été inutiles, car elles ne faisaient que réaffirmer le pouvoir déjà en place sans jamais introduire d'élément nouveau qui pourrait le menacer. Mais bien sûr, il serait ridicule de penser que ces élections sont inutiles puisque la Russie est une démocratie, un pays

libre et qui tient compte de l'avis de son peuple pour faire avancer la politique. Enfin…

## Une dictature déguisée en démocratie

La Fédération de Russie est constitutionnellement démocratique, et fonctionne sur un système super-présidentiel, avec une séparation des pouvoirs établie. Les citoyens russes bénéficient de nombreux droits et libertés, les élections sont libres et justes, et le fait même que des droits, libertés, et élections existent dans le système prouve que la Russie est bien une démocratie. En théorie. Bien sûr, la pratique est fort différente.

En réalité, le président dispose de nombreux pouvoirs aux dépends d'autres institutions, les élections sont truquées la plupart du temps et ne permettent aucune opposition politique, rendant ainsi le parti au pouvoir tout puissant, et faisant de ce pays soi-disant démocratique une presque dictature. L'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE), dont la Russie fait partie, mesure les niveaux de conformité des pays aux normes démocratiques, et analyse notamment les élections. Systématiquement, elle conclut que les élections russes ne sont ni conformes aux normes établies, ni libres, et encore moins démocratiques. L'absence d'opposition et le faible taux de participation, sans parler des fraudes éventuelles mais non vérifiées, ne sont que quelques facteurs démontrant le caractère non-démocratique de la Russie.

Selon Walter Lippmann et Edward Bernays, la Russie pratique la « démocratie dirigée », c'est-à-dire un système qui contrôle la société de manière autoritaire tout en maintenant l'apparence d'une démocratie. Ce type de régime aurait plusieurs caractéristiques : un président fort et des institutions faibles, un contrôle étatique des médias et des élections, et ainsi de suite. Résultat : le pays est dans une situation de stabilité instable, les élections qui ont l'air libres et justes sont en fait sans aucun effet, et n'ont aucun pouvoir de changer réellement les politiques du pays.

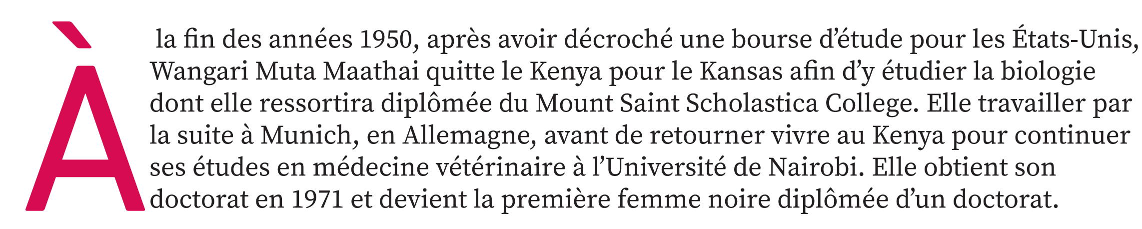
La démocratie apparente de la Russie et son autoritarisme sous-jacent sont finalement la preuve que la reconstruction du pays après la dissolution de l'URSS a échoué, puisqu'une démocratie a été souhaitée mais jamais vraiment mise en place. On comprend alors mieux pourquoi, dans un pays dit démocratique, un même homme, c'est-à-dire Vladimir Poutine, peut servir deux mandats de président, puis rester au pouvoir en tant que premier ministre, et revenir après pour éventuellement deux autres mandats. Toutefois, si les dérives autoritaires du pays sont presque cachées par la façade démocratique voulue par le pouvoir, de nombreuses situations nous rappellent chaque jour l'autoritarisme de la Russie, comme la situation en Ukraine, ces élections ou même les bombardements en Syrie.

# WANGARI MUTA MAATHAI :

## UNE MILITANTE COMBATIVE ET UNE FEMME INSOUMISE.

**Décédée en 2011, Wangari Muta Maathai, surnommée « la mère des arbres » était une biologiste militante originaire du Kenya dont on se souvient pour avoir été la première femme africaine a recevoir le Prix Nobel de la paix.**

**Charlotte Jouhanneau**



À la fin des années 1950, après avoir décroché une bourse d'étude pour les États-Unis, Wangari Muta Maathai quitte le Kenya pour le Kansas afin d'y étudier la biologie dont elle ressortira diplômée du Mount Saint Scholastica College. Elle travailler par la suite à Munich, en Allemagne, avant de retourner vivre au Kenya pour continuer ses études en médecine vétérinaire à l'Université de Nairobi. Elle obtient son doctorat en 1971 et devient la première femme noire diplômée d'un doctorat.

En 1977, elle fonde «The Green Belt Movement». La mission est de planter des arbres afin de lutter contre la déforestation et l'érosion. Ce mouvement est très soutenu par les femmes, c'est un vrai succès. En une dizaine d'années, la « ceinture verte » a permis la plantation de 40 millions d'arbres. C'est le plus grand projet de reboisement d'Afrique.

En 2004, Wangari Muta Maathai devient la première femme africaine à recevoir le Prix Nobel de la Paix en récompense de son engagement en faveur du développement durable et de la démocratie.

### La démocratie par l'environnement

Le contexte social explosif des États-Unis dans lequel Wangari a étudié, a été pour elle une véritable révélation. Les nombreuses révoltes des Noirs américains contre les discriminations raciales lui ont donné l'envie de s'engager pour les droits humains. Avec Green Belt, elle souhaite promouvoir le respect des droits de l'homme et la démocratie à travers la protection de l'environnement. Le mouvement Green Belt, en plus des projets de plantation d'arbres en Afrique, promeut la biodiversité tout en créant des emplois pour les femmes en valorisant leur image dans la société.

### Un combat acharné et une carrière politique

À la fin des années 1990, Wangari s'oppose à la construction d'une tour de soixante étages au milieu d'un parc forestier, nommé « le parc de la résistance » à Nairobi. Cette opposition lui coûtera cher. Après être parvenue à convaincre les bailleurs internationaux de retirer les subventions accordées à ce projet de construction, elle se réfugiera en Tanzanie après la violente évacuation des locaux de son association, craignant pour sa vie. Mais elle reviendra au Kenya quelque temps après pour se joindre à une contestation de mères de détenus politiques. La manifestation est violente et gagne tout le pays. Pour ne pas enflammer le Kenya, les autorités finiront par autoriser les partis politiques d'opposition, réduits au silence par des années d'oppression.

Peu à peu, le Kenya s'apaise et finit par réussir une transition démocratique. Dans le gouvernement formé après le départ de Daniel Arap Moi par Mwai Kibaki en 2002, Wangari Maathai est nommée secrétaire d'État à l'Environnement, poste qu'elle occupe jusqu'en 2005. Son combat acharné aura été un succès et se terminera par le début d'une carrière politique pour Wangari Muta Maathai.


DR

# LA MÉMOIRE ET L'OUBLI

**Oublier pour avancer, ou bien au contraire se souvenir pour ne pas refaire les mêmes erreurs et pouvoir cicatriser les douleurs du passé ? Ce dilemme est historique, concerne aussi bien les individus que les sociétés, et est au centre de débats dans de nombreuses disciplines.**

**Paul De Ryck**



Joel (Jim Carrey) en proie avec sa mémoire. Source : Image extraite du film Eternal Sunshine of the Spotless Mind

Nietzsche estimait que l'oubli est une condition sine qua non du bonheur. Il écrivait d'ailleurs dans ses secondes Considérations inactuelles que «dans le plus petit comme dans le plus grand bonheur, il y a quelque chose qui fait que le bonheur est un bonheur : la possibilité d'oublier, ou pour le dire en termes plus savants, la faculté de sentir les choses, aussi longtemps que dure le bonheur, en dehors de toute perspective historique». Pour se ranger à ses côtés, n'est-il pas vrai qu'on affirme souvent préfère oublier quelque chose afin de pouvoir aller de l'avant ?

## La faculté d'oublier, un soulagement de l'âme ?

L'illustration concrète de cette théorie de Nietzsche se retrouve d'ailleurs dans la magnifique oeuvre de Michel Gondry, Eternal Sunshine of the Spotless Mind. Pour

chasser de ses pensées un amour passionné mais destructeur, Clementine (Kate Winslet) préfère effacer - littéralement, à l'aide d'un procédé scientifique - tous les souvenirs la reliant à Joel, interprété par un Jim Carrey paumé et désabusé. Mais là encore, ce film tourne autour de ce débat incessant, de cette lutte perpétuelle entre la mémoire et l'oubli : si Joel est au départ convaincu de vouloir oublier à son tour Clementine, petit à petit, il combat dans ses rêves contre la machine qui lui enlève chaque souvenir de son existence auprès de celle qu'il a aimée.

Nietzsche voit d'ailleurs dans l'oubli un tri sélectif de notre passé, et non une amnésie totale à la manière du procédé radical que l'on retrouve dans le film de Michel Gondry, comme il l'explique dans sa Généalogie de la morale : « le rôle de la faculté active d'oubli, une sorte de gardienne, de surveillante chargée de maintenir l'ordre psychique, la tranquillité, l'étiquette. » Selon lui, « nul bonheur, nulle sérénité, nulle espérance, nulle fierté, nulle jouissance de l'instant présent ne pourrait exister sans faculté d'oubli » ; l'oubli serait donc une faculté humaine qui permettrait à tout être de ne pas sombrer dans la folie, de pouvoir atteindre un certain nombre de jouissance, alors que le souvenir, notamment par l'histoire, est un poids qui pèse sur les hommes.

Mais l'oubli est-il toujours cette faculté cognitive qui permet à l'homme cet apaisement, ce soulagement de l'âme ? Se souvenir, douloureusement parfois, mais se souvenir tout de même, ne permet-il pas de se reconstruire, tant au niveau individuel qu'au niveau d'une société entière ?

Alors que le peuple colombien a rejeté le 2 octobre dernier les accords de paix signés entre le gouvernement et les FARC au terme d'un plébiscite proposé par le président, et désormais prix Nobel de la paix, José Manuel Santos, le débat autour de la mémoire, un pilier des enjeux soulevés par les processus de justice transitionnelle, est encore une fois bien présent. Si le devoir de mémoire n'était pas au cœur des négociations en Colombie, dont le point central de discorde était la question de la justice et de l'emprisonnement des principaux responsables des exactions commises par les FARC, il reste prééminent dans de nombreuses sociétés, notamment en Amérique latine.

## La mémoire au cœur de la reconstruction de sociétés meurtries

Le 28 mai dernier étaient jugés en Argentine quinze responsables militaires de l'opération Condor, opération qui avait conduit à l'installation de dictatures militaires dans six différents pays d'Amérique latine - l'Argentine, le Chili, l'Uruguay, le Paraguay, la Bolivie et le Brésil. La suite est connue : des dictatures sanglantes, caractérisées par l'élimination des opposants politiques et la disparition de milliers de personnes sous l'œil bienveillant de l'Oncle Sam qui ne rechignait pas, en pleine période de Guerre Froide, à voir le recul des idées socialistes en Amérique latine. Anecdote plutôt cocasse : le Secrétaire d'État américain de l'époque, Henry Kissinger, a même obtenu le prix Nobel de la paix en 1973 pour son acharnement à vouloir mettre un terme à la guerre du Vietnam ; la même année, le dictateur chilien Augusto Pinochet renversait le président socialiste Salvador Allende, non sans un petit coup de pouce du gouvernement américain.

Mais revenons à l'Argentine. A l'issue de la dictature, très vite ont émergé, à côté des demandes de justice, des exigences de vérité sur les disparitions. Encore aujourd'hui, les Mères de la Plaza de Mayo, maintenant devenues les Abuelas («Grand-mères») défilent chaque jeudi sur cette place centrale de Buenos Aires en réclamant la vérité sur le sort de leurs enfants disparus, pour la plupart torturés et tués dans les cellules de l'École de la Marine, l'ESMA ou jetés au-dessus des sinistres eaux du Rio de la Plata. Un foulard blanc dans les cheveux, accompagnées par d'autres militants de tous âges, elles sont le symbole d'un désir de vérité et de restauration de la mémoire des disparus, en plus de critiques de l'impunité de nombreux tortionnaires de la dictature. C'est donc avec joie que les fondatrices de ce mouvement ont accueilli la nouvelle, car bien que de hauts dignitaires de la junte militaire aient déjà été jugés, à l'instar du général Videla, dictateur de 1976 à 1981, c'est la première fois que des généraux sont jugés dans le cadre l'opération Condor, enfin reconnue comme une organisation criminelle. C'est une avancée significative et un message d'espoir pour les autres pays de la région, à l'instar du Chili, où la présidente Bachelet est notamment vivement critiquée pour son incapacité à mener la réforme tant promise dans sa campagne de la Constitution de 1980 héritée du régime de Pinochet.

Dans leur quête de vérité, l'Argentine comme le Chili ont été des précurseurs en établissant dès la fin des dictatures des Commissions de vérité, véritables alternatives à la justice traditionnelle punitive et instrument phare des mécanismes de justice transitionnelle. En prônant la recherche de la vérité et la préservation de la mémoire des victimes, ces Commissions ont permis de faire la lumière sur de nombreux crimes, ainsi que de reconstruire des sociétés dont le tissu social était rompu ; un exemple probant de succès de ce genre est d'ailleurs la Commission de Vérité et de Réconciliation en Afrique du Sud après l'apartheid, où le dialogue social a été préféré à l'organisation de procès. Au Pérou, une Commission a permis aux indigènes de prendre la parole dans le cadre de l'après-conflit interne entre la guérilla du Sentier lumineux et le gouvernement en place.

Aussi, malgré la création de ces Commissions, la

transition démocratique s'est d'abord faite avec diverses lois d'amnisties avec notamment en Argentine les lois du « Devoir d'obéissance » et du « Point final », votées en 1986 et 1987.  Et si ces deux lois ont permis une transition démocratique ainsi qu'une stabilisation du régime et qu'elles ont été abrogées en 2005, une certaine partie de la population s'estime lésée, ne connaissant toujours pas aujourd'hui la vérité sur le sort de membres de leur famille. Les revendications de vérité, corrélée avec le devoir de mémoire, sont donc encore au centre des préoccupations des citoyens argentins et chiliens, même si le jugement a pu apporter une certaine satisfaction face aux exigences de justice d'habitants ayant trop longtemps dénoncé l'impunité des anciens hauts dignitaires de la junte.

La question de la mémoire ne concerne pas que les anciennes dictatures d'Amérique latine ; en Espagne, les cicatrices de la dictature franquiste sont encore ouvertes à cause de l'opposition du Parti Populaire à la loi de mémoire historique de 2007. De nombreux membres de ce parti héritier du franquisme refusent notamment d'allouer des subventions dédiées aux travaux sur la mémoire, dont celles destinées aux associations mémorielles ou à l'exhumation des corps dans les fosses communes. Au Cambodge enfin, la volonté de faire table-rase, une des bases de l'idéologie des Khmers Rouges, a conduit à la destruction d'archives, mais également de nombreuses productions intellectuelles, tout autant de choses qui nécessitent aujourd'hui un laborieux travail de mémoire.

## « La lutte de l'homme contre le pouvoir, c'est la lutte de la mémoire contre l'oubli. » Milan Kundera, Le livre du rire et de l'oubli

Ainsi, le débat entre la mémoire et l'oubli dépasse les seules considérations philosophiques ; dans le cadre des transitions démocratiques, c'est l'illustration de luttes idéologiques ainsi que d'intérêts particuliers. Si au Cambodge, les travaux sur la mémoire historique en sont encore à leurs premiers balbutiements, c'est notamment car certains membres du gouvernement, à commencer par le Premier Ministre Hun Sen, ont fait partie des Khmers Rouges à leurs débuts.

C'est une évolution des perceptions qui a conduit à l'avènement progressif d'un « pacte de mémoire » plutôt qu'un « pacte de l'oubli » comme l'affirme le spécialiste de la justice transitionnelle Pierre Hazan. Avec la troisième vague de démocratisation chère à Samuel Huntington dans les années 1980, il y a eu un glissement progressif d'une culture de l'amnistie à l'avènement du devoir de mémoire et de vérité, consacré par l'institutionnalisation de la justice transitionnelle. Face aux revendications grandissantes des citoyens de sociétés en reconstruction couplées à l'émergence des mécanismes de justice transitionnelle - tribunaux pénaux internationaux, Commissions de vérité, etc…- la question de la mémoire a progressivement revêtu une importance prééminente dans la cicatrisation et la reconstruction du tissu social. De par sa dimension cathartique, le travail autour de la mémoire permet d'apaiser les tensions dans une optique de réconciliation nationale. Dans ce sens, la vérité et la mémoire ont une corrélation indéniable avec l'affirmation de la démocratie par le bas.

Comme l'affirme Milan Kundera, « la lutte de l'homme contre le pouvoir, c'est la lutte de la mémoire contre l'oubli » ; le devoir de mémoire, d'autant plus lorsqu'il est couplé à la justice dans le cas des sociétés post-conflit ou en pleine transition démocratique, est une lutte contre l'impunité, une lutte contre l'oubli. Pour contredire Nietzsche, dans ce cas, l'oubli risquerait alors plutôt d'être un mal intérieur qui ronge chaque victime, qui peut avoir sans le savoir un tortionnaire comme voisin de palier, et non une condition sine qua non au bonheur. « En Argentine, on boit du maté, et on avale l'impunité, en Argentine, on danse le tango et les tortionnaires aussi » peut-on lire dans le roman La Garçonnière d'Hélène Grémillon, une intrigue policière dans les années qui suivent la fin de la dictature. L'oubli, c'est donc une sorte de légitimation de l'impunité contre laquelle la mémoire permet de lutter.
Le débat est perpétuel, tout autant que l'est cette lutte entre la mémoire et l'oubli, et entre les défenseurs de ces deux notions. Que cela soit à l'échelle d'une société à la sortie d'une dictature ou d'un conflit meurtrier, ou à l'échelle de la psychologie individuelle, cela dépend de conceptions propres à chaque personne, donc totalement subjectives.

La mémoire, en philosophie, conditionne nos choix et nos actions en fonction de nos souvenirs ; si on l'applique à une société entière en pleine reconstruction, c'est elle qui permettra la non-répétition des erreurs du passé, ce que l'oubli ne permettra pas d'éviter. Et c'est en ça qu'elle est essentielle.

# THE DIVINE COMEDY :
# IL ÉTAIT UNE FOIS FOREVERLAND...

**Neil Hannon, le petit génie de la pop orchestrale est enfin de retour avec son onzième album, le magique Foreverland**

**Pauline Lorcy**

Musique

Suivez Neil Hannon si vous l'acceptez, il vous prendra par la main et vous emmènera tout droit à Foreverland, ce lieu mythique dont l'accès est parsemé d'embûches. Le déplacement vaut pourtant le coup, car au bout du tunnel se trouve un petit coin de paradis où les soucis s'évanouissent pour de bon et où l'on peut enfin se la couler douce.

Tout cela vous fait penser à un conte de fées ? C'est normal, c'est un peu ce à quoi ressemble la vie de Neil Hannon en ce moment. Lui interprète le prince tout en panache et Cathy Davey, sa compagne et chanteuse irlandaise, la jolie princesse. Tous deux semblent vivre d'amour et d'eau fraîche au milieu de leur charmante ménagerie au fin fond de la campagne irlandaise.

Alors que faire d'un album qui dégouline autant d'amour ? Avec un thème pareil, cela pourrait très vite tourner au mièvre, voire devenir carrément sirupeux. Et pourtant, et c'est là que Neil Hannon excelle, il arrive à prendre un sujet un peu suranné, s'en empare et le teinte de son humour redoutable et décidément très espiègle.

Avant de soupirer face à un tel étalage de bonheur conjugal, regardez-le faire le pitre dans les clips qui illustrent déjà plusieurs des morceaux de Foreverland.

Dès le titre qui ouvre l'album, Napoleon Complex, le ton est donné. Oui, Neil Hannon se rêve empereur mais c'est sûrement parce que sa petite taille le condamne à essayer à tout prix d'impressionner les autres. D'ailleurs ce n'est pas le seul moment où il s'amuse à mêler la grande histoire avec celle, plus triviale, de sa vie.

Ainsi, le titre Catherine The Great fait sûrement autant référence à l'impératrice russe qu'à la compagne du chanteur. C'est ce décalage étudié qui tout au long de l'album achève de convaincre l'auditeur que non seulement les chansons sont diablement entraînantes mais qu'elles sont aussi certainement plus profondes qu'elles n'en ont l'air. Et cela est sans compter la classe incroyable qui se dégage de titres comme To The Rescue ou encore I Joined the Foreign Legion, deux des plus beaux morceaux sur ce disque.

Au final, Foreverland, c'est un peu comme si l'on était invités à observer ce qu'il se passe vraiment après le fameux « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants », qui ne manque pas de terminer chaque conte de fée. Sans surprise, la réalité n'est pas toujours aussi rose que l'on veut bien nous faire croire, mais pour autant cela nous empêche pas d'aimer cet album un peu, beaucoup, à la folie.

# LE SUD-OUEST AFRICAIN : LES VESTIGES D'UNE TERRE OUBLIÉE

**Si cette rentrée littéraire nous offre un panel de premiers romans, il en est un qu'il ne faut absolument pas manquer ! Plus qu'un roman historique, Cartographie de l'oubli de Niels Labuzan dépeint le portrait d'un territoire mortifié, humilié par le colonialisme, blessé par les guerres et les massacres de masse mais qui, pourtant, est tombé dans l'oubli le plus total. Cette terre, c'est le Sud-Ouest Africain, l'actuelle Namibie. Colonisé dès 1884 par l'empire allemand, le Sud-Ouest Africain fut l'objet de revendications territoriales importantes, poussant les colons à la spoliation des indigènes. Retour sur une période de l'histoire tout simplement oubliée.**

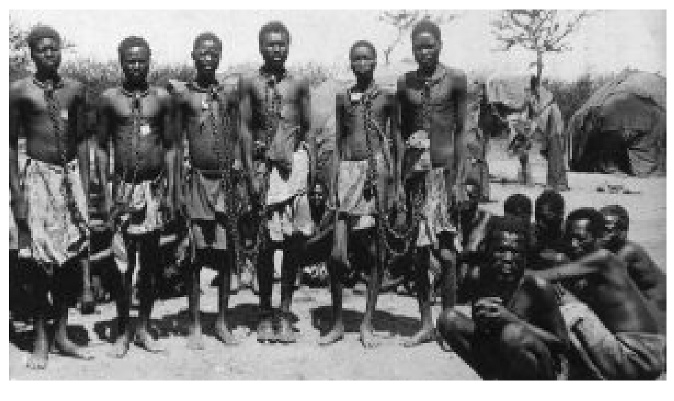
**Clément Delalande**

## Conférence de Berlin et massacre des indigènes

Le destin tragique du Sud-Ouest Africain commence en 1884. Convoqué par Bismarck, chef du gouvernement de l'empereur allemand Guillaume II, la Conférence de Berlin réunira la totalité des chefs d'états européens avec en arbitre les États-Unis. L'objectif est simple : délimiter les grands axes de la colonisation et attribuer à chaque État un territoire africain. C'est ainsi que le Sud-Ouest Africain est octroyé à l'Empire Allemand. Les premiers colons allemands ne tardent pas à débarquer sur les côtes de l'actuel Namibie. Dès 1884, plusieurs colons atteignent la baie de Luderitz et n'hésitent pas à coloniser plusieurs régions, sous l'œil incrédule des populations locales. Plusieurs tribus indigènes comme les Namas, emmenés par leur chef Hendrick Witbooi ainsi que les Hereros, voient d'un très mauvais œil le débarquement des colons allemands et décident de se rebeller contre cet envahisseur. Mais le pragmatisme européen a raison des velléités indigènes. En effet, contre l'échange de produits européens (nourritures notamment), les Hereros et leur nouveau chef Samuel Maharero acceptent de céder une partie de leurs terres. En revanche, l'autre tribu majoritaire du Sud-Ouest Africain, les Namas, ne veulent toujours pas entendre parler d'une colonisation allemande et Witbooi, bien qu'esseulé, décide de continuer la rébellion.

En 1890, le premier contingent allemand, formé de vingt et un soldats volontaires, débarque dans la baie de Luderitz. Ce sont les premiers soldats à poser le pied en Afrique. D'autres suivront rapidement, si bien qu'en

DR



1891 le Sud-Ouest africain est presque entièrement colonisé. Mais en 1893, le conflit se durcit. Witbooi et sa guérilla refusent toujours le protectorat allemand, il est temps pour les Schutztruppen (troupes de protection) d'éradiquercette menace. Les villages Namas sont pris pour cible et près d'une centaine d'indigènes (hommes, femmes et enfants) sont tués. Devant cette terrible défaite, Witbooi jette les armes et finit tant bien que mal par accepter le protectorat allemand.... mais pas pour longtemps ! En effet, les Hereros, dépossédés de leurs terres, humiliés par les colons et quasiment réduits à l'esclavage, décident, sous la tutelle de leur chef Samuel Maharero, de s'émanciper du protectorat allemand. Ils se lancent alors dans une reconquête de leurs terres, n'hésitant pas à utiliser le peu d'armes qu'ils leur restent pour chasser les colons allemands des villages hereros comme Okahandja. Les Namas de Witbooi, qui attendaient depuis bien longtemps le soulèvement de leurs ennemis ancestraux contre les forces allemandes, se joignent bien évidemment à la rébellion. Ils

pratiquent notamment des actions de sabotage sur des voies de chemins de fer, certes construites de leurs mains, mais sous domination allemande.

Mais en 1904, l'empereur Guillaume II nomme Lothar Von Trotha, commandant des forces coloniales dans le Sud-Ouest Africain. Cruel et sans pitié, Von Trotha veut éradiquer définitivement les indigènes. Premier fait d'arme pour le tout nouveau général, il stoppe net les forces rebelles à Waterberg et les obligent à se réfugier dans le désert. Mais la bataille ne sera gagnée que lorsque que le (la) dernier(e) indigène sera mort(e). Von Trotha ordonne l'empoisonnement de tous les points d'eau du désert, et précise bien que tout indigène aperçu par un soldat allemand doit être systématiquement abattu (qu'il soit homme, femme ou enfant). Mais, contesté pour ces méthodes jugées trop brutales, Von Trotha reçoit l'ordre de parquer les populations indigènes dans les premiers camps de concentration de l'histoire. Dans une période ou le Darwinisme social est en plein essor, certains médecins allemands n'hésiteront pas à réaliser diverses expériences sur les corps sans vies des populations indigènes. L'Allemagne renoncera définitivement à ses colonies en 1919, suite au Traité de Versailles. Placé sous protectorat Sud-Africain, le Sud-Ouest Africain ne deviendra Namibie qu'en 1990.

## *Cartographie de l'oubli*

L'histoire dramatique du Sud-Ouest Africain et de ses populations locales est superbement retranscrite dans le premier roman particulièrement réussi de Niels Labuzan : Cartographie de l'oubli. A travers deux histoires éloignées par le temps mais si proche, Labuzan nous plonge dans cette période trouble de l'Afrique. Le roman s'ouvre sur la commémoration du génocide des Hereros, nous sommes en 2004. Le narrateur, un jeune métis namibien s'interroge sur la mixité dont il fait partie. Issus de plusieurs générations allemandes dont une prend sa source lors de la colonisation. Il s'interroge sur son pays, sur son histoire et son destin. Il tente de comprendre par quelle folie les colons allemands ont été aussi féroce et cruel avec les indigènes. En parallèle, nous suivons l'histoire d'un jeune soldat allemand, Jakob Ackermann, débarqué en Namibie avec 20 autres soldats, tous issus du premier contingent à avoir été envoyé en terre africaine. Avec lui, nous sommes plongés dans une nature grandiose, nouvelle et parfois hostile.

Embrigadé dans une guerre qu'il ne contrôle pas, ce jeune soldat va tenter d'exister au sein d'une population qui le méprise non pas pour ce qu'il est mais pour ce qu'il représente. Au delà de l'histoire principale , la force première du roman s'établit dans la façon de raconter l'oubli. C'est en effet l'un des thèmes majeurs du roman, ne serait-ce que par son titre. Mais c'est surtout toute l'Histoire du Sud-Ouest Africain qui a été oubliée. Rappelons que le génocide des Hereros n'a été reconnu qu'en 1990. La nature africaine est également très présente, l'histoire se développant dans un environnement hostile qu'il faut apprivoiser. Niels Labuzan n'hésitera d'ailleurs pas à comparer son roman au chef d'œuvre de Terence Malick La Ligne Rouge car, comme dans le film, il y a un lien très fort entre les populations indigènes et Jakob, le personnage principal du roman. Si l'on devait faire un petit reproche à Niels Labuzan, mais également à de nombreux auteurs qui se sont aventurés à écrire sur l'Afrique, c'est qu'une nouvelle fois on met en lumière la face terrible du continent africain, les massacres, le traitement infamant des noirs, les conflits armés… Dans Cartographie de l'oubli, la tragédie du génocide est vue frontalement. On n'aurait clairement pu se passer des descriptions atroces des corps mutilés, du sang… En littérature, on sent d'avantage l'horreur quand elle est décrite de manière transversale. Écrire l'horreur aussi frontalement, en mentionnant le moindre détail sordide est dangereux. Récemment, l'artiste et écrivain Gaël Faye, auteur lui aussi d'un très bon premier roman Petit pays, déclarait : « on écrit souvent sur le malheur en Afrique. On devrait aussi raconter les contemplations, le bonheur, les petits rien… ».

# ENTRE MOTS ET IMAGES, MAGRITTE S'INVITE AU CENTRE POMPIDOU

Céline Quintin

**Défier la poésie et la philosophie, tel est l'objectif de René Magritte à travers l'exposition au Centre Pompidou consacrée à l'œuvre du peintre belge. Cette rétrospective retrace le parcours d'un géant du surréalisme. Le nom de l'expo ? La trahison des images. Autrement dit le titre de l'un de ses plus célèbres tableaux, également appelé « Ceci n'est pas une pipe. »**

Élève à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles dès 18 ans, René Magritte aurait pu suivre le chemin tracé par les impressionnistes. Mais lorsqu'il rencontre Giorgio Chirico, Max Ernst ou encore Salvator Dali en 1927, sa conception de la peinture prend une tout autre tournure.

Les images disent-elles plus de choses que les mots ? D'un côté un mot, ayant une définition précise, de l'autre, une image qui possède souvent plusieurs interprétations. Avec la volonté de s'éloigner des surréalistes classiques qui interpellent le subconscient, le peintre belge se veut graphiquement plus explicite. Il met alors intentionnellement en scène des objets du quotidien, facilement identifiables. Par des unions incohérentes, Magritte trouble, mélange, brouille les pistes et propose à son observateur de nouveaux langages face aux fonctionnalités initiales des objets. Tout en finesse, ces juxtapositions farfelues, mais toujours poétiques, invitent la critique esthétique du XXème siècle à repenser les complexités picturales.

« Il fallait que je découvre «moi-même» que la pensée c'est la seule lumière. »

Mais cette revendication à acclamer le pouvoir des images n'enlève en rien son amour pour la philosophie et la littérature. Pour preuve, ses correspondances avec Alphonse De Waelhens, philosophe belge et traducteur de Martin Heidegger, dont les quelques lettres manuscrites sont dévoilées durant l'exposition. Ou encore ses échanges avec le philosophe français Michel Foucault qui publiera, peu avant la mort de son ami, Les Mots et les Choses : un essai soulignant les préoccupations majeures du peintre belge. De plus, Magritte puise son inspiration chez Platon et plus précisément dans son allégorie de la caverne. Plusieurs ce ses tableaux expriment ce conte dont l'un, le plus symbolique, représente une toile posée sur un chevalet. Outre se fondre à merveille dans le décor, celle-ci illustre un paysage réalisé dans une grotte et caractérise la vision incorrecte des prisonniers de la fable.

Magritte est donc un surréaliste à part entière qui expérimente différentes thématiques telles que le feu, l'ombre, les rideaux, les mots ou encore le corps fractionné. Et cette pluridisciplinarité dote l'artiste d'une riche singularité. Cependant, quelque chose dérange : cette forte analogie entre ses œuvres (tout comme celles des surréalistes de manière générale) et le milieu publicitaire. À noter que pendant des années, le peintre belge réalise des supports de communication. A l'instar de La trahison des images qui fait aujourd'hui écho dans une multitude de publicités. Pourquoi ? Car le fort contraste entre le texte et l'image facilite le travail des publicitaires, justifiant ainsi cette aisance à reprendre les créations de Magritte. Constater que l'œuvre du peintre belge ait été autant « retouchée » à des buts lucratifs décrédibilise l'audace initiale de l'homme au chapeau melon. En résulte ainsi une légère déception à la sortie de la visite en laissant derrière nous le dernier tableau de l'exposition « Ceci continue de ne pas être une pipe. »



Magritte, La trahison des images


Magritte, la durée poignardée

# LA DANSEUSE- SOKO, « FLEUR DE RÊVE »

Eloïse Bouré

**Pour son premier long-métrage, Stéphanie Di Giusto s'attaque à une idée ambitieuse : un film en costumes qui retrace les débuts, à l'aube du XXè siècle, de la danseuse avant-gardiste Loïe Fuller, fraîchement débarquée du fin fond des États-Unis où elle a grandi pour enflammer la scène parisienne de la Belle Époque. Un film très prometteur, qui pose pourtant problème.**


Wild Bunch Distribution

Cinéma

## Travail au corps

Au cœur du film de Stephanie Di Giusto se trouve une rencontre, à la fois lumineuse et toxique, entre deux danseuses d'un genre nouveau et différent : Loïe Fuller (Soko) et la très jeune Isadora Duncan (Lily-Rose Depp). Si celle-ci finira par l'éclipser aux yeux de la postérité, Loïe Fuller n'en reste pas moins un personnage fascinant, dans son talent et sa créativité comme dans ses failles et ses contradictions. C'est une jeune femme farouche, déterminée à quitter l'environnement boueux et abrupt dans lequel elle a grandi pour imposer son art, auquel elle croit sans jamais faiblir. Débordant d'inventivité, elle travaille sans relâche à la création de dispositifs scéniques innovants permettant de sublimer sa danse, et veut à tout prix monter sur scène, peu importe où pourvu qu'on l'y accepte, avec l'Opéra comme ambition suprême. Loïe Fuller, c'est une créature de cinéma (dont l'invention lui est contemporaine), tournoyant dans sa robe-écran nimbée de projections lumineuses ; une artiste qui s'invente, jusqu'à l'extrême, hors de toute case préexistante. C'était presque un rôle taillé sur mesure pour Soko, elle même artiste polyvalente, qui nous livre Loïe avec une sincérité désarmante et nous dévoile subtilement toute sa fragilité à mesure qu'apparaissent

les fêlures dans son armure d'aplomb. Cette « fleur de rêve », comme l'appellent ses admirateurs, est également assaillie par les doutes, rongée d'angoisses et mal à l'aise avec elle-même dès lors qu'elle doit se départir de ses voiles tourbillonnants et de son aura de mystère.

Ce qui en impose aussi dans la performance de Soko, c'est le travail du corps, filmé au plus près. Ce corps, pétri par l'entrainement acharné, est un instrument, pour Loïe comme pour Soko qui s'est exercée longuement pour le rôle. Les bleus s'étalent sur la peau, les mains sont bandées, les os prêts à se briser, les muscles se contractent et se délient. Derrière les prouesses physiques se dessine un corps meurtri car poussé dans ses retranchements, et la caméra se frotte aux détails : une oreille qu'on perce, des yeux tachés de rouge, des raideurs dans les membres uniquement soulagées par des bains de glaçons. Le corps est aussi vecteur d'érotisme, de toucher et de désir, c'est le traducteur de l'émotion intérieure des danseuses. Les scènes de danse très maîtrisées sont des flashs marquants, oniriques et envoutants, empreints d'une énergie bouillonnante comme de l'eau vive. La photographie de Benoît Debie (qui a œuvré aux côtés d'Harmony Korine et Gaspard Noé, entre autres) nourrit une esthétique aiguisée, vise une précision dans les couleurs qui contraste avec le classicisme du film d'époque et nous offre quelques tableaux visuels très forts ; une voiture en feu dans la nuit, une percée à travers la foule, et la danse, bien sûr, toujours fulgurante.

## Problématiques relationnelles

La Danseuse captive par son esthétique comme par la maîtrise des acteurs qui gravitent autour de Soko. Lily-Rose Depp est lumineuse en feu follet diaphane et calculateur, tandis que Gaspard Ulliel et Mélanie Thierry incarnent avec délicatesse les figures aimantes et entières qui protègent l'artiste prodige. Le plus grand regret qu'on pourra émettre face au film de Stéphanie Di Giusto a trait à des enjeux scénaristiques et concerne le traitement des relations qui entourent Loïe.

Il y a d'abord l'introduction du personnage de Louis Dorsay (Gaspard Ulliel), produit fictif de la liberté artistique des scénaristes. Ce dernier n'est pas dénué d'intérêt, bien au contraire : être instable et touchant, il peut s'envisager comme le miroir fictif de la réelle Loïe, une figure d'alter-ego qui l'accompagne et la remet en question tout au long du film. Sa présence est cependant discutable pour plusieurs raisons. Premièrement, il n'existe que parce qu'il est masculin : pour la réalisatrice, il fallait un homme pour venir tempérer ce film de femmes, et c'est déjà dommage de partir d'un tel postulat. De plus, la relation passionnelle qui le lie à Loïe est très ambiguë, proche de l'amour, et se concrétise ouvertement dans une scène de sexe. C'est la réciprocité de ce rapport, plus que les sentiments amoureux de Louis, qui pose problème : même si Loïe Fuller fut brièvement mariée, elle était ouvertement lesbienne. C'est avec sa collaboratrice, Gabrielle Bloch (Mélanie Thierry), qu'elle a passé 23 ans de sa vie.

De tout le film, il n'y a qu'une scène qui laisse deviner l'homosexualité de Loïe, alors qu'elle échange un baiser avec la jeune Isadora, se dénudant devant elle. La scène est insipide et n'atteindra jamais de climax, à l'image de la relation entre les deux personnages qui repose principalement sur des rapports de pouvoir et se cristallise autour de l'admiration de Loïe pour une Isadora esquissée en fantasme presque immatériel. Il eût été autrement plus intéressant d'envisager la sexualité de Loïe à travers sa relation avec Gabrielle qui n'est qu'à peine suggérée ici, à travers les jeux de regards - certes très beaux mais ô combien évanescents - de Mélanie Thierry. Ce qui nous laisse le sentiment tenace de passer à côté de quelque chose.

On comprend l'envie de Stéphanie Di Giusto de ne pas centrer son film sur l'homosexualité de Loïe, et cependant sa démarche reste problématique. Ce refus d'adresser la véritable sexualité de Loïe, tout en s'autorisant une scène érotique hétérosexuelle, fait montre d'une certaine trahison un peu hypocrite de la part d'une réalisatrice qui souhaitait rendre justice à une figure oubliée… On imagine qu'un autre enjeu pesait plus ou moins consciemment sur ce choix : déplacer l'attention des intérêts amoureux de Loïe vers un rapport hétérosexuel, c'est se conformer à la norme et certainement aux attentes du grand public. C'est le genre de raisonnement qui encourage un cercle vicieux nuisible à la représentation des minorités au cinéma en refusant de participer à une transformation sur le long terme des habitudes des spectateurs.
Bien sûr que La danseuse n'avait pas besoin d'être un « film lesbien », justement parce que le cinéma souffre encore trop de ce genre d'étiquettes qui n'auront plus lieu d'être quand on admettra enfin que les films qui donnent de la visibilité à des personnages LGBTQ n'ont pas à faire de la sexualité de ces personnages un évènement en soi mais peuvent simplement accepter qu'elle fait partie intégrante de leur identité au même titre que les traits qui les caractérisent.

Cet aspect du film est d'autant plus regrettable que, malgré cela, Stéphanie Di Giusto rend hommage à une figure féminine passionnante, forte d'une identité artistique unique et dont le parcours ne fut justement pas déterminé par son sexe. La magie opère à ce niveau-là dans La Danseuse : plus que la maladresse du scénario, plus même que la rencontre avec Isadora Duncan, somme toute anecdotique, c'est surtout l'incroyable personnalité de Loïe Fuller et ses apparitions hypnotiques qui restent gravées dans nos rétines.

# L'ÉCRITURE COMME REFUGE :
## A LA FIN LE SILENCE, DE LAURENCE TARDIEU



**Laurence Tardieu, auteure française dont le premier roman, Comme un père, a été publié en 2002, a écrit neuf romans qui ont tous connus un beau succès. Nul doute qu'il en sera de même pour son nouveau roman : A la fin le silence, publié aux Éditions du Seuil, sorti le 18 août en librairie.**

**Cécile Truy**

### Les attentats, le sérénité perdue.

« L'attentat a créé un trou au-dedans de moi, un trou sans fond dans lequel je tombe. »
Dès la première phrase, le lecteur est invité dans l'introspection de la narratrice. Les attentats du mercredi 7 janvier à Charlie Hebdo, et du vendredi 9 janvier 2015 à Vincennes. Deux jours terribles pour la presse, pour la France. Des jours dans la peur, dans le doute, à suivre les informations, et à espérer que le mal s'arrête. L'auteure s'est sentie touchée par ces attentats :

« Est-ce parce que les deux attaques parisiennes, celle du mercredi 7 janvier et celle du vendredi 9 janvier, ont eu lieu tout près de chez moi que j'ai eu à ce point la sensation qu'une partie de mon corps avait été pris, lui aussi, dans les attentats ?
Alors que j'étais dans mon appartement, à l'abri pourtant – donc, dans les faits : pas directement concernée par l'horreur, ne faisait pas partie des seize personnes tuées ces deux jours-là, ne comptant non plus aucun proche parmi les victimes.
Aussi, pourquoi cette sensation physique, bien réelle, que mon corps avait été atteint ? Pourquoi un tel écart entre ma réalité (la sensation d'avoir été atteinte) et la réalité (les deux attentats ne m'ont en aucune façon touchée) ? »

Comme, sûrement, beaucoup de personnes en France qui n'ont pas été touchées directement par ces attentats, la narratrice se sent mal. Elle est atteinte moralement. La tristesse s'est emparée d'elle. Comment retrouver un sentiment de paix après cela ? Comme à plusieurs reprises, elle écrit : « Il faut retrouver le sentiment de joie intérieure. »

Elle tente une solution : « (…) j'essayais dans le même temps de retrouver en moi une image qui m'apaise, qui me permette de reprendre mon souffle, une image de beauté et de paix (…) ».

### La maison familiale, le refuge qui va se perdre.

Pour elle, son havre de paix, c'est sa maison familiale dans laquelle elle a passé toute son enfance, mais aussi dans laquelle elle a passé des moments qui ont marqué sa vie d'adulte.
« Quelques semaines plus tôt, j'avais commencé un livre. Je voulais écrire sur notre maison familiale, la maison de mes grands-parents maternels italiens. Comment définir cette maison autrement que comme un lieu de refuge ? » Malheureusement, cette maison doit être vendue pour des raisons financières. Ainsi, c'est tout son monde qui est chamboulé. Les attentats qui bouleversent sa vie et celles des Français, et sa maison, son refuge qui doit être mis en vente. Elle décide alors d'écrire sur ces deux tragédies, deux thèmes qui se mêlent si bien. En effet, elle alterne avec brio les deux thèmes qui ne font plus qu'un. Si l'un n'est que malheur, l'autre n'est que bonheur jusqu'à sa vente. Sans pathos, elle décrit minutieusement ses sentiments, son mal-être, mais aussi pose et se pose des questions. Peu de virgules dans les phrases, la narratrice laisse place à l'introspection. Au fil des maux, ses mots se déroulent. Elle écrit ses pensées sans les interrompre par un surplus de ponctuation, un aspect qui pourrait gêner le lecteur, mais qui est nécessaire. En effet, cela démontre que les mots se bousculent dans sa tête, et qu'elle a besoin de les transcrire tels quels sur le papier. Elle écrit, se répète parfois, laisse se déchaîner les maux emprisonnés.
Au fil des pages, elle décrit cette chaleureuse maison que le lecteur a envie de visiter encore à travers ses phrases. Son lieu d'apaisement devient aussi celui du

lecteur après les lignes écrites sur les attentats. Son cocon devient celui du lecteur qui se repose dans cette maison.

De plus, la narratrice enceinte se pose une multitude de questions sur l'avenir. Le doute alors se fait présent : dans quel monde naîtra son enfant ? Elle dit : « Savoir que dans quelques mois je donnerai naissance à un petit être d'emblée projeté dans mes mondes en ruine par moments me tourmentait. À d'autres, je me disais que la vie encore malgré tout triomphait. » Cette phrase qui montre la tristesse, la peur du moment et le doute, annonce aussi que l'espoir ne peut être vaincu, et que la vie, quoi qu'il arrive, est plus forte que tout.

## Le livre, un cocon pour auteurs et lecteurs.

Bien que ce livre parle de thèmes tristes et violents, dont les horribles attentats, ce livre est un hommage à l'humanité, à la paix et à la vie. Et c'est à travers la description de moments joyeux ou de paysages sublimes et apaisants qu'il nous offre la sérénité. Le lecteur est captivé par les deux thèmes, l'un qu'il a vécu, et l'autre qu'il suit grâce à la narratrice. Il est confronté aux sentiments d'une autre personne face à ces difficultés, aux mots qu'elle met sur les maux. Par une remarquable dignité et une grande sensibilité, la narratrice trouve les mots justes pour nommer « ça », cette barbarie, ce quotidien bouleversé, ces sentiments difficiles à exprimer et à partager.

A travers le quotidien qui a suivi les attentats, elle raconte l'entraide et la bienveillance qui animent les Hommes et qui prouvent que l'humanité est là, malgré tout, et que le monde peut être meilleur, que rien n'est impossible entre nous, qu'il suffit de tolérance et de respect. Elle fait aussi comprendre, par une fervente description de sa maison familiale et des moments heureux passés, comment un lieu devient un refuge, un lieu de sécurité, un cocon, et comment celui-ci peut malheureusement se briser. Rien n'est réellement éternel - si ce n'est l'écriture… C'est ainsi qu'elle prend sa plume pour coucher tout ce qu'elle peut sur le papier afin de les rendre indestructibles, indélébiles, là, ici, toujours présents.

C'est donc un livre qui fait déculpabiliser le lecteur de s'être senti si mal durant les attentats alors qu'il était à l'abri et qu'il n'a pas été touché physiquement. Le lecteur se souvient, alors forcément l'émotion revient, mais ce n'est que pour s'envoler, pour mieux se libérer. En effet, si la narratrice s'est libérée de ces tragédies à travers l'écriture, elle aide le lecteur à se libérer des émotions négatives ressenties lors des attentats ou lors de bouleversements personnels.

Ainsi, l'écriture et la lecture sont aussi des refuges. Des refuges qui réunissent auteurs et lecteurs, qui réunissent les Hommes.


DR

# BACCALAURÉAT, NIVEAU EN BAISSE ?

Thomas Jack

**On entend souvent dire que le niveau du bac baisse, que les élèves sont de moins en moins bons, voire que les générations qui arrivent sont de plus en plus abruties. Souvent, on accuse d'ailleurs un laxisme de l'éducation et un formatage par la technologie et les écrans. Mais est-ce fondé ? Pouvons-nous vraiment dire que plus le temps avance, moins les générations sont brillantes ?**

## Quelques statistiques

En 2016, le bac a encore battu tous ses propres records. Il y a eu en juin 715 200 candidats au baccalauréats toutes filières confondues, soit une hausse de 1,7% par rapport à 2015. Sur tous ces candidats, 88,5% ont réussi les épreuves, ce qui représente une légère hausse par rapport à l'année précédente. Aujourd'hui nous atteignons 78,6% de bacheliers dans une génération.

Le bac général est toujours celui qui réunit le plus de participants (357 777 candidats présents pour 91,4% de réussite). La série S domine encore très largement le tableau avec un peu plus de la moitié des candidats et un taux de réussite légèrement supérieur aux deux autres. La série la moins peuplée est la série L, bien qu'elle connaisse cette année une légère hausse du nombre de ses candidats. Ceci n'est cependant pas représentatif de la tendance au long terme de la série qui a vu le nombre de ses candidats diminuer de près de moitié depuis 1995.

Le bac technologique quant à lui retrouve un taux de réussite stable après une très forte hausse entre 2005 et 2014. Les 139 449 candidats ont donc réussi les épreuves pour 90,7% d'entre eux. Il faut cependant noter que toutes les filières ne sont pas égales ; le domaine tertiaire, de service, reste dominant.

Enfin le bac professionnel cette année voit le nombre de ses candidats en baisse, avec 1300 candidats de moins que l'année passée. Il réunit tout de même 218 000 candidats avec un taux de réussite de 82,2% (+1,9% en un an), ce qui représente en 2016 28% des bacheliers. A l'instar du bac technologique, ce sont les services qui dominent.

## Que peut-on en tirer sur le niveau ?

Avoir ces statistiques est bien beau, que pouvons-nous en tirer ? Pour mieux les mettre en perspective et déterminer leur signification quant au niveau de notre éducation, élargissons un petit peu notre vision et voyons l'évolution du baccalauréat depuis 1851.

## Le bac, un diplôme qui évolue

Depuis 1851, le baccalauréat a beaucoup évolué. A l'origine il était un diplôme d'excellence, récompensant les élites, avec 0,6% de diplômés dans une génération. Ce taux est resté assez stable pour ne dépasser les 2% que dans la seconde moitié des années 1920.

Les 10% d'une génération diplômés du baccalauréat n'ont été atteints que dans les années 1960. Le bac technologique a ensuite fait son apparition en 1969. Dès l'année suivante, le taux de bacheliers dans une génération dépasse les 20% pour ne jamais retourner en-dessous. La fin des années 1980 voit l'arrivée du bac professionnel et le passage des 30%. La même dynamique continue alors, de plus en plus rapidement. En 1990, ce sont 43,5% qui obtiennent le baccalauréat dans une génération. 61,7% l'obtiennent en 2000, et aujourd'hui ce sont donc 78,6% de bacheliers dans une génération.

Le baccalauréat est donc passé d'un diplôme très élitiste, ouvrant une voie d'honneur à ses détenteurs vers les hautes sphères de la société et les postes de dirigeants, à un diplôme populaire. Aujourd'hui, le baccalauréat, qu'il soit général, technologique ou professionnel, est presque un passage obligé vers la

vie active. Ceci est d'autant plus vrai depuis que CAP et BEP disparaissent petit à petit au profit du bac pro. Dans le même temps, le certificat d'études, en sortie de primaire, a été supprimé (officiellement en 1989) et le Brevet des Collèges ne donne plus accès à grand chose si ce n'est le lycée.

De même il convient d'observer qu'à l'origine réservé à une élite sociale, il est aujourd'hui accessible aux masses. Les aides de l'état sont en partie responsable de cet élargissement des catégories sociales des diplômés. A cela s'ajoute l'élargissement de l'offre de formation. On observe cependant une conservation de ces écarts dans les taux de réussite et l'obtention des mentions.

## Les autres diplômes aussi évoluent

Enfin, aujourd'hui, des dizaines de diplômes différents existent dans le supérieur, avec pléthore de spécialités et domaines distincts. Travailler avec uniquement un baccalauréat général en poche est presque mission impossible. Il ne constitue presque plus qu'une porte d'entrée vers le supérieur. Il existe de plus aujourd'hui des passerelles depuis les filières technologiques et professionnelles vers des formations du supérieur.

Ainsi, comparer le niveau du baccalauréat entre 1851 et aujourd'hui est bien entendu ridicule car les savoirs, sociétés, et candidat.e.s étaient alors complètement différents. Mais même comparer le baccalauréat des années 1970 voire 1990 et d'aujourd'hui ne nous mènera pas très loin tant le diplôme est en constante évolution dans sa cible, et dans sa symbolique. On peut imaginer qu'à terme il représente le même passage quasiment obligé que le brevet des collèges.

## Des changements corrélés à ceux de la société

Pour finir, il convient de regarder les causes et effets de tous ces changements. En France aujourd'hui, très peu de contrats sont décrochables sans avoir la moindre qualification. Les travaux ouvriers sont en perte de vitesse avec la désindustrialisation et la délocalisation des entreprises encore en place. Les techniciens deviennent de plus en plus spécialisés et leurs tâches demandent des connaissances de plus en plus étendues. Tous ces facteurs mènent à un déplacement des domaines élitistes qui ne sont plus dans l'obtention d'une mention au baccalauréat mais plutôt au niveau des universités et grandes écoles. Le temps d'études moyen s'allonge. Et, en témoigne l'âge moyen du premier enfant pour les femmes (28 ans en 2010 avec une forte hausse), on retarde davantage l'installation.

Dans ces conditions, un diplôme peu formateur comme le baccalauréat perd en signification. De même, retardant les échéances, celle de l'entrée dans l'élite arrive plus tard aussi. Comment un examen passé en moyenne à 18 ans pourrait tenir une symbolique aussi forte alors que les études continuent encore pour une vaste majorité de la population ? Pour toutes ces raisons, il est très peu pertinent de parler du niveau du bac. Plutôt que d'alimenter la tendance au «c'était mieux avant», posons-nous les bonnes questions. Que veut dire aujourd'hui le bac ? Quelle est son incidence sur les étudiants ? Est-il inclusif et favorable à l'intégration du plus grand nombre ?



# SANDRA VÉRINE DESSINE AU RYTHME DE LA MUSIQUE

**La journée, Sandra Vérine dessine dans la galerie-atelier En traits libres qu'elle a intégrée en 2009. La nuit, elle emporte son stylo et ses feuilles pour écumer les salles de concert montpelliéraines. Quand les lumières s'éteignent, que les musiciens montent sur scène et que les amplis s'allument, son stylo commence à s'agiter sur sa feuille.**



Marie-Madeleine Remoleur

Dans l'obscurité des salles, elle s'éclaire le plus souvent à la lumière des spots. Placée à quelques mètres du devant de la scène, elle observe, assise sur son « siège de mémé », comme elle aime l'appeler. Pourtant, elle n'a que 42 ans. Le stylo bien en main, elle essaye de capturer le mouvement des musiciens avec son trait nerveux, suivant le rythme de la musique et de la lumière. « Il y a un rapport assez direct de l'œil et la main. C'est quelque chose de très automatique. » Le plus souvent, elle dessine la scène dans son intégralité. Sur son papier prennent forme des guitares, des chevelures affalées sur un micro, des batteurs cachés qui habitent le fond de scène. Parfois, comme un photographe, elle change d'angle et se focalise sur les machines ou la foule. « Par contre, ce que je regrette c'est que je peux moins danser, du coup », sourit-elle. Son stylo se charge des pas de danse. « Parfois j'essaye donc de dessiner plus vite pour me garder une ou deux chansons afin de me défouler. »

Elle qui dessine « depuis toujours » n'a commencé le dessin de concert qu'il y a une dizaine d'années. « Pendant un concert de jazz, je crois », hasarde-t-elle. Cette nouvelle passion est née de sa rencontre avec des dessinateurs de concerts, croisés lors de soirées passées à écumer les salles de Montpellier. Notamment le Blacksheep, le Blackout, le Rockstore ou encore le Mat, le lieu qu'elle préfère. « J'ai toujours aimé découvrir des groupes pas connus », raconte l'artiste. Guidée par son amour du rock alternatif, c'est dans ces petites salles qu'elle se sent chez elle. « Si je dessine des concerts, c'est que ça a du sens derrière, confie-t-elle, en tapotant ses lunettes noires. Le live me fait de l'effet, ça a changé ma vie, ça transmet quelque chose de vivant. » En conciliant ses passions, elle apprend à dessiner plus vite, à optimiser son coup de crayon.

## De la photo aux stylos

Née dans une famille française à New York, Sandra Vérine se rend chaque été à Montpellier pendant son enfance. A 18 ans, elle y déménage définitivement. Un vrai départ pour sa vie d'artiste. Elle se consacre d'abord à la photo, qu'elle pratique pendant 10 ans, en parallèle à ses études en histoire de l'art et cinéma. « J'avais commencé une thèse mais à ce moment-là j'ai découvert l'atelier En traits libres », raconte-t-elle. Elle décide alors d'arrêter ses études pour se consacrer pleinement à son travail en atelier. « Je regrette un peu aujourd'hui, j'aime bien la théorie. » En autodidacte, elle troque alors temporairement son appareil photo pour les crayons, portée par l'énergie de la dizaine de dessinateurs qui évoluent au sein de l'atelier. « Je pense qu'on est influençables ». Elle y dessine des portraits, des boucles en série. Malgré ce changement, la photo ne la quittera pas totalement. Elle influencera même son travail sur papier. « Ça joue sur le cadrage, la manière de me déplacer, la composition, mon travail sur la lumière. »

Aujourd'hui, elle ne se voit pas passer une semaine sans dessiner en concert. « Pourtant, ce que je fais est dur », insiste-t-elle. Elle s'arrête un instant et rigole. « Je ne veux pas m'envoyer des fleurs hein, c'est juste que ce n'est pas toujours facile », sourit-elle. « Quand je n'aime pas les groupes qui passent par exemple, c'est très dur de bien les dessiner. » Autre difficulté, la

lumière. « A Paloma, au concert de Soft Moon, la lumière était complètement stroboscopique, ça pétait les yeux, c'était affreux. Mais j'ai tenu et j'ai réussi à transformer une contrainte en un exercice plutôt drôle », raconte-t-elle avec une pointe de fierté non dissimulée.

Passionnée de musique, elle n'écarte pas non plus l'idée d'un jour passer de l'autre côté du micro. « Matt, mon compagnon qui joue dans un groupe, veut me transformer en rockstar, plaisante-t-elle, en le regardant à travers la vitre de l'atelier. Il aime bien les voix non professionnelles. J'improvise et je me retrouve sur des cassettes. Là, j'ai fait une compo avec sa fille Alice. On va certainement faire un album tous les trois. » Même si cela lui fait peur, elle troquera peut-être un jour son stylo pour un micro.

*Du 9 octobre au 31 décembre, retrouvez son exposition à la galerie Carborundum, à Sauve (30). Vernissage le 8 octobre. Galerie-atelier En traits libres, 2 rue Bayle, Montpellier.*




Trotski Nautique, le 31 janvier 2014 à Angoulême - © Sandra Vérine

Musique

# 2666 : UNE EXPÉRIENCE DRAMATIQUE UNIQUE

**En 2013, il avait été acclamé pour son adaptation des Particules Elémentaires, le roman de Michel Houellebecq. Le jeune metteur en scène Julien Gosselin et sa compagnie Si vous pouviez lécher mon cœur se sont attaqués à plus gros encore. Ils ont fait le pari de faire théâtre de 2666, le roman de plus de milles pages écrit par l'auteur chilien Roberto Bolaño et publié en 2008 à titre posthume. Le Théâtre de l'Odéon les a accueillis aux Ateliers Berthier, et on peut dire que le pari est réussi.**

**Diane Lestage**

La compagnie dont les membres fondateurs sont sortis en 2009 de l'EPSAD de Lille commencent à se faire peu à peu une place dans le paysage théâtral contemporain. De triomphes en triomphes lors des derniers Festivals d'Avignon, le collectif est parvenu à créer son propre théâtre, sa manière à lui de raconter une histoire, d'adapter un roman sur un plateau. Il en va de même du côté de la technique. Que ce soit l'usage du son ou leur capacité à abuser de la vidéo sans tomber dans le trop. C'est en effet un risque à prendre avec les technologies d'aujourd'hui et les compagnies peuvent très vite passer à côté.

2666 dure environ douze heures. Mais le spectateur n'a pas le temps de s'ennuyer face à ce monstre littéraire, cette œuvre-monde. Il ressent l'immense travail derrière ce qui apparaît à ses yeux sur scène. Tout semble parfaitement maîtrisé. Sur le plateau, la scénographie est un espace scénique à étages qui se forme et se déforme selon le lieu fictif.

## De la littérature au théâtre

Comment se frotter à une œuvre aussi vaste divisée en cinq parties ? Julien Gosselin respecte très précisément la structure narrative du roman. Ces cinq parties sont très différentes et forment des entités uniques qui pourraient très bien être séparées les unes des autres, et pourtant elles forment un tout. Cinq histoires reliées par deux choses : une profusion de meurtres de femmes dans la ville de Santa-Teresa au Mexique et un mystérieux écrivain allemand au nom étrange, Benno von Archiboldi.

La première, la Partie des critiques, raconte la quête de quatre universitaires européens ( une Anglaise, un Français, un Espagnol, un Italien), tous spécialistes de littérature allemande et fascinés par l'œuvre dudit écrivain Archiboldi. De séminaires en amitié, du sexe à l'amour, à travers leur capitales respectives, ils vont tenter par la narration de reconstituer la vie de l'écrivain et de partir à sa recherche. Cette partie oscille entre vaudeville et enquête, comique et tragique comme une introduction à la suite des événements.

Ensuite vient la Partie Amalfitano qui se déroule à Santa-Teresa et raconte la folie d'un professeur de philosophie immigré espagnol et de sa fille, en passant par des flashbacks en noir en blanc. La tension dramatique de cette partie est d'une intensité fascinante.

Dans la troisième, la Partie de Fate, le spectateur suit un journaliste new-yorkais parti pour couvrir un match de boxe à Santa-Teresa et qui se retrouve à vouloir enquêter sur les fameux meurtres de femmes. A la limite du thriller, cette partie a également des airs de concert électro grâce au géniaux musiciens Rémi Alexandre et Guillaume Bachelé présents sur scène tout au long de la pièce.

La Partie des crimes est la plus littéraire, à la limite de la désincarnation de l'acteur ; toute la liste des victimes est présentée accompagnée encore une fois d'une tension musicale exacerbée. On suit également l'enquête d'un policier local sur ces assassinats plus ignobles les uns que les autres.

La dernière partie boucle la boucle puisqu'il s'agit de la Partie Archiboldi, où l'on remonte un peu plus en arrière dans l'Histoire avec un grand H. Le jeune soldat allemand Hans Reiter est confronté à la seconde guerre mondiale ainsi qu'à la littérature.

## Maîtrise du langage scénique

Dans cette œuvre théâtrale, plusieurs formes d'arts se croisent et se fondent. D'une part, bien sûr, la littérature, qui est le fil conducteur de chaque pièce mise en scène par Julien Gosselin. Une littérature poussée parfois à son paroxysme comme dans la quatrième partie où le spectateur a l'impression de lire le roman - et pourtant il se trouve toujours au théâtre. Ce qui est propre à la compagnie, c'est la manière très littéraire de raconter, qui reste donc fidèle au roman. Un personnage présent sur le plateau raconte la vie et les pensées d'un autre personnage à côté de lui.

La musique est elle aussi un élément constitutif de la mise en scène. Elle est constamment sur scène et plus ou moins à vue du public. Les deux musiciens et l'œuvre qu'ils créent en live sont des acteurs à part entière et cela donne selon les scènes une impression de concert. C'est une musique qui joue également avec les émotions et les sensations du public.

Ensuite il y a le cinéma, présent plus que jamais dans cette adaptation. Julien Gosselin développe un parti-pris très intéressant qu'il avait déjà un peu survolé dans Les Particules élémentaires. Les comédiens jouent sur le plateau, le spectateur les voit interpréter leur personnage. Mais un caméraman est aussi présent et visible, il filme les scènes qui sont diffusées en direct sur l'écran au-dessus de la scène. Les personnages sont ainsi cadrés et cela donne une portée cinématographique à l'œuvre. Ce procédé est développé à la perfection sans jamais tomber dans un extrême et donne un sens fascinant à  la frontière entre le réel et la fiction ainsi qu'à la mise en abîme.

C'était un très gros pari de s'attaquer à cette œuvre littéraire et de la transformer en une pièce d'environ douze heures, et l'on peut dire que c'est un défi complètement abouti pour la compagnie Si vous pouviez lécher mon cœur, grâce au travail d'adaptation et de mise en scène de Julien Gosselin mais également aux formidables interprétations des douze comédiens qui portent le texte et la littérature et la font passer à travers eux. Mais encore parce que de nombreux thèmes sont abordés sans tabous, sans chichis ; on n'hésite pas à montrer du sang et du nu, à parler des meurtres en détails sans jamais tomber dans un quelconque voyeurisme ni à choquer pour choquer. C'est cela aussi qui fait que l'on reste fidèle à l'œuvre et qu'il fait bon de voir tout cela au théâtre aujourd'hui. Du grand art.

# UN PETIT BOULOT, UNE JOLIE COMÉDIE

**Les comédies françaises ont été assez largement décriées : elles tendaient presque toutes vers les facilités de l'humour raciste, homophobe, sexiste, et caetera. Cet humour souvent lourd et peu inventif lasse un public de plus en plus exigeant, face à la concurrence des comédies étrangères. Au contraire, Un Petit Boulot réussit le pari de faire de l'humour sans donner dans l'oppression.**

## Un film réussi

Pourtant, l'intrigue prend place dans un environnement propice aux clichés : une petite ville désindustrialisée en proie au chômage et à la misère. L'écriture et la réalisation évitent de tomber dans le piège de la facilité grâce à un comique qui tient davantage du comique de situation que de la moquerie. En effet, dans ce film, on rit avec les personnages et non à leurs dépens.

Michel Blanc, Romain Duris et le reste du casting livrent d'ailleurs ici une performance très juste. Les personnages sont assez complexes pour être crédibles mais suffisamment simples pour ne pas alourdir leurs rapports. Un Petit Boulot est donc une comédie très agréable pour son humour non stéréotypé et ses acteurs au jeu plein de fraîcheur.

## Un sujet traité justement et avec humour

Comme dit précédemment, il aurait été facile pour le film de tomber dans les clichés. Étant donné la sensibilité du sujet par rapport à l'actualité, ç'aurait été une grave erreur. Aborder ainsi la pauvreté sans aller dans le pathos, sans noircir le tableau, n'était pas aisé. Alors qu'est en ce moment diffusé La Rue des allocs et que la situation économique est toujours aussi mauvaise, une œuvre traitant de la précarité avec cette justesse est salvateur. En effet il rend compte des difficultés mais transmet l'espoir d'en sortir. Il ne présente pas les situations avec fatalisme.

A contrario, il nous montre différentes façons de se reconstruire malgré un abrupt licenciement. Il montre qu'il est possible de vivre malgré la pauvreté et qu'un avenir meilleur peut arriver. Et même si le film est plein d'ironie, elle ne joue pas sur ces points. L'ironie est avant tout présente par le personnage principal qui s'en sert pour dédramatiser. C'est là tout l'intérêt de cette comédie : jouer avec un sujet sérieux sans le tourner en dérision. On retrouve donc un tableau assez juste pour dépeindre la pauvreté en France d'un côté. Et de l'autre, une histoire bourrée d'humour et de fraîcheur.

En conclusion, Un Petit Boulot est donc une comédie réussie qui renoue avec la tradition des anciennes comédies françaises cultes. Elle est de la lignée de celle qui arrivaient à faire valoir des situations sociales sans pour autant les dénigrer, le tout en gardant la légèreté propre au genre.


Gaumont Distribution

Cinéma

# HOW TO BE A HUMAN BEING : LA BANDE ORIGINALE DE LA VIE DES GENS

**Deux ans après leur premier album Zebda qui s'était vendu à plus de 500 000 exemplaires, Glass Animals a dévoilé, fin août, son nouveau long format, How to a be a human being, sur le label Wolf Tone. Un disque qui raconte des histoires d'inconnus croisés pendant deux ans.**

**Marie-Madeleine Remoleur**

Musique




La trame de ce deuxième album est née pendant la tournée de Zebda, entre l'été 2014 et décembre 2015. Dave Burley, chanteur du groupe oxfordien, rencontre et enregistre sur son téléphone les témoignages et anecdotes confiés par des fans, chauffeurs de taxi ou concierges d'hôtel. Sur les routes du Mexique, de Pologne, d'Australie et des États-Unis, il fait des rencontres, croise des regards d'inconnus, échange parfois seulement quelques mots, perçoit des silhouettes. Ces moments suffisent pourtant à l'inspirer.

Sans perdre de temps, une semaine seulement après la fin de leur tournée en décembre 2015, Glass Animals débute l'enregistrement de How to be a human being. A partir des rencontres faites après les concerts ou simplement sur le bord de la route, Dave Burley joue au scénariste. Il fabrique des histoires et des personnages. Ceux qui deviendront les héros des morceaux de ce disque docu-fiction. Sur ces contes modernes, les musiciens Drew MacFarlane (guitare), Edmund Irwin-Singer (basse) et Joe Seaward (batterie) posent mélodies et rythmes.

Au gré des onze morceaux, Glass Animals raconte le destin de onze personnages qu'on retrouve sur la pochette rétro de leur album. Derrière chaque visage se cache une histoire. Celle d'un enfant sans mère (Youth), du combat pour s'intégrer dans la société jusqu'à se perdre (Life itself), d'une addiction à la télé (Season 2, Episode 3) ou à la drogue (Cane Shuga), de la perversité qui habite chaque humain (Take a slice), d'un joueur de basket qui tente de réaliser son rêve (The Other side of paradise). Des destins individuels qui semblent pourtant tous liés, comme le laissent le deviner les trois premiers clips déjà sortis. Le groupe explore l'humanité, sans camoufler le malheur qui l'habite parfois.

La source d'inspiration de l'écriture n'est pas la seule nouveauté. Ce deuxième album prend également un nouveau cap musical. A côté de leur empreinte pop atmosphérique, à la sauce Alt-J ou Wild Beasts, Glass Animals emprunte aux rythmes saccadés du hip-hop et aux envolées psychédéliques. D'autres sons surprennent d'inventivité. Sans lâcher ses guitares, le groupe n'hésite pas à exploiter les codes des jeux-vidéos des années 1980 (Season 2, Episode 3), à exploiter des rythmiques tribales (Life itself), à avoir recours à la flûte (Mama's gun) ou encore à intégrer des bruits enregistrés dans les rues de New-York (Premade Sandwiches). Des sons et spécificités qui font que chaque refrain devient entêtant et unique. Comme les histoires contées.

*How to be a human being, sortie le 26/08/2016 sur Wolf Tone. 43 min, 11 titres.w*

APPEL À CANDIDATURES :




# INSCRIVEZ-VOUS DÈS LE 12 OCTOBRE 2016

PARTICIPATION À LA TOURNÉE **RICARD S.A LIVE SESSIONS** dans les plus belles salles de France

PROGRAMMATION SUR DES GRANDS FESTIVALS DONT **LES FRANCOFOLIES** de La Rochelle

UN CYCLE DE FORMATION irma

PRODUCTION & ENREGISTREMENT d'un **EP**

LIVE — PRODUCTION — BACKLINE — COACHING

\+ de **60 000€ INVESTIS** POUR UN **ACCOMPAGNEMENT À 360°**

UNE RÉSIDENCE encadrée par l'équipe du **CHANTIER DES FRANCOS**

FINANCEMENT d'un **CLIP VIDÉO**

20H DE COURS à la carte avec le **SDV**

DISTRIBUTION & PROMOTION du **EP**

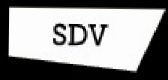
**MATÉRIEL** offert par **YAMAHA & LINE 6**

PRISE EN CHARGE d'un(e) **ATTACHÉ(E) DE PRESSE**

**WWW.RICARDSA-LIVEMUSIC.COM**











# LES «YOUTUBE HEROES»,
## QUEL RÔLE POUR LA COMMUNAUTÉ ?

Marion Collot

**YouTube a lancé ce mardi 20 septembre son nouveau système de modération bénévole et communautaire : les « YouTube Heroes ». Mis en place de façon relativement discrète, ce nouveau dispositif interroge sur le rôle que joue la communauté sur ce genre de plateforme.**




### Les « YouTube Heroes », de quoi s'agit-t-il ?

Le dispositif est relativement simple : le but est que la communauté que constituent les utilisateurs de YouTube gère de manière bénévole et plus ou moins autonome les contenus publiés sur la plateforme. Il s'agit de nommer ce que YouTube appelle des heroes, en d'autres termes des utilisateurs de YouTube qui contribueront plus activement au contrôle des contenus postés. Pour ce faire, les heroes sont invités à signaler des vidéos dont le contenu est indésirable (qu'il s'agisse de contenu haineux, pornographique, violent…), participer aux sous-titrages des vidéos afin que ces dernières soient compréhensibles tant pour les malentendants que pour les personnes parlant une autre langue et ainsi en faciliter la diffusion, ou encore se rendre utiles en s'entraidant, en répondant à des questions d'utilisateurs dans les commentaires par exemple. En bref, les heroes sont là pour apporter une contribution positive à la gestion des contenus postés sur la plateforme de vidéos en ligne.

### La gamification : un système ludique qui pousse les utilisateurs à s'investir

Pour que la communauté contribue activement à cette gestion des contenus, YouTube base son nouveau système de modération sur un procédé bien connu en marketing : la gamification. Il s'agit de rendre cette tâche ludique, en faisant bénéficier de récompenses aux personnes qui s'investissent en tant que heroes. Le dispositif fonctionne sous forme de système de points ; chaque action réalisée (sous-titrage, signalement de contenus indésirables, entraide) permet de cumuler des points.
Plus les membres sont actifs, plus ils en cumulent, et ces points leur permettent ensuite de gravir les échelons et de monter les 5 niveaux que propose YouTube. Plus le niveau atteint est élevé, plus les récompenses sont intéressantes pour les heroes. Ces récompenses peuvent prendre la

forme de nouvelles fonctionnalités de modération YouTube (le signalement de plusieurs vidéos à la fois avec le « mass flag videos » par exemple), d'ateliers de formation, de test en avant-première de nouvelles fonctionnalités Google… De quoi rendre la tâche plus ludique pour les heroes, et plus attractive pour les utilisateurs de YouTube qui auraient envie d'en faire partie. En outre, le nom de « heroes », «héros» en français, est très évocateur et donne une certaine importance aux personnes qui ont ce rôle : sans elles, YouTube ne fonctionnerait pas, ou du moins fonctionnerait moins bien. Être utile voire nécessaire et reconnu comme tel, voilà également de quoi attirer de nouveaux heroes.

Ce type de système existe déjà avec des plateformes comme Google Maps : les utilisateurs peuvent gagner des points et monter des niveaux en publiant des critiques, des commentaires, en ajoutant des photos… En bref, il s'agit d'alimenter et de contribuer au développement de la plateforme en échange de privilèges comme accéder à de nouvelles fonctionnalités Google en avant-première, ou se voir offrir des suppléments de stockage gratuit sur Google Drive, entre autres.

## Quel rôle pour la communauté ?

Ce nouveau système de modération mis en place par le géant de la vidéo en ligne soulève une problématique majeure : le rôle que joue la communauté de ce genre de plateformes. En plus de poster des contenus et ainsi faire vivre la plateforme en la rendant vivante et en lui permettant de se renouveler sans cesse, les utilisateurs de YouTube créateurs de contenus génèrent déjà des revenus grâce notamment à la publicité avant leurs vidéos. Voilà qu'aujourd'hui la communauté se gérera gratuitement en interne, ce qui implique que le rôle de la communauté YouTube se voit croître pour finalement devenir central. Les modérateurs YouTube gardent néanmoins un contrôle certain sur la plateforme, puisque c'est tout de même à eux que revient la sélection des heroes. Mais alors comment devient-on un YouTube Hero ? Il suffit de postuler ! Il est cependant nécessaire de souligner que les candidatures sont inspectées par les modérateurs Google, qu'elles ne sont pas toutes acceptées, et qu'il faut être majeur et accepter les conditions d'utilisation liées au fait de devenir un YouTube Heroes. Google se réserve en outre le droit de congédier ceux qui ne prendraient pas leur rôle au sérieux. On peut malgré tout s'interroger sur les critères de sélection sur lesquels se base Google pour recruter les YouTube Heroes.

## Un système avec des enjeux et des limites

Et ce n'est pas le seul point qui soulève questionnement. Google avait déjà tenté par le passé de dissuader la publication de commentaires indésirables en obligeant les utilisateurs à utiliser leur véritable identité plutôt qu'un pseudonyme lors de leur inscription sur Google +, en espérant que les rédacteurs de commentaires haineux seraient freinés par le fait que leur identité apparaisse. Cette restriction fut de courte durée puisque les pseudonymes ont finalement été autorisés quelques temps après. Si cette mesure restrictive a été un échec, on peut se demander ce qu'il adviendra des YouTube Heroes, en ce qui concerne le signalement de contenu indésirable en tout cas, d'autant plus que la vidéo publiée sur YouTube annonçant ce nouveau système de modération a été accueillie relativement négativement : le nombre de pouces rouges sous la vidéo a explosé. Près de 870 000 pouces rouges, contre seulement 27 000 pouces verts… La pérennité des YouTube Heroes reste donc à questionner. De plus, le fait que Google mette en place un système de modération bénévole et communautaire amène à s'interroger sur sa propre capacité à gérer les contenus YouTube : Google a-t-il mis ce système en place simplement pour que les utilisateurs se sentent davantage impliqués dans la gestion du réseau, ou bien ce dispositif trahit-il indirectement le fait qu'il ne parvient pas à gérer la modération des contenus YouTube par lui-même ?

En outre, un des enjeux de cette nouvelle politique de modération va être de limiter les abus que cela pourrait engendrer. Aujourd'hui, de plus en plus de Youtubeurs connaissent une forte notoriété et vivent grâce à YouTube, et craignent des abus de la part des heroes, qui pourraient signaler le contenu d'un Youtubeur en masse de manière abusive par exemple, et ainsi détruire sa réputation et sa communauté d'abonnés. Il faudra savoir rester vigilant afin que les heroes n'abusent pas du petit pouvoir qui leur est donné. A l'inverse, la plateforme YouTube pourrait-elle évoluer vers l'idéal d'une communauté virtuelle auto-suffisante, dont les contenus seraient autogérés par les utilisateurs ? Il semble qu'il ne s'agisse pour l'instant que d'une simple utopie, mais il n'est pas impossible d'envisager que ce modèle de communauté qui se gère en autonomie se développe petit à petit et donne naissance à des plateformes basées exclusivement sur ce modèle, comme cela peut déjà être le cas avec Wikipédia, par exemple.

# ROBERT MAPPLETHORPE
## AU COEUR DE L'EFFERVESCENCE NEW-YORKAISE

Myriam Bernet

**La ville de New-York est connue pour avoir porté sa part d'ombre, entre criminalité importante et économie stagnante, dans les années 1960 à 1980. Dans cette part d'ombre, la ville a connu aussi un grand éclat de lumière grâce à l'émergence d'une scène culturelle et artistique immense, dont Robbert Mapplethorpe est l'un des principaux acteurs. Son travail actuellement exposé au Musée des Beaux-Arts de Montréal nous donne une occasion idéal de nous (re)plonger dans le monde de l'artiste et sur son histoire.**

Celui qui est considéré comme l'un des plus grands photographes que ce monde ait connu, porte rapidement un grand intérêt pour les ready-made de Duchamps et commence ses débuts créateurs avec des bijoux et des assemblages d'objets. Mais c'est avec ses collages qu'il se fera d'abord remarquer. La photographie se révèlera ensuite à lui comme le médium contemporain idéal dans sa quête de la perfection des formes.

*«J'ai choisi la photographie car elle m'est apparue comme le véhicule parfait pour commenter la folie de notre existence.» Robert Mapplethorpe*

Two men dancing, 1984, Robert Mapplethorpe

Il s'intéresse très vite à la contre-culture et aux modes de vie alternatifs dans cette ville déjà en pleine effervescence. Parce que la Grosse Pomme dans ces années-là, c'est aussi et surtout une scène artistique et culturelle qui explose, notamment avec la Factory de Warhol, avec le Chelsea Hotel alors refuge d'artistes avant-gardistes, et aussi William S. Burroughs et Allen Ginsberg avec la Beat generation. New York à partir des années 1960 c'est la peinture, l'écriture, la poésie, les expositions éphémères, le théâtre expérimental, les films indés, le punk, le journalisme gonzo et aussi... la photographie. Et alors que dans ces années de bouillonnement artistique, la photographie n'est pas encore reconnue comme étant un art à part entière, contrairement à la peinture et à la sculpture, Robert Mapplethorpe va largement contribuer à changer ce regard. D'ailleurs ses photographies d'hommes noirs souvent dénudés ne sont pas sans nous rappeler les œuvres des plus grands sculpteurs, à l'exemple de Michel-Ange qui était l'une de ses inspirations.

### Une rencontre déterminante

Il est impossible d'écrire sur Robert Mapplethorpe sans parler de Patti Smith. Ils se sont rencontrés à 20 ans, avec l'ambition et les rêves qui viennent avec la jeunesse. Des rêves qu'ils ont décidés de réaliser ensemble. Tout au long de leur relation, de jeunes amoureux, à amis pour la vie ensuite, ils se sont énormément encouragés, soutenus, élevés l'un et l'autre, et ce jusqu'au décès du photographe à l'âge de 42 ans.

Patti Smith 1979 Robert Mapplethorpe 1946-1989 ARTIST ROOMS Acquired jointly with the National Galleries of Scotland through The d'Offay Donation with assistance from the National Heritage Memorial Fund and the Art Fund 2008 http://www.tate.org.uk/art/work/AR00495

Patti Smith, 1979, Robert Mapplethorpe

Patti et Robert ont longtemps vécus ensemble et elle fut naturellement sa première modèle. Il l'a énormément photographiée, notamment au début de sa carrière, car il voulait affiner sa technique, se perfectionner. Il avait ce regard qui portait l'obsession du détail. Cela se vérifiait d'ailleurs avec sa façon de ranger les objets et Patti Smith aime à raconter qu'il avait une façon très catholique d'organiser les choses. Elle croyait beaucoup en lui et en son talent, et se fut également le cas du photographe pour elle. Ces deux icônes se sont liées par l'amour et l'art pour toujours.

### Des thèmes qui permettent de voir la différence

Le photographe a traité de nombreux sujets, entre les fleurs et les corps, habillés ou nus, il a photographié des célébrités, des inconnus. La sexualité occupe une place importante dans la vie et dans l'art de Robert Mapplethorpe. Il a commencé avec des collages pris dans des magazines pornographiques gay, puis s'est initié à la sous culture sado-masochiste gay. Pour le photographe, «SM» voulait dire «sexy» et «magique».

Certaines photographies sado-maso sont certes parfois difficiles à regarder, mais toujours réalisées avec beaucoup de raffinement. Il travaillait avec ses modèles comme il travaillait avec des fleurs, deux sujets où l'on retrouve érotisme et sensualité. Il a aussi beaucoup travaillé sur l'identité et voulait brouiller la frontière du genre, notamment avec ses photographies de Lysa Lyon, bodybuildeuse et top modèle américaine.

## The perfect moment

Dans les années 1980, les Américains remettent en cause leur identité, entre conservatisme profond et progressisme. Des thèmes importants sont mis en avant et débattus tels que l'homosexualité, l'avortement, l'art et la censure. Une censure qui a bien eu lieu avec le travail du photographe car la retrospective The perfect moment fera l'objet d'une très forte polémique sur le financement de l'art public aux États-Unis. Elle sera annulée par The Corcoran Gallery deux semaines et demi avant son lancement.

L'artiste décédé il y a maintenant 27 ans nous a laissé un héritage immense, construit à force de travail, d'acharnement et de croyance en ce qu'il faisait, en l'art. L'exposition au Musée des Beaux-Arts de Montréal se poursuit jusqu'au 22 janvier et nous offre à voir plus de 250 photos et une cinquantaine d'objets personnels de l'artiste.





Robert Mapplethorpe

# ON IRA TOUS AU PARADIS

**Kevin Dufrêche**

**Avec Recto Verso, Simon Mény et Pierre Rousseau, alias Paradis, frappent un grand coup. Dans un équilibre parfait entre chanson française et électro, Paradis invente et impose son style. Assurément le meilleur album de la rentrée musicale francophone.**



Vous les aviez peut-être découvert en 2012, quand ils reprenaient La Ballade de Jim d'Alain Souchon, dans une version chill, où l'on pouvait entendre les premières aisances dans les arrangements, sur un titre culte. Le duo navigue ensuite, un EP, puis un autre, puis l'arrivée chez Barclay, et Couleurs Primaires, un troisième EP qui nous murmurait déjà le contenu de Recto Verso : Sur Une Chanson en Français bien sûr, mais aussi et surtout le tubesque Garde Le Pour Toi, qui figure sur l'album.

## Sur le fil

La couleur musicale de Paradis est résolument électro : rythmes synthétiques, nappes de clavier, petit écho dans les voix, tout est minutieusement étudié. C'est ainsi qu'ils flirtent toujours avec le vieillot, le has been pour ne jamais tomber dedans, et s'en faire au contraire un véritable style, résolument moderne. Le duo joue sur les répétitions, en gardant souvent les mêmes mesures. S'il peut y avoir plusieurs moments différents dans un même morceau, il y a très peu de refrains musicaux.

## Chanter l'amour

Ce qui n'empêche pas Paradis, bien au contraire, de raconter des histoires. D'amour, bien entendu, parce que oui c'est un album de chansons d'amour. Mais pas l'amour au grand jour, ou même l'amour déçu, ou torturé. L'amour discret, l'amour qui ne se dit pas, ou pas tout de suite, ou si peu. On tourne autour du pot, on demande à l'autre de se dévoiler, sans en dire trop sur soi-même. «Montre moi l'envers du décor à l'endroit / Montre moi le revers de ce que cache tout ça», dit le titre éponyme de l'album.

Ils le disent eux-mêmes, l'objectif de Paradis, c'est d'abord de faire de belles chansons, la musique n'étant qu'un appui, un accompagnement pour sublimer le travail sur le texte et la voix. «Je me sens sale / Animal / Quand on m'explique / Ma musique», extrait de Miroir, un morceau en deux parties qui illustre l'ambivalence du duo, entre l'acharnement à faire des chansons aux textes forts, marquants, beaux, et de l'autre côté l'envie de danser et de faire danser, de ne plus se prendre au sérieux.

## Vers la musique de club ?

En ce sens, la reprise du Paradis d'Alain Chamfort, réalisée à l'occasion du best-of de l'artiste sorti en début d'année, et présente sur l'album, sonne comme une envie de se faire mouvoir les foules. Une version torturée, qui donne envie de se perdre sur un dancefloor habillé de rares lumières rouges et bleues. Avec Simon et Pierre, on peut aussi danser sur des rythmes venus d'un peu plus loin, comme avec Mieux Que Tout, ou enfin se sentir des envie de séduction lorsque résonne le beat lancinant de Toi et Moi.

Cela fait partie de leur ADN en tout cas au même titre que l'écriture qui leur tient tant à cœur. Qu'ils émeuvent ou fassent danser, l'important reste la signature Paradis. Un premier album qui tient toutes les promesses annoncées par les premières années du jeune duo. On en veut encore messieurs. Soyez sûr que pour vous, on ira tous au Paradis.

# MONDIAL DE L'AUTOMOBILE EN BASKETS ET INOX

Christelle Perrin

**Après 2015, année du diesel-gate liée au groupe Volkswagen, et 2016, l'année qui aura vu le premier accident de la Google Car et le premier accident mortel d'une Tesla autonome, dans un contexte de prise de conscience toujours plus accrue des dangers de la pollution, et dans une société où les transports individuels sont de plus en plus pointés du doigt, sous quel jour serait présenté le renouveau automobile Porte de Versailles, à l'occasion de l'édition 2016 du Mondial de l'Automobile ?**

## Organisation globale

Il manquait une petite dizaine de marques parmi lesquelles Ford, Mazda, Volvo, et de nombreuses sportives telles que Lamborghini, Bugatti, Bentley (toutes trois appartenant au groupe Volkswagen) Aston Martin et Rolls Royce.

Ces marques auront sûrement refusé de payer les tarifs (faramineux !) de location d'un stand, calculant que ça ne leur rapportait pas suffisamment… Cette absence ne sera pas trop remarquée cependant, les autres stands (Tesla notamment) en ayant profité pour élargir leur espace, et Ferrari étant là pour faire briller d'excitation les yeux en présentant sur le stand presque autant de grosses cylindrées qu'ils n'en vendent à l'année en France.

Du côté du personnel, les hôtesses étaient (enfin) en baskets chez Citroën, Renault, Peugeot (qui se sont même payé le luxe de faire des chaussures estampillés du Lion pour l'occasion - la Fashion Week et le Mondial tombant en même temps ?). Chez Audi et Volkswagen, les hôtesses portaient de nombreux uniformes bien moins sexualisés qu'auparavant, parfois avec une robe, souvent en pantalon, comme leurs confrères masculins, qui remplissent d'ailleurs le même rôle d'accueil et d'information. Certaines marques restent toutefois campées sur leur position de femme-objet avec des robes cachant un minimum de chair, de hauts talons-aiguille, des coiffures et du maquillage vraiment pas minimalistes, et surtout une incapacité à répondre à la moindre question de base concernant la voiture qu'elles présentent.

Une chose sur laquelle à peu près tous les constructeurs se sont mis d'accord pour adorer cette année : montrer qu'ils sont à la pointe de la technologie, à grand renfort de casques de réalité virtuelle de toutes marques, et tant pis s'il n'y a pas grand chose à voir…

## Une affaire allemande

On notera que Volkswagen et Audi, les deux marques soeurs qui ont payé très cher l'affaire du bidouillage diesel, tentent de redorer assez littéralement leur blason en refaisant entièrement leurs stands à grand renforts de sports LED, qui étaient, il faut bien l'admettre, un peu vieillissants. Par ailleurs, surtout aucun moteur diesel n'est mis en avant cette année sur le Salon.

Ce qui l'est, en revanche, année après année : c'est la voiture autonome, qui cette année, chez Volkswagen, n'est plus présentée comme un concept-car mais comme une automobile réelle qu'il est prévu de commercialiser à partir de 2020, avec quelques modifications bien sûr : la I.D.

Cette automobile est électrique, elle peut faire jusqu'à 400 km en une charge, et pour perdre un minimum d'énergie, l'aérodynamique est très travaillé : les rétroviseurs extérieurs sont

remplacés par une petite caméra, les poignées se rétractent, les jantes sont fermées pour éviter les mouvements d'air - comme chez le XL1, véhicule Volkswagen présenté en 2013 et commercialisé (de façon marginale) qui ne consommait qu'un litre d'essence au cent kilomètres, soit 5 fois moins que les véhicules d'aujourd'hui les plus performants.

La I.D. dispose de nombreux capteurs et caméras à l'avant comme à l'arrière, le volant se présente au conducteur ou se rétracte d'un simple contact de la paume, passant d'un mode de conduite « manuel » à un mode pleinement autonome…



## Nos chères tendances

Comme à chaque édition d'un Salon de l'auto, on peut détacher certaines tendances, qu'on risque de retrouver rapidement dans nos véhicules, selon la gamme. Si on peut constater une certaine pauvreté des couleurs de carrosserie (très souvent blanches, grises, parfois rouges, y compris pour les concepts plus « tape à l'oeil ») et des formes peu surprenantes (passion SUV bodybuildés VS berlines aux lignes acérées), les constructeurs s'en donnent vraiment à coeur joie sur les intérieurs. Peut-être est-il préférable de rester discret ? Les couleurs et matières de l'habitacles sont très  sophistiquées - libre à vous de décider si c'est trop - cuirs ou textiles foncés, perforés ou texturés, surpiqures contrastées, inserts de bois foncé, en somme, cohabitation assez fine et très à la mode de nombreuses matières.

Les constructeurs se rattrapent également en fantaisie avec les jantes - jusqu'à l'overdose.

Les voitures partiellement connectées continuent à se démocratiser dans les secteurs haut et moyen de gamme, tout comme les (très) grands écrans qui étaient jusque là l'apanage des Tesla et se retrouvent dans des Renault.



Volkswagen I.D.

On ne parlera jamais suffisamment de cette mode qui n'en finit pas des SUV réhaussés, en surpoids et extra-larges, dénués de la moindre fantaisie, de la moindre élégance. Impossible de s'attacher ou de nouer des liens avec une auto comme celle-ci. Impossible de l'aimer - créée pour remplir sa fonction. Où est la passion, où est l'envie, où est le fantasme ? Celui de partir, de s'évader, d'être libre, de s'élancer et de suivre le vent ? Où sont passées la légèreté, la sobriété ?

## Hall 8, mon amour

Après tout cela, l'expo Auto et Cinéma fait du bien, beaucoup de bien. Ambiance plus tamisée, plus calme. Il y a bien sûr ce plaisir qu'on éprouve à retrouver les courbes familières des voitures qu'on connaît bien - personnellement ou par l'écran - et qui fait partie de la légende. L'automobile et le cinéma ont toujours entretenu des liens serrés, aboutissant parfois sur des contrats juteux entre une marque et la production d'un blockbuster, et cette exposition thématique du hall 8 n'est pas à ignorer.

Porsche Carrera, du film Cars.

De Lorean DMC 12 du film Retour vers le futur

Emma Henning

# NUIT BLANCHE 2016 À PARIS

## LES FAUX BONS CONSEILS DE LA RÉDACTION

**La Nuit blanche 2016 a eu lieu à Paris entre le 1er et le 2 octobre. Il s'agit, depuis maintenant quinze ans, de permettre à tous un accès à l'art d'aujourd'hui, dans ses formes les plus diverses. À tous, puisque... les œuvres s'affranchissent des musées et viennent se donner et se former dans la rue ! « Célébration de l'art contemporain mais aussi de sa capacité à transformer la ville », écrit donc la maire de Paris Anne Hidalgo en édito, « Nuit Blanche réunit, du crépuscule à l'aube, des dizaines d'artistes et des centaines de milliers de visiteurs ».**

Et c'est bien de cela que nous allons vous parler d'après notre expérience - enfin presque, étant donné le succès restreint de notre entreprise. Voici donc, à partir du point de vue réduit et à présent rôdé d'une seule de ces trajectoires possibles que tracent tous ces visiteurs d'un soir, un guide de ce qu'il ne faut pas faire pour tirer le meilleur parti de cette formidable occasion de vivre l'art « en vrai » !

### Ne pas tracer son chemin à l'avance

Contrairement à la petite soirée entre amis qu'on pourrait s'imaginer, cette nuit de longue haleine se prévoit un moment à l'avance ; les puristes prendront à cœur de le tracer sur un petit plan de Paris récupéré à la hâte dans une station de métro. Si vous voulez éviter de faire comme tout le monde et de vous contenter de suivre le troupeau aux heures d'affluences aisément prévisibles, le mieux est d'aller regarder un peu ce qui vous intéresse sur le net parisien et de vérifier, au moins, qu'il vous est physiquement possible de couvrir la distance prévue. Car à l'exception de panneaux numérotés dispersés du côté des plus grandes animations, le parcours est plutôt pauvre en repères, même sur la voie du festival officiel, dit «in», qui d'ailleurs ne constitue pas qu'un seul long fleuve tranquille. Ce serait trop facile, et bien moins amusant pour cette nuit dont le mot d'ordre déguisé est celui de la flânerie en liberté.

L'astuce : prévoir votre trajet vous permettra de visualiser un minimum où vous devez commencer et où vous allez finir. Ce conseil plein de bon-sens se révélera utile pour éviter de se retrouver à 5h du matin dans un arrondissement inconnu et loin des rares lignes de transports dont vous ignorez si elles fonctionnent encore.

### Ne pas se renseigner sur les horaires

Que de déceptions lorsqu'on se rend compte que la Nuit blanche ne dure pas toute une nuit ! Le temps de se mettre en route et d'atteindre les premiers lieux du festival in, soit l'avenue Daumesnil vers minuit, seuls des techniciens las et affairés sont là pour nous accueillir et nous indiquer qu'en effet, toutes les projections qui devaient courir sur une centaine de numéros le long de la rue sont bel et bien terminées. Dommage aussi pour la Tour Eiffel, belle dame qui nous offrait de monter gratuitement à son premier étage pour mieux admirer la fresque qui se déroulait à ses pieds et pour qui on a attendu

Art

que le plus gros des visiteurs soit parti se coucher, mais qui, elle, ne nous a pas attendus pour fermer ses portes dès une heure du matin.

L'astuce : désormais, une appli dédiée à cette manifestation annuelle vous permet de vous renseigner rapidement sur ce qu'il s'y passe. A retenir pour la prochaine fois !

## Ne pas jeter un œil au programme off

Mais si, vous savez, toutes les petites manifestations non-officielles des musées, galeries et artistes qui ne s'inscrivent pas dans le thème annuel de la nuit blanche. Mais cette nuit si particulière, entre la rentrée scolaire et les grands froids, demeure une opportunité offerte à tous les Parisiens de découvrir un peu le bouillonnement culturel de leur ville gratuitement et de manière originale, alors pensez-y !

Cette année par exemple, le public averti a ainsi pu se rendre à l'inauguration du premier musée de street art en France à l'école 42, ainsi qu'à l'exposition exceptionnelle et éphémère des « Mondes souterrains », effort collectif de plusieurs artistes urbains investissant un hangar voué à la destruction prochaine. Mêlant jeux numériques, effets de lumière et fresques presque conventionnelles à la bombe et au pochoir dont les signes fluos sont à révéler à la lampe UV, des artistes tels que MonkeyBird, Gris1, le 9ème Concept avec ses francs-colleurs ou encore Madame ont tiré profit avec succès de cet espace désaffecté et si bien accordé avec l'esprit artistique qu'ils revendiquent. Mention spéciale au jeu de néons du dernier sous-sol qui a hypnotisé jusqu'à une foule de jeunes excités, et au cercle d'écrans d'ordinateurs allumés faisant défiler en boucle une suite d'interdictions d'accès à des sites internet à risque (pornographie, islamisme radical, pages bourrées de virus), basée sur la liste noire établie par l'État français.



Monkeybird - Droits réservés

## Sous-estimer les temps d'attente et de déplacements

Nous sommes à Paris, après tout. Même si le métro, c'est fabuleux et que le passage des rames est régulier jusque très tard dans la nuit, traverser Paris ne se fait pas en un coup de baguette magique ! Mais attention ; puisque de toute façon c'est presque impossible au vu de la foule parisienne qui s'y masse et des horaires limités des œuvres les plus courues, il ne s'agit pas d'éviter la queue à tout prix mais plutôt de bien savoir choisir son endroit.

La bonne idée ? Peut-être cette école 42 dont la partie musée de street art a ouvert ses portes à l'occasion de cette nuit spéciale, et qui doit valoir le coup d'œil. Dommage, préférant aller stationner de l'autre côté de la rue pour y visiter le hangar d'art urbain, vos reporters spécialement dépêchés sur place n'ont pas eu le courage de traverser pour y faire encore le pied de grue une heure de plus – mais tant pis, ce musée-là ouvre encore toute l'année et risque bien de faire l'objet d'un prochain article.

La mauvaise idée ? Peut-être le tunnel des Tuileries fermé à la circulation et investi par Zad Moultaka à l'aide de simples éclairages - effets artistiques ou simple souci pratique ? Nous nous sommes posés cette question tout le long de cette traversée interminable. En effet, au bout de vingt bonnes minutes d'attente et une fouille sommaire de nos sacs, plan vigipirate oblige, il nous fut enfin permis d'aller déambuler dans ce tunnel de 800 mètres, au milieu d'une foule hétéroclite composée par exemple de couples transis ou de bruyants individus alcoolisés. De-ci de-là, les traces d'humidité ou de mains captent notre attention, ainsi que les quelques bruits suspects dont on ne sait ni s'ils sont le fait de l'artiste ou des perturbateurs qui continuent de hurler en réponse à leur propre écho. L'effet, s'il y en a un, est celui créé par cette impression étrange de migration post-fin du monde au cœur d'un espace clos dont on ne voit pas la fin, et qui demeure une impression fugace de spectateur trop longtemps exposé aux fictions à base de zombies. Cela aurait pu être plus saisissant si le chemin avait été ponctué d'objets abandonnés, de voitures renversées ou de messages ambigus sur les murs, mais pas sûr que ça correspondait aux vues de l'artiste...

## Essayer de d'assister à tout

Ah, amateurs… Et vous aussi, qui voudriez bien tout voir, tout faire ! Mais le temps est compté, et si la Nuit blanche nous propose une balade au gré de ses animations, ce n'est pas pour prolonger le stress diurne et quotidien des parisiens, bien au contraire ! Le plan de visite défini précédemment ne doit rester qu'un guide général, que l'on étoffera ou tronquera au gré de nos déambulations.

Rien de mieux, par exemple, que de se laisser attirer par les lumières chatoyantes et le boum-boum diffus qu'on devine de l'extérieur de la mairie du 11ème arrondissement. Après avoir pénétré dans sa petite cour intérieure, on se laisse alors aller à ressentir pleinement le trip psychédélique que nous offrent Julien Ribot & The Cosmic Cyclops par un concert énergique aux sonorités seventies accompagné d'une projection immense et très pop sur l'une des parois du bâtiment. Officiant de 20h à 2h, ces vendeurs d'images sous acide jouent à des intervalles réguliers leurs bombes sensorielles sous le clip hypnotisant qui happe les spectateurs avachis sur les quelques transats. On finit par sortir à regret de cette sorte de cocon architectural par lequel on a pu expérimenter le grand vide sidéral en images, les oreilles retentissant encore de paroles en anglais percutantes.

## Oublier sa petite laine, son goûter et ses baskets

Nuit frisquette, longs kilomètres… Il vaut mieux être physiquement préparé, et ce, même si l'on ne prévoit pas de sortir des chemins battus ! Avec près de 8 kilomètres de parcours, que vous n'allez bien entendu pas arpenter en entier, cette promenade représente quand même une petite trotte ! Et compter sur les restaurants ouverts toute la nuit sur le chemin, c'est s'exposer au risque de longues files d'attentes compactes qui s'achèvent par l'achat d'une gaufre à la chaleur à peine réconfortante pour quatre euros. Mention passable…

## Prendre en photo et/vidéo tout ce que vous voyez

Ce n'est pas comme ça que ça marche ; si le mot d'ordre est l'éphémère, ce n'est pas pour qu'on s'empresse de tout enregistrer pour pouvoir le poster ensuite sur les réseaux sociaux. Tout l'intérêt de la chose réside dans le moment présent, et c'est d'ailleurs pour cela qu'on a affaire à des installations, des performances, des projections limitées dans le temps, le tout en l'espace d'une seule nuit.

Les problèmes logistiques évidents mis à part, cette contrainte de temps et d'espace, puisque tout le monde ne pourra pas accéder à la même chose au même moment, fait partie intégrante de l'œuvre, comme pour la performance de Bridget Polk au port de Solferino, qui nous offre à voir la construction en temps réel de ses sculptures en équilibre. Cette installation en cours joue sur la tension, la patience et sur l'espèce de magie de voir se dresser ces impressionnants pics à la stature si fragile et qui tiennent pourtant grâce à leurs points d'équilibre trouvés comme par miracle.

C'est un véritable jeu de tension avec des matériaux lourds, compacts (granit, béton, calcaire) que l'on met dans un état précaire, hors de leur élément naturel et si stable. Cet état étrange fascine, à tel point que même les plus fébriles des photographes en herbe finissent par se calmer en quelques minutes, rangent leur portable et attendent, avec le reste de la foule en suspens, le moment fatidique et grisant où l'artiste pourra enfin lâcher sa prise sur les éléments dressés. L'effet sur chacun est presque palpable, la présence qu'incarnent tout à la fois l'artiste, l'œuvre minérale et les spectateurs presque en transe se ressent jusque dans l'oubli du froid et du temps qui passe autour d'eux.

Parvis de l'Hôtel de ville, l'œuvre de Stéphane Thidet se révèle elle aussi bien plus efficace en vrai, puisqu'elle crée elle-même des sortes de condition in situ vous donnant l'impression d'être bien loin de Paris. Grand lac gelé construit à la manière des patinoires où tournent lentement, très lentement, de vieilles branches à la surface, cette étendue d'eau blanche et couverte de glace et de neige laisse rarement indifférent pourvu qu'on s'en approche. Même en connaissant les détails techniques de ce qui reste une installation (« de la vraie neige et de la vraie glace ! » s'exclament les vigiles enthousiastes à qui leur pose la question), il suffit de s'en approcher et de perdre son regard dans son mouvement flottant pour y être irrésistiblement attiré. Le froid nocturne s'accorde bien avec


L'artiste Bridget Polk en plein travail

Art

la vision ainsi créée ; les souffles du grand nord nous happent et nous suggèrent cette idée étrange que nous ne sommes ni tout à fait à Paris, ni tout à fait au pôle arctique, dans un ailleurs silencieux, calme et presque immobile dont on ne s'arrache que difficilement.

## Chercher l'art et sa signification partout, tout le temps

Certes, il vaut mieux se préparer un minimum pour affronter cette traversée hors du commun et comprendre une partie des œuvres proposées. Mais une partie seulement. Car si certaines présentations très pointues nécessitent la connaissance d'un certain contexte, telle la projection d'une fraction du projet Drawing restraint de Matthew Barney, qui nous présente une de ses tentatives de défier les lois de la physique et de repousser toujours plus loin les limites de la création, d'autres ne requièrent qu'un peu d'attention et d'ouverture d'esprit.

C'est en effet d'après un support non conventionnel que Nicolas Buffe propose de nous faire voyager. Confortablement assis dans les fauteuils moelleux du théâtre du Châtelet, le spectateur déjà fourbu de ses précédentes péripéties se voit offrir une plongée dans « Super Polifilo », vidéo qui rend compte d'un voyage virtuel dans son jeu vidéo à la forme très épurée en noir et blanc, directement inspirée de l'esthétique japonaise des mangas. La petite histoire de quête amoureuse qui nous est contée en images et en textes interposés, presque à la manière des premiers films muets, nous berce doucement au cœur de ces paysages entrelacés de traits doux et fins, au charme graphique indéniable. Étape recommandée aux familles par l'organisation de la Nuit blanche, ce concept séduit bien petits et grands en suivant une trame narrative simple, qui est celle de la manifestation nocturne tout entière, celle de la quête amoureuse de Poliphile qui recherche sa Polia.

Prétexte ou fil conducteur déclencheur pour les œuvres proposées dans le cadre de cette Nuit blanche 2016, cette histoire d'amour tirée de légendes antiques nous a ainsi permis un voyage hors du temps et même de l'espace pourtant si familier que peut représenter Paris pour ses habitants. C'est un regard nouveau et un peu perplexe, voire carrément dubitatif que ces installations ont tiré des plus récalcitrants, et une étrange fascination indécise qu'elles ont entraîné chez les plus rêveurs.

Même si l'ensemble reste loin d'être parfait, participer à cette manifestation hors du commun reste une chouette idée, susceptible à tout moment d'éveiller en vous, que ce soit par un indescriptible élan d'adhésion ou de rejet, ce qui restera un je-ne-sais-quoi de curiosité et d'éveil inhabituel entre les stations de Vélib' et la grisaille parisienne.



Le lac gelé de jour - Isabelle Zyskind

Art

# 43 ÉTUDIANTS DISPARUS AU MEXIQUE, LE CLUEDO MACABRE QUI N'EN FINIT PAS

**«Vivos los queremos» ! (Nous les voulons vivants !) Le deuil a fait place à la colère parmi la foule de manifestants présents ce lundi 26 septembre à Mexico qui réclament que justice soit faite sur l'affaire des 43 étudiants portés disparus depuis maintenant deux ans. Dans la nuit du 26 au 27 septembre 2014, une émeute éclate entre les autorités et des étudiants dans la ville d'Iguala au Mexique ; outre les dizaines de blessés et les six morts, 43 étudiants sont emmenés par les policiers et ne réapparaîtront jamais.**

**Sarah Francesconi**

Depuis deux ans cette affaire ne cesse de se complexifier et de dévoiler les liens véreux qui unissent le narcotrafic à la sphère politique, pourrissant à la racine les institutions judiciaires chargées de l'enquête la plus importante de l'histoire contemporaine du Mexique.

## La police municipale main dans la main avec les cartels ?

Le 26 septembre 2014, une centaine d'étudiants enseignants d'Ayotzinapa se rendent à Iguala, dans l'État de Guerrero, pour lever des fonds afin de participer à une manifestation à Mexico et s'approprient les bus de la ville pour s'y rendre. Le maire et son épouse ordonnent aux autorités d'intervenir, mais la situation dégénère rapidement et l'affrontement fait six morts, une vingtaine de blessés et 43 étudiants sont emmenés par la police sur le champ. Or, les jours s'écoulent et aucun de ces 43 disparus ne réapparaît des locaux de police. Devant la pression des familles des victimes une enquête officielle est alors ouverte et ce n'est que le 27 janvier 2015 qu'un compte-rendu officiel est communiqué par le ministre de la Justice qui annonce que les autorités ont livré les étudiants au cartel des « Guerreros unidos » qui les aurait alors exécutés, brûlés dans une décharge et jetés dans le Rio San Juan, la rivière la plus proche. Or, les preuves manquent et les témoignages sont douteux, les critiques internationales tombent en cascades, donnant de l'ampleur aux protestations des familles des victimes. Sous la pression, le gouvernement d'Enrique Peña Nieto, élu en 2012, se voit contraint de faire appel à un groupe d'experts indépendants, mandaté par la Commission Inter-américaine des Droits de l'Homme (CIDH).

## Un contre-rapport accablant les institutions judiciaires

Mandatés jusqu'au 30 avril 2015 –avec une marge d'action limitée- le groupe d'experts dévoile un contre-rapport qui met à mal la version officielle communiquée par le gouvernement et fait basculer toute l'affaire en accusant l'État d'obstruction à l'enquête. Ce rapport dénonce une falsification et une dissimulation de preuves, l'usage de la torture pour obtention de témoignages corroborant la version officielle et l'abandon de pistes qui s'avéraient éclairantes. Malgré les aveux de certains accusés, les experts contestent la version du bûcher qui est un scénario impossible au vu du nombre de disparus et du fait qu'aucune matière organique n'a été retrouvée sur la végétation alentours. Ils refusent également la validité de certains témoignages de l'affaire que 17 accusés auraient prononcés sous contrainte de la torture. Ils pointent du doigt certaines preuves falsifiées, comme par exemple les sacs de cendres retrouvés 16 mois plus tard sur les lieux où se seraient déroulées les exécutions contenant la présence d'un seul ADN des 43 victimes. La présence de ces sacs est étrange puisqu'une vidéo –qui n'a d'ailleurs pas été incluse au dossier d'instruction-présente Tómas Zeron, alors directeur des enquêtes criminelles, sur les rives du Rio San Juan à l'endroit exact où seront retrouvés les sacs quelques temps après. Or aucun sac n'apparait sur la vidéo. De même, la Commission d'experts souligne que certaines pistes éclairantes ont été évacuées par les enquêteurs officiels de l'affaire.

## Des manifestations de colère et de révolte

Pour les habitants du Guerrero, région mexicaine où le taux d'homicides est le plus élevé du pays, cette

affaire est celle de trop. Ils dénoncent la corruption, les copinages entre politiques et narcotrafiquants, l'impunité des meurtriers et demandent que la justice soit faite sur cette affaire morbide. Les manifestations se font de plus en plus violentes et les cris ont remplacé les pleurs. « Nous allons renverser ce gouvernement pourri avec votre soutien » crie le porte-parole des familles des victimes à la foule réunie ce lundi 26 septembre, pour le second anniversaire des disparitions. Les manifestants avaient mis le feu au palais présidentiel en 2015, s'étaient enchainés aux grilles du ministère de la justice, mais en vain. La directrice du programme Amériques d'Amnesty International, Erika Guevara Rosas a déclaré « le gouvernement mexicain semble prêt à tout pour étouffer l'affaire de la tragédie d'Ayotzinapa » et l'ONG a d'ailleurs mis en ligne une pétition pour exhorter le gouvernement mexicain à reprendre les recherches avec la participation des familles avec une transparence totale.

Sous la pression populaire et internationale, les têtes tombent une à une et c'est au tour de Tómas Zeron, responsable de l'enquête de déposer sa démission ce 15 septembre 2016 sans en préciser la raison. Le gouverneur du Guerrero avait fait de même en octobre 2014, après avoir démis de ses fonctions le responsable de la santé publique de l'État, Lazaro Mazon.

## Un pays vérolé par le politico-narcotisme ?

Il s'avère que Lazaro Mazon était précisément le mentor politique du maire d'Iguala. Or celui-ci, deux jours après avoir lancé l'assaut, avait pris la fuite avec sa femme avant d'être rattrapés par les forces de polices. Une enquête démontre entre autres que l'épouse du maire est également la sœur de trois narcotrafiquants notoires de l'Etat et que le couple entretenait des liens privilégiés avec le cartel, en leur versant plus de 150 000€ par mois, en échange d'une épuration des opposants politiques de monsieur. Plus généralement ces systèmes d'emboîtements entre les sphères politiques et les institutions locales de crime organisé prolifèrent au Mexique et viennent corrompre tout le système politico-judiciaire. Le Mexique est en effet devenu depuis quelques années un pays polyproducteur de pavot à opium, cannabis, cocaïne… et qui s'impose petit à petit sur la scène du narcotrafic, prenant peu à peu la place de la Colombie qui a vu sa production de drogues illicites chuter considérablement après le démantèlement de grands cartels comme celui de Medellín. Par sa position centrale, entre les pays producteurs (la Bolivie, le Pérou, la Colombie…) et les pays consommateurs d'Amérique du Nord, le Mexique se transforme progressivement en une plaque tournante inévitable dans les circuits de la drogues, ce qui favorise la multiplication de carcels à différentes échelles. De même, le système hiérarchique administratif mexicain, en plus d'être lié avec des organisations criminelles, est fondé sur une forte décentralisation du pouvoir central, ce qui permet à certains personnages politiques de se transformer en véritables « seigneurs féodaux » comme le souligne Abel Barrera Hernández à propos des époux Abarca.

## PRI et cartels, une entente historique

Historiquement les narcotrafiquants ont toujours été reliés au Parti Révolutionnaire Institutionnel (PRI) duquel Enrique Peña Nieto est également issu, puisque certains hommes politiques ont même parfois concédé des espaces d'impunités à certains cartels en échange d'un financement de leur campagne, d'une protection ou de l'assurance qu'ils veilleront à contrôler les violences de ce territoire. L'argent issu de la drogue est rapidement devenu un des piliers de l'économie grâce au blanchiment de l'argent issu du narcotrafic, ce qui a permis au Mexique de s'insérer dans une dynamique néo-libéraliste et d'imposer ainsi sa présence sur des scènes internationales telles que l'ALENA. Le Mexique prône donc une certaine loi du silence face à la corruption d'une bonne partie des policiers, des politiques et de l'appareil administratif mexicain. Mais cette affaire des 43 étudiants d'Ayotzinapa risquerait bien de la faire voler en éclat.

Enrique Peña Nieto a répondu aux 25 000 manifestants réunis lundi à Mexico en s'engageant à approfondir l'enquête pour que les coupables soient identifiés, et ce même s'il devait s'agir de membres appartenant aux autorités. Cette affaire fera tomber d'autres têtes avant de se résoudre, et ne semble être que la face visible d'une montagne de secrets sur laquelle les présidents mexicains se sont tour à tour installés, protégés par les différents cartels qui leur étaient subordonnés.




©AFP

# « DÉESSES INDIENNES EN COLÈRE » LE CRI DU CŒUR

**Si je vous dis « cinéma indien », vous répondrez sans doute « Bollywood ». Mais le cinéma au pays de la déesse Kali, c'est bien plus que ça. Après les succès retentissants de buddy movies, le réalisateur indien Pan Nalin livre – enfin - un film de femmes, tout en puissance.**

**Astrig Agopian**

Sept amies Frieda, Suranjana, Nargis, Mad, Joanna, Pammi et Laxmi sont réunies dans une maison au bord de la mer pour une occasion très spéciale : un mariage entre deux femmes. A travers leurs discussions et leurs disputes, on découvre leurs vies et les difficultés d'être une femme en Inde. Le drame surgit, à un moment où on ne l'attend plus. Il est cruel et violent. Mais Nalin ne tombe pas dans le pathos : c'est un film où l'on rit, où l'on pleure et où l'on s'énerve comme dans la réalité.

Les conditions de vie des femmes en Inde font régulièrement la une des journaux, pour des raisons toutes plus terribles les unes que les autres : infanticides en masse des bébés de sexe féminin, viols et meurtres, corruption et injustices… Si dans la religion, la femme est censée être vénérée comme la déesse Shakti, compagne de chaque dieu, en réalité elle est emprisonnée dans des carcans patriarcaux dont il est très difficile de se défaire. Le film de Nalin est ancré dans cette triste vérité.

Il est toutefois assez surprenant d'apprendre que ce film a été réalisé par un homme, qui dans un premier temps rappelle la beauté et l'énergie du Mustang de la réalisatrice franco-turque Deniz Gamze Erguven. La volonté de Pan Nalin était de dépeindre les femmes indiennes de la ville et de la classe moyenne, à travers une galerie de portraits. Elles sont chanteuse, cadre ou mère au foyer mais vivent au sein de la même société violemment misogyne qui les renvoient sans cesse à leur rôle de mère, de fille ou de sœur. Même les métiers des personnages qui devraient permettre l'indépendance et la modernité ne permettent pas une vraie liberté. Le cinéaste a voulu raconter la vie de femmes qu'il connaît et côtoie. Il a également l'audace de traiter de l'homosexualité, l'un des plus gros tabous de la société indienne.

Le casting est exceptionnel, chacune des actrices incarnant avec finesse et fougue ces héroïnes en rébellion contre la société sexiste dans laquelle elles vivent. Elles sont de diverses générations, professions, sexualités mais elles se battent toutes pour affirmer leur identité. La lumière, les paysages et les cadres sont de toute beauté. Le seul reproche qui pourrait être adressé est celui du mécanisme très classique du scénario : joie, pleurs, rabibochage, drame, tristesse, lutte. Mais les discussion mouvementées et rappelant presque des adolescentes humanisent ces personnages qui laissent peu à peu transparaître leurs idées, leurs doutes et leurs peurs. Le film est tellement tendre, beau et violent à la fois, que l'énergie l'emporte et que le schéma du scénario est vite accepté. C'est un très bel hommage que rend aux femmes de son pays Nalin. Il choisit de terminer par une note d'espoir, dans une scène déjà-vu mais symboliquement très riche.

Tourner un tel film dans l'Inde d'aujourd'hui n'a pas été facile. Le réalisateur a été confronté à de nombreux problèmes : difficulté de trouver des financements, censure, menaces de mort par des extrémistes. Le Conseil central de certification des films (CBFC) a exigé que les images de la déesse Kali soient floutées, ne souhaitant pas la voir associée à des femmes qui fument et boivent en toute liberté.

Réalisé par un homme qui aime les femmes, cette œuvre est très intense, très belle et très importante pour la société indienne en plein mouvement. A voir absolument.

# « BEAUX RIVAGES » DE NINA BOURAOUI

## ON SE NOIE PARFOIS, ON RESPIRE SOUVENT

**Beaux rivages (JCLattès) est un livre sur la rupture amoureuse, sur le trio infernal d'un ex, d'une rivale et de soi-même (la narratrice). Ou peut-être sur un duo encore plus redoutable : celui de soi à soi. Bilan d'un sujet, s'il en est, des plus éculés : le chagrin d'amour.**





*« En soi, l'amour n'est que du vent ; je crois qu'en revanche la solitude existe. » p. 141*

Concilier tristesse et lumière, « l'une répond à l'autre », déclare Nina Bouraoui chez François Busnel, lors de La Grande librairie du 29 septembre 2016 (à réécouter ici). C'est « un roman de résistance », ce n'est pas un roman larmoyant. Nous ne pouvons que tomber d'accord avec l'auteure : effectivement, certains passages au cœur du roman et la fin énigmatique mais éblouissante nous ouvrent des perspectives vers l'incroyable capacité de l'être humain à reconstruire.

Toutefois, le roman reste inégal ; on s'y perd, on s'y noie et on ne trouve plus le rivage... Peut-être est-ce la volonté d'une écrivaine qui veut matérialiser par les mots, par la structure du livre, ce qui est ressenti par la narratrice de son histoire : ce flot de pensées contradictoires, ce manque de logique dans le quotidien, dans les sentiments, ce beau naufrage insensé qu'est la rupture amoureuse. C'est un des gouffres dans lesquels peut tomber la littérature intime. Mais un esprit indocile s'impatientera assez facilement et qualifiera les pages qui se suivent de lamentations redondantes... Il est vrai qu'on peut s'agacer de cet éternel retour d'A., l'héroïne qui se convertit en Sisyphe des temps modernes, une simple nana qui se plaint en permanence de sa malchance et de l'injustice de sa rupture.

C'est vrai que c'est l'un des défauts du roman. Mais il serait injuste de s'arrêter là. A. comme amoureuse, A. comme abandon. Les êtres qui chutent, les êtres qui tombent, les quittés sont mis sur une planche de salut, pro scenium, sur le devant de la scène. Le théâtre, la musique, le cinéma et la littérature permettent de sauver. Coucher noir sur blanc une peine permet de mieux saisir et cerner la souffrance. Le livre est d'une structure détruite, d'un chaos sans nom, un véritable capharnaüm de tourments... Mais il a un début et une fin. On peut le tenir entre ses mains. On peut le saisir dans sa temporalité.

*« Parfois je me demande si le bonheur existe, s'il existe vraiment, ou si nous en avons juste l'impression, la sensation, comme si quelque chose s'arrêtait en nous et que nous nous regardions de l'intérieur en nous disant : je suis heureux, je suis heureuse, je peux l'affirmer car je le ressens, dans mon corps, sous ma peau, ça pulse, file, c'est du flux qui se propage ; mais c'est juste un moment, un instant, un très court instant, comme si tous les sens étaient réunis, en alerte, pour éclairer ce bonheur si fragile qui n'existerait que dans son vol, quand il vient à nous, nu dans la lumière, comme une apparition avant de s'enfuir. Je ne sais pas s'il y a un don ou une science le concernant. S'il y a un penchant au bonheur, une nature, et s'il y a une impossibilité au bonheur, une contre-nature. Je ne sais pas si le bonheur est un, entier, grand, large et unique, ou s'il est constitué de fragments poétiques - l'odeur de l'herbe après la pluie, le premier jour de l'été, un champs de coquelicots, un ciel d'arrière-saison, un glacier bleu, la certitude de faire partie d'un tout qui avance d'un seul élan, aime d'un seul amour. » pp. 243-244*

De plus, le roman explore les enjeux de l'introduction d'internet dans les ruptures, et plus généralement dans les relations sentimentales. Décidément un roman à lire.

On rappelle que Nina Bouraoui est traduite dans le monde entier. La Voyeuse interdite (Prix Livre Inter 1991) et Mes mauvaises pensées (Prix Renaudot 2005) sont à lire absolument.

# L'ONU FAIT SA RENTRÉE

**La 71e Assemblée Générale des Nations Unies s'est tenue du 19 au 26 Septembre à New York. Cette année, les enjeux sont importants et les objectifs multiples : réfugiés, Syrie, climat, et autres. Malheureusement, et malgré la gravité de la situation actuelle, tous n'ont pas été résolus de manière efficace.**

**Agathe Hugel**

En ce mois d'octobre 2016, l'Organisation des Nations Unies a bien des choses sur lesquelles réfléchir. Lors de l'Assemblée Générale du mois dernier, beaucoup de sujets ont été abordés, mais malheureusement, très peu ont été activement résolus. Si cette 71e session était placée sous le signe de l'environnement et de la lutte contre le réchauffement climatique, ont aussi été discutés des sujets comme la Syrie, ou encore la crise des réfugiés. En plus de cela, l'année 2016 est une année de renouvellement  pour l'ONU, puisqu'en décembre, Antonio Guterres succèdera à Ban Ki-Moon à la tête de l'Organisation.

## Réchauffement climatique et Accord de Paris

La COP21 de l'année dernière a donné naissance à l'Accord de Paris sur le réchauffement climatique. Celui-ci a été ratifié le 4 octobre par le Parlement Européen à Strasbourg, alors que le Secrétaire-Général Ban Ki-Moon y était en déplacement. En bref, cet accord vise à contenir les changements climatiques néfastes à l'environnement, et à garder le niveau de réchauffement de la planète en dessous de 2°C.

Une des conditions pour que cet accord entre en vigueur est qu'il soit ratifié par 55 pays, qui émettent ensemble 55% des productions de $CO_2$. Pour le moment, 62 pays ont ratifié le traité, mais ils ne représentent que 52% des émissions de dioxyde de carbone. Cela ne saurait toutefois tarder.

Cet accord contient des mesures contraignantes pour les États, mais pas autant que son prédécesseur le protocole de Kyoto, qui a mis huit ans à entrer en vigueur, et finalement n'a jamais été respecté. Ces contraintes incluent par exemple la création d'une commission d'experts ayant pour rôle de vérifier que les données fournies par les États sur leurs performances environnementales soient correctes. Cela permettra d'éviter toute modification intentionnelle de ces données qui pourrait faire passer le pays pour plus vertueux qu'il ne l'est vraiment. Toutefois, il faut remarquer que si l'Accord de Paris est bien moins contraignant que le protocole de Kyoto, il sera donc plus facile à respecter.

## La crise des réfugiés

Malheureusement, cet aspect de l'actualité a été éclipsé par la situation actuelle en Syrie, et tout ce qu'elle implique : les catastrophes humanitaires, la débâcle politique, et les tensions russo-américaines qui s'intensifient. Les États-membres se sont tous engagés à améliorer le sort des 25 millions de réfugiés dans le monde. Les 193 membres de l'ONU se sont mis d'accord sur une déclaration politique qui contient certaines mesures intéressantes mais non contraignantes ou même précises, comme un meilleur accueil des réfugiés, ou une aide aux pays débordés par les migrants. Le document qui a été adopté réitère les droits fondamentaux des migrants, garantit l'éducation des enfants dans les mois suivant leur arrivée, et la protection de toutes les populations.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce ne sont pas les pays les plus riches qui accueillent le plus

de réfugiés. En effet, ils ne prennent en charge que 14% d'entre eux, et les pays qui reçoivent le plus de migrants sont généralement des pays voisins du conflit en cours, comme la Jordanie. Si l'on garde cela en tête, il est alors facile pour les pays riches de répéter des promesses qu'ils ne s'engagent pas vraiment à respecter. En France, par exemple, les réfugiés et migrants vivent dans la «jungle» de Calais, et leur sont refusés leurs droits fondamentaux; en Hongrie, pays d'extrême-droite, ils sont traités comme des animaux; et au Danemark, on les prive de tous leurs biens de valeur afin de payer pour leur accueil.

Malgré l'ampleur de la situation actuelle des migrants, ainsi que la manière dont ceux-ci sont traités dans certains pays, il est dommage que l'Assemblée Générale n'ait pas pris plus de mesures nécessaires, et qu'elle se soit finalement contentée de promesses sans avenir. Toutefois, même si l'absence de résolution contraignante est en soit un problème, ce n'était que le premier rassemblement de ce nouveau sommet migratoire, et on ose espérer que les prochaines réunions seront plus fructueuses.

## Etats-Unis, Syrie, Russie

Il n'y a pas seulement une guerre atroce en Syrie qui ravage des villes, des populations, des familles entières, puisque le pays est également la scène d'un conflit géopolitique mondial qui est loin d'être résolu. Les massacres perpétués par le régime syrien de Bachar Al-Assad, comme les bombardements d'hôpitaux ou de convois humanitaires, les attaques chimiques contre des civils, ont été qualifiés par Ban Ki-Moon de crimes contre l'humanité. Les États-Unis et la Russie s'affrontent également à coups de bombardements et de frappes qui parfois atterrissent au mauvais endroit, ou visent les mauvaises populations. Même si les deux pays étaient parvenus à négocier un cessez-le-feu le mois dernier, les forces sur place ont refusé d'obéir, ce qui a de toute évidence exacerbé les tensions entre eux ainsi que les frappes militaires.

À Alep, les combats n'ont jamais été aussi intenses, et aussi catastrophiques : chaque jour, nous voyons des images d'hôpitaux bombardés, d'enfants traumatisés et sortis des décombres, nous voyons des images de la Syrie en 2016 qui ressemble à l'Europe en 1945. Totalement détruite.

Malgré le caractère international et hautement grave de la situation en Syrie, les États-membres ne sont pas parvenus à un accord puisque les tensions russo-américaines sont trop importantes. Les États-Unis souhaiteraient stopper toute coopération avec la Fédération de Russie, puisque celle-ci soutient le régime de Bachar Al-Assad et continue ses bombardements en territoire syrien. La Russie n'est pas non plus ouvertes à la négociation, qui reste alors au point mort.

En conclusion, cette 71e session, à part pour la question climatique, n'aura pas réglé grand-chose. Aucune mesure contraignante, aucune solution avancée quant au conflit syrien, cela n'est pas exactement un bilan glorieux.

Toutefois, nous pouvons toujours espérer que l'arrivée en décembre de M. Antonio Guterres au poste de Secrétaire-Général redonne un nouveau souffle à l'ONU, un air de nouveauté, qui lui permettra peut-être de résoudre les conflits que M. Ban Ki-Moon n'aura pas eu le temps d'apaiser.

# L'HÉRITAGE DE FRIDA KAHLO, NAISSANCE D'UNE FRIDAMANIA

**Yolaïna Bar**

*«Pies, ¿para qué los quiero si tengo alas para volar?»*

*«Des pieds ? Pourquoi j'en voudrais si j'ai des ailes pour voler»*

**Le sort de Frida Kahlo est tragique et truffé de drames: victime d'un terrible accident à 18 ans, elle s'en remet au prix d'une vie de souffrance. Luttant contre ce corps brisé, oscillant entre désespoir et joie de vivre mais sauvée par l'art, par son engagement féministe et par son amour passionné avec Diego Rivera, elle devient l'emblème de toute une époque et une source d'inspiration perpétuelle pour les femmes et la mode.**

Quand la fille du photographe allemand Guillermo Kahlo et de la mexicaine Matilde Calderon est morte en 1954, personne ne s'imaginait que Frida Kahlo deviendrait une icône nationale presque aussi importante que la Vierge Guadalupe et une icône internationale de grande envergure. Le cauchemar débute en 1925, après une journée de cours, où l'autobus dans lequel elle se trouve percute un tramway. Un véritable carnage. Condamnée à porter des corsets en plâtre, en métal ou en plastique et à souffrir le martyr, à subir de nombreuses opérations, elle fait de la peinture son exutoire. Ses proches, pour l'aider, lui installent un miroir au dessus de son lit, elle peut ainsi se servir de son reflet comme modèle. Elle réalisera plus d'une centaine de tableaux dont la moitié sont des autoportraits.

## Un amour compliqué mais passionné

Son œuvre, son combat, elle le doit aussi à son mari Diego Rivera, artiste lui aussi, qu'elle rencontre en 1928. L'image d'un amour constant et inconditionnel qu'ils se sont employés à dresser ne doit pas pour autant faire oublier que leur relation fut très mouvementée et tumultueuse. Diego, hommes à femmes, ne tarde pas à la tromper. Frida est jalouse, elle a du mal à supporter ce libertinage mais finit elle même par céder à ses propres désirs ou à panser ses plaies notamment en expérimentant des relations bisexuelles.

## Icône féministe

La construction d'une telle réputation s'est notamment opérée grâce aux théories féministes actives depuis les années 70 aux États-Unis. En effet, les critiques féministes ont permis une redécouverte de son œuvre. Frida revendiquait la lutte des femmes au moyen d'une identification personnelle et multiple à des figures féminines légendaires issues de la culture mexicaine notamment populaire et religieuse. L'artiste développe une sorte de conscience précoce de la situation des femmes dans une société patriarcale et oppressante.

## Féminité et apparence singulière

Une grande partie du mythe de Frida Kahlo s'est construite autour de son physique et de sa manière de se vêtir. Marginale de tout les temps, elle aimait se démarquer ; loin des tailleurs convenables et des robes des années 30, elle préférait se procurer des textiles exotiques chinois, de la dentelle européenne et des tissus colorés mexicains. Ses chignons tressés, ses couronnes de fleurs, ses bijoux colorés et artisanaux, ses longues jupes imposantes qui donnent l'impression d'un feu d'artifice de couleurs… Impossible surtout d'évoquer Frida sans évoquer son «signe distinctif», ses sourcils durs, très noirs et épais qui se rejoignaient au milieu du front. C'est ce mélange curieux et personnel qui caractérise le personnage qu'elle s'est forgée toute sa vie.

## Source d'inspiration permanente

Il existe plusieurs Frida Kahlo. Il y a celle que l'on connaît tous, icône nationale au Mexique. Frida l'artiste, Frida la féministe et Frida la muse. Mais il existe aussi une Frida moins connue : une icône et une source d'inspiration pour l'univers de la mode. L'influence de l'artiste, disparue depuis plus de soixante ans, se fait encore sentir dans les créations de stylistes, des photographes, des bloggers, et même des stars telles que Madonna et Beyonce. En effet, Jean-Paul Gautier crée en 1998 une collection hommage à Frida. Pour sa collection 2013 la créatrice Misha Nonoo a imaginé un voyage fictif que Frida Kahlo aurait effectué à Cuba. L'Espagnole Maya Hansen a aussi mis un peu du style de l'artiste, en particulier ses chignons tressés et son mono-sourcil, dans sa collection à la thématique mexicaine.

Frida inspire même la jeunesse ! Maria Bernad, jeune étudiante de 21 ans en design de mode, instagrameuse et bloggeuse espagnole nous confie : «Frida a été une grande source d'inspiration pour moi, notamment à travers les photos qu'on a d'elle, de ses peintures qui expriment un style très personnel avec une tendance ethnique, elle a influencé de manière significative l'art mais aussi la mode. Moi par exemple, je me suis inspirée de son style notamment par des motifs ethniques et colorés mais aussi en portant des boucles d'oreilles imposantes comme elle»(propos traduis de l'espagnol).

Un talent indiscutable. Icône de mode, de peinture, exemple de valeur de courage et de travail, elle fait de sa vie un combat permanent. Frida est aujourd'hui une source d'inspiration dans le monde entier. Détentrice d'un don unique, elle était peintre mais avant tout femme.



Maria Bernad, inspiration ethnique Frida

# RENCONTRE AVEC MINOR VICTORIES À LA ROUTE DU ROCK : «C'EST VRAIMENT UN DE NOS FESTIVALS PRÉFÉRÉS»

Pauline Lorcy

Musique

**C'est sous un soleil écrasant qui s'était fait plutôt rare ces dernières années à la Route du Rock que l'équipe de Maze Magazine a eu la chance de rencontrer Minor Victories. Petite discussion décontractée avec le supergroupe le plus passionnant de 2016, qui comprend en son sein Stuart Braithwaite (Mogwai), Rachel Goswell (Slowdive), Justin Lockey (Editors) ainsi que son frère, James Lockey (Hand Held Cine Club).**

**Comment est-ce que ce projet a commencé ?**

Stuart : Le groupe a commencé avec Justin, qui n'est malheureusement pas présent. Il n'est pas mort, c'est juste qu'il n'est pas là (rires). Il a pris contact avec Rachel et ils ont commencé à écrire de la musique ensemble, et puis il a embarqué James dedans. Et puis je m'en suis mêlé. Ça n'est pas une histoire si intéressante en soi.

James : La première chanson que l'on a écrite ensemble c'est Out To Sea. C'est en fait le premier morceau qu'on a fait ensemble qui apparaît sur l'album.

Rachel : Oui, c'est Justin qui m'a envoyé de la musique.

**Vous n'étiez pas ensemble à l'époque. J'ai lu que vous avez dû travailler à distance la plupart du temps. C'est difficile à mettre en place ? Vous avez peut-être déjà eu l'occasion de travailler comme ça dans vos groupes respectifs ?**

Stuart : Ça m'est déjà arrivé un petit peu avec Mogwai mais ça se limitait surtout à des démos. J'imagine que ce qui est différent ici, c'est que certains d'entre nous ne s'étaient jamais rencontrés auparavant. Mais ça n'était pas vraiment difficile. C'était même plutôt facile.

James : C'était vraiment sympa (se fait couper). Je me souviens plus de ce que j'allais dire... quelque chose de très intelligent en plus ! J'ai trouvé que cela se faisait très facilement. C'était bien parce qu'il n'y avait pas la pression de faire un album, pas de délais à respecter pour les autres, qui faisaient d'autres choses à côté. Justin était en train de faire un album, Slowdive était bien occupé et puis Mogwai, eux, sont toujours occupés. Donc moi j'essayais de m'accorder avec eux quand je pouvais et ça m'a empêché de ressentir une pression sur le résultat. Je pense que si on s'était mis la pression dès le départ, je ne suis pas sûr de ce qui en serait ressorti. Je ne sais pas si on aurait vraiment pu faire un album.

**Maintenant que vous êtes partis en tournée et que ce projet s'est transformé en un groupe à part entière, vous pensez vouloir continuer à faire de la musique ensemble ? Ou est-ce que c'est juste l'histoire d'un été et cela s'arrêtera là ?**

Stuart : Non, je pense que l'on va continuer. On va faire un nouvel album, continuer à faire plus de concerts encore cette année. J'imagine que l'année prochaine sera plus calme puisque Slowdive et Mogwai vont sortir des albums mais je pense qu'on aime beaucoup ce que l'on fait ensemble, donc je ne vois pas pourquoi on ne devrait pas continuer... à part si quelqu'un nous en empêche. Par la force (rires).

**Sur votre album, Mark Kozelek s'est retrouvé à chanter sur la chanson**



Brian Sweeney

**For Always. Comment c'est arrivé ? C'est vous qui l'avez contacté ou l'inverse ?**

Rachel : Je connais Mark depuis plus de vingt ans, donc on peut dire que c'est un ami à moi. On cherchait des gens pour collaborer avec nous sur cet album donc on lui a juste envoyé, enfin, Justin lui a envoyé ce morceau de musique, et il a écrit toutes les paroles. Deux ou trois jours plus tard il me l'a renvoyé avec toutes les paroles et il avait surligné tous les passages qu'il voulait que je chante dans la chanson. J'ai une démo de cette chanson avec lui qui chante toutes les paroles sur mon ordinateur. Mais oui, on avait vraiment envie d'avoir quelqu'un d'autre sur l'album pour faire quelque chose d'un peu différent, donc on l'a laissé faire ce qu'il voulait et il est revenu avec ce morceau.

**À quel moment vous êtes vous rendu compte que ce n'était plus simplement une collaboration amicale entre trois groupes mais quelque chose de plus important ? Que cela ne serait pas juste un side project mais un nouveau groupe ?**

«C'est devenu très vite évident que ça allait au-delà d'un simple EP»

Rachel : Personnellement, je pense que cela a été après que Stuart ait enregistré une bonne partie des guitares l'été dernier.

Stuart : C'est quand j'ai commencé à dépenser de l'argent...

Rachel : Oui !

Stuart : Donc à partir de ce moment là il fallait qu'on sorte un album !

Rachel : Oui c'est ça ! Stuart est le seul à avoir dépensé de l'argent ! Nous, on travaillait depuis chez nous. Tu sais, je pense qu'une fois que Stuart s'était occupé des guitares et que les voix étaient posées, c'est devenu très vite évident que ça allait au-delà d'un simple EP, ce qui est plutôt ce que l'on pensait faire au départ. On faisait plus ça pour déconner en vrai, mais une fois que l'on a commencé à enregistrer les voix, les chansons ont commencé à prendre forme, et on s'est rendu compte que ça nous passionnait vraiment de le faire. Stuart a été le premier à suggérer que l'on fasse des concerts. Moi je n'y avais même pas pensé ! À ce moment là, on s'est dit : "Ouais, il faut qu'on le fasse !". C'est quand il a dit ça que l'on s'est décidé, en septembre dernier. C'est à ce moment là que le projet a vraiment pris forme, n'est-ce pas James ?

James : Ouais, on avait l'air d'un vrai groupe, avec de vraies chansons, beaucoup de chansons.

**Mogwai et Slowdive ont déjà joué à la Route du Rock. Slowdive il y a deux ans et deux fois pour Mogwai, non ? C'est spécial pour vous d'y revenir avec un nouveau projet ?**

Rachel : Oui, bien sûr ! Slowdive avait fait un super concert ici il y a deux ans, on avait vraiment adoré donc je suis super contente d'être de retour, avec en plus Minor Victories à faire découvrir.

Stuart : Oui, c'est un de mes festivals préférés à faire en tant qu'artiste. Je sais que cela fait vraiment le genre de truc que tu dis partout où tu vas mais en fait, je ne le dis pas partout, je le dis vraiment parce que je le pense (rires). C'est vraiment un de mes festivals préférés. J'ai toujours aimé venir jouer ici. J'y ai vu beaucoup de groupes faire de très bons concerts. Et c'est bien, parce que ce soir on joue après Belle and Sebastian, qui sont des amis à moi. On connaît beaucoup de gens qui travaillent sur leur tournée donc on va passer une très bonne soirée... Ça va être dur de rester sobre jusqu'à 23h, mais bon, je vais me débrouiller (rires) !

**Vous avez une identité visuelle assez forte, et je sais que vous travaillez beaucoup les clips de vos chansons. C'est toi James qui t'en occupes avec ton frère, non ? C'est une idée que vous avez eu dès le départ ou bien c'est venu en composant ?**

James : Je pense que lorsque l'on a commencé, Justin et moi, nous avons beaucoup échangé sur ce que l'on pourrait faire avec ce groupe, car pour le coup on était personnellement lié à la musique. On en a profité pour lancer des idées que l'on n'aurait pas pu réaliser avec nos jobs principaux, et par conséquent la possibilité de les utiliser pour faire des vidéos pour le groupe. C'était vraiment intéressant d'essayer d'aborder les choses sous cet angle là, avec un point de vue personnel. Je pense que c'est de là que nos vidéos viennent. Par exemple le premier clip, et le deuxième avec le skateboard, ainsi que le fait d'utiliser des plans d'ensemble reflètent des choix plutôt personnels. Le lieu est toujours Doncaster, qui est la ville où Justin et moi on a grandi. On aime bien le noir et blanc aussi.

Stuart : Oui mais est-ce que vous avez des couleurs à Doncaster ? Elles ont pas encore été inventées (rires) ?

Rachel : Heureusement que je n'ai pas grandi là bas !

James : Wow ! C'est une très jolie ville ! Pleine de gens magnifiques (rires) !

**Le fait de bosser sur Minor Victories vous a donné de nouvelles idées pour vos groupes respectifs ?**

Rachel : Personnellement non. Slowdive marche d'une manière totalement différente, donc je l'envisage séparément.

**Et pour Mogwai ?**

Stuart : Je ne sais pas trop en ce qui concerne le groupe... Rachel et moi on est certainement trop vieux pour changer désormais !

Rachel : On a nos propres identités.

Stuart : Mais dans une autre mesure, la façon dont le groupe fonctionne est très différente de celle de Mogwai. Il y a des choses que l'on a beaucoup aimé et qui nous ont fait réfléchir. Je pense que toutes les expériences changent la façon dont tu poursuis ta vie, donc je suis sûr que ça a eu un effet tout simplement parce qu'on a rencontré et travaillé avec de nouvelles personnes. Tout cela paraît logique.

James : Je ne suis ni dans Slowdive ni Mogwai !

Stuart : Pas encore (rires) !

**Oui c'est vrai ! Mais dans tes projets personnels ?**

James : Mes autres projets musicaux ? Je n'en ai pas eu depuis un moment. Donc c'était bien de recommencer à en faire. J'ai surtout eu des projets vidéos ces derniers temps.

**Les vidéos que tu as faites pour Minor Victories représentent un travail différent de ce que tu fais d'habitude ?**

James : Oh oui complètement ! On peut mettre des idées en application, essayer d'autres choses. Par exemple c'est ce qu'on a fait pour les titres Folk Arp et Breaking My Light. Il n'y a aucune chance qu'un commanditaire de vidéos soit d'accord pour faire un clip avec un plan séquence dans une pizzeria de Doncaster. Mais les gens ont trouvé ça fascinant, et c'est intéressant. Cela représente juste une tranche de vie. Mais cela serait impossible de faire ça ailleurs ! C'était pas si bon que ça en fait, c'était surtout à propos du personnage ! (rires). Et le restaurant !

**Qu'avez-vous retiré de ce processus particulier, du fait de créer de la musique à distance par rapport à vos autres projets ? Que représente la sortie de l'album et cette tournée pour vous ?**

James : Je pense que je suis à un moment dans ma vie où quand il s'agit d'écrire... je pense que cela a joué une part importante dans la façon dont je peux mettre en commun des idées. Et ce que l'on peut faire en concert, la manière dont cela peut être transposé et retravaillé en concert. Donc je peux dire que j'en retire beaucoup pour cela. En ce qui concerne l'écriture, ça m'a juste obligé à travailler, à partir de zéro et construire quelque chose que je devais envoyer par mail aux autres!

Rachel : De mon côté je pense que Minor Victories m'a probablement donné plus confiance en moi. C'est plutôt différent de Slowdive en ce qui concerne les concerts, notamment le fait d'être à la tête du groupe vu que Neil (Halstead, de Slowdive) n'est pas là donc je suis la seule chanteuse. Cela a été une très bonne chose pour moi. Et j'ai beaucoup apprécié la façon dont on a composé la musique pour cet album. C'était juste génial d'être avec des gens différents, avec qui on n'a pas de passé, même amical, en commun. Travailler avec de nouvelles têtes a été plutôt enthousiasmant.

Stuart : On se croirait dans un groupe de soutien (rires) !

James : Dis moi tout Stuart !

Rachel : Oh et maintenant je suis obsédée par Pokémon Go !

Stuart : Ça m'a fait réaliser que j'arrive à me débrouiller avec un seul pédalier (rires). Je ne sais pas, c'était juste génial... quand tu as passé vingt ans dans un groupe tu te dis "Oh je créerais bien un nouveau groupe" ! Je suis pas le premier à me dire cela mais quand c'est arrivé c'était génial donc peut être que je vais commencer à rejoindre des tas d'autres groupes (rires). Non, non, deux c'est le maximum ! Je suis vraiment fier de cet album, j'ai hâte d'en faire un deuxième. Donc oui, cela a été une bonne chose pour moi.

**Si vous repensez à ces derniers mois, voire à ces dernières années, y a-t-il quelque chose que vous auriez fait différemment ?**

Stuart : Pour moi non, pas avec cet album, je suis très content de ce que l'on a fait. Ça aurait pu être mieux peut être si Londres n'avait pas été notre premier concert... des trucs du genre, qui concernent plus la planification en fait, rien de très important... On aurait vraiment dû commander le merch un peu plus tôt (rires) !

**Une dernière question pour Rachel : on t'a vue il y a deux ans avec Slowdive à la Route du Rock, où en êtes-vous avec le prochain album ?**

Rachel : Et bien contrairement aux rumeurs, on n'a pas tout à fait fini (rires). C'est tout ce que je dirais. C'est en voie d'achèvement et je dirais qu'il devrait sortir au printemps prochain.t

# KUBO ET L'ARMURE MAGIQUE : LES YEUX GRANDS OUVERTS

**Deux des cinq films qui ont le plus marché financièrement cet été sont des films d'animation numérique : Le Monde de Dory et Comme des Bêtes. Pendant ce temps Kubo et l'Armure magique, avec son animation artisanale image par image, est passé presque inaperçu. Mais d'un point de vue artistique, la stop motion a t-elle encore sa place face à l'animation par ordinateur ?**

Nicolas Renaud



A l'origine, le cinéma est un tour de magie : mettre bout-à-bout une série de pictogrammes pour donner l'illusion du mouvement et donc rendre vivant ce qui ne l'est pas. Avec cela, Georges Méliès nous a appris que nous pouvions rendre réel l'imaginaire. C'est cette magie que ressuscite l'art de la stop motion. Sous des mains expertes, une simple poupée ou boule de pâte à modeler (la spécialité du studio anglais Aardman) prend vie sous nos yeux.

## Orgie visuelle

Dans l'histoire de la stop motion, ce Kubo et l'Armure Magique représente un réel tour de force. L'animation des marionnettes, crées grâce à une imprimante 3D (une habitude pour ce studio Laika depuis L'étrange pouvoir de Normal), n'a jamais été aussi fluide et expressive. On comprend difficilement comment, avec un processus aussi limité, le film peut aboutir à de telles chorégraphies de combats. En comparaison avec la concurrence du tout numérique, on constate que la contrainte favorise l'inventivité. Le film en profite même pour faire un clin d'œil à un autre artiste de la stop motion, Ray Harryhausen, avec un squelette géant.

Mais le nouveau souffle qui transparaît de l'image provient d'un habile mélange entre ces prises de vues réelles des marionnettes et l'intégration d'éléments totalement numériques. La réussite de cette cohabitation provient des effets spéciaux digitaux qui sont pensés pour reproduire les textures des miniatures physiques (comme ce qu'avait fait La Grande Aventure Lego).

D'ordinaire, la réalisation de ce type de film est plutôt sobre car limitée par la technique très contraignante. Or ici la caméra est libre, à la fois fluide et dynamique, voguant au milieux des décors. Le réalisateur Travis Knight, en plus de se concentrer sur l'aboutissement de l'animation, compose des cadres puissamment évocateurs. Cela lui permet d'ancrer la relation émotionnelle mère-fils avec des séquences baignées dans le silence, sans dialogues descriptifs. Kubo et l'Armure Magique multiplie également les fresques spectaculaires à travers un jeu d'échelle entre les personnages et les décors. Les arrières plans démesurés semblent happer le héro dans un monde imaginaire plus grand que lui.

## Narration mythologique

Le scénario reprend les grandes étapes du voyage initiatique du héro, telles que théorisées par Joseph Campbell. Mais la reprise de ce Monomythe ne sert finalement que d'un cadre, d'un canevas pour y développer à l'intérieur un univers et des problématiques propres. L'utilisation de codes mythologiques n'est jamais artificielle, ils sont plutôt réinterprétés. Par exemple Kubo doit affronter des monstres marins dont le pouvoir est de le posséder, comme le font les sirènes d'Ulysse. Mais ces créatures ne sont pas de simples copier-coller de l'Odyssée : elles vont le contrôler en fouillant dans ses souvenirs. La mémoire est justement l'un des thèmes centraux de l'histoire. Plus qu'une simple réutilisation de codes



Copyright Universal Pictures Spain



Copyright Universal Pictures Spain

préexistants, ils sont digérés puis traduits avec ce qui fait le cœur du film.

Finalement, ce qu'il y a au centre de Kubo et l'Armure Magique c'est la croyance en la puissance des histoires et plus généralement de l'imaginaire. Le garçon est d'ailleurs assimilé à un réalisateur lorsqu'il manipule des feuilles de papier pour créer des spectacles. On remarque toute une réflexion autour de la vue (autre archétype mythologique) : Kubo a perdu un œil et son ennemi veut lui prendre le second, pour l'empêcher d'appréhender le monde. Ce dernier, comme tout héro en devenir, va devoir apprendre à voir ce monde, réellement, pour ce qu'il est, c'est-à-dire avec toute sa richesse de l'imaginaire qu'il renferme. D'ailleurs, le film a l'intelligence de proposer un univers de plus en plus rare : celui qui nourrit les cauchemars des enfants, à travers les tantes et même le cadavre du personnage.

D'une grande richesse, tant visuelle que thématique, les premiers mots qui ouvrent le film nous avaient pourtant prévenu : « Si vous devez cligner des yeux, faites-le maintenant ».

# « NI UNA MENOS ! » : LES PÉRUVIENS UNIS CONTRE LA VIOLENCE FAITE AUX FEMMES

**Le 13 août dernier, les Péruviennes se sont levées et ont marché. Elles sont venues en masse, accompagnées de leurs époux, de leurs frères, de leurs amis, de leurs pères, de leurs voisins. De tous les âges et dans toutes les régions du pays, elles ont brandi des pancartes, elles ont crié « Tocan a una, tocan à todas » («Touchez-en une, vous vous en prenez à toutes»), elles ont levé la tête, espérant ne plus jamais avoir à baisser les yeux. Le 13 août dernier, les Péruviens ont été plus de 500 000 à suivre la marche organisée par le collectif féministe Ni Una Menos, afin de protester contre les violences faites aux femmes dans le 3ème pays au monde comptant le plus victimes de crimes machistes.**

**Julie Vrignaud**

Le cortège a entamé sa route à 15h30 dans les rues de Lima, suivi par plusieurs milliers de Péruviens. Lancé sur les réseaux sociaux quelques semaines plus tôt, l'appel à la Marche a reçu un écho dépassant les expectatives des organisateurs, qui attendaient environ 50 000 personnes. Le sujet des violences et de la discrimination de la femme au Pérou est devenu viral en 2012, après que deux jeunes célébrités locales, Lady Guillen et Arlette Contreras, aient été battues par leurs compagnons. Les deux affaires devenues publiques, la mobilisation a pris une ampleur jamais vue dans le pays, canalisée par le collectif Ni Una Menos, organisateur de la Marche.

## « Chut, on tue au Pérou »

Le féminicide, « meurtre d'une fille, d'une femme en raison de son sexe » peut-on lire dans le Robert, a la peau dure au Pérou. En 2013 ont été recensés 131 cas et 152 tentatives auxquelles s'ajoutent plus de 40 000 plaintes pour violences domestiques. Dans 80% des cas, les agresseurs avaient eu une relation amoureuse avec la victime. Les chiffres officiels sont effarants - hélas, ils ne sont pas  suffisant pour démontrer l'ampleur du phénomène. Augustin, un péruvien présent à la Marche du 13 août, raccourcie en 13A, explique que bien souvent, la victime ne dit rien :  « Il y a beaucoup de violences au sein du couple, de la part du mari. Et le fait est que pour préserver l'unité de la famille, pour préserver les enfants, la femme ne dit rien. Et ça devient une routine, le mari revient après avoir bu quelques verres de trop, et sa femme le voit venir, elle sait qu'il va être violent, mais elle ne fait rien, parce qu'ici au Pérou, la famille passe avant ».

La « famille » passe avant, mais aussi les ressources. Alexandra Hibbett, chercheuse et spécialiste sur les violences politiques, estime que la violence n'est pas dénoncée parfois en raison du manque de moyens financiers de la victime, dans le cas de violences familiales. Un viol laisse parfois un souvenir bien « vivant » chez la victime, et en 2009, le Tribunal Constitutionnel Péruvien ordonnait au Ministère de la Santé de s'abstenir « de développer comme politique publique la distribution gratuite au niveau national de la pilule du lendemain ». Sur ce sujet, la position favorable bien que discrète à la dépénalisation du nouveau Président, Pedro Pablo Kuscynski (« PPK »), sera peut-être une aide précieuse pour les Droits des Femmes dans le pays.

## L'origine de la violence

Le machisme marqué qui règne au Pérou compte parmi les nombreuses racines du mal. Un sondage réalisé en mai 2013 par l'Institut d'Opinion publique de la Pontificia Universidad Católica de Perú – PUCP, rapporte que 18,7% des interrogés estiment que les hommes devraient battre leurs femmes si elles leur sont infidèles. 10,9% considèrent qu'il s'agit d'une réaction normale si une femme dépense de l'argent de manière injustifiée.

La société patriarcale au Pérou sert le déni du crime, mais elle est aussi plus insidieuse. Les médias au Pérou tendent à verser dans le sensationnalisme, diffusant en chaine les vidéos des agressées. Qu'elles apparaissent trainées sur le sol par les cheveux, les visages tuméfiés, les cicatrices en gros plans qui ne guérirons jamais vraiment, les femmes traumatisées sont exhibées sous des gros titres qui, tous, vocifèrent « CRIME PASSIONNEL ». Lors d'une conférence relative à la marche du 13A, Micaela Távara, journaliste, artiste et féministe active, martèle durement : « Il faut sortir des discours selon lesquels ces crimes sont commis par « amour », ils ne font que justifier la violence ! ». Son regard s'est empli de fierté, durant la marche du 13A, lorsqu'une jeune femme a brandi une pancarte « YO soy la mujer de mi vida » («JE suis la femme de ma vie»).

## Quand la justice ne répond pas, ou pire, répond mal

Avec Ni Una Menos, les femmes péruviennes ont décidé qu'il était temps de se défendre elles-mêmes. Que personne ne le ferait à leur place. Non pas qu'une partie d'entre elles ne l'aient pas tenté avant ! Mais l'ampleur prise par le mouvement au niveau national, leur a donné plus de poids devant un acteur bien spécifique : la justice péruvienne. La Marche du 13 août 2016 s'est faite en réaction aux juges, à ceux qui donnent les sentences, aux magistrats qui minimisent les peines pour les hommes, lorsqu'ils ne les laissent pas tout simplement partir à l'issue du jugement. Selon DEMUS, un organisme d'étude péruvien de la défense des droits des femmes, 90% des crimes à caractère sexuel restent impunis. Quant aux 15 625 plaintes pour violences sexuelles effectivement reçues par le Ministère Publique en 2013, seules 925 des victimes ont pu bénéficier d'une défense d'office, pourtant un droit. Un article du Peruvian Times de 2011 rapporte que la police pose encore très fréquemment des questions du type : « Quels vêtements portiez-vous ? » ou « Qu'avez-vous fait pour le provoquer ? » en cas de violences familiales. Ces dernières considérées comme une affaire privée, une affaire de famille, on rappelle qu'il est inutile de s'insurger contre l'air exaspéré qui se peint sur les visages de ces mêmes policiers lors des dépositions.

Au-delà des Hommes sous les robes et les uniformes, la Loi elle-même ne permet pas une dénonciation et une visibilité systématique des crimes commis : au Pérou, en cas de violence familiale, la victime doit fournir une preuve tangible de mauvais traitement, car la présence de témoins ne constitue pas une preuve suffisante. C'est également elle qui doit remettre à son agresseur l'assignation au poste de police. Et ceci dans le meilleur des cas, soit dit en passant, car la violence familiale n'est considérée comme un crime qu'à la condition que la femme soit incapable d'accomplir quelque tâche que ce soit pendant plus de dix jours en raison des violences qu'elle a subie.

## Sortir de la prison de la honte

Ni Una Menos se bat pour celles qui se taisent, pour celles qui parlent et pour celles qui, grâce au collectif, n'auront pas à subir ces traumatismes. La grande réussite du mouvement selon Alexandra Hibbett, c'est d'avoir permis aux femmes de « sortir de la prison de la honte ». Les réseaux sociaux et notamment Facebook, ont servi de support au développement du collectif. Ils ont ouvert une porte vers un lieu où toutes les femmes, sans considération financière ou idéologique ont pu et peuvent toujours, s'exprimer, raconter leurs agressions, se soutenir entre elles : « La plus grande force (de Ni Una Menos) est d'avoir créé un espace pour reconnaître, pour mettre des mots sur des crimes connus de tous, mais qui jamais ne s'étaient imposés dans l'espace public ». Là encore, la présence à la Marche du 13A du Chef d'État Péruvien, PPK, agitant sa pancarte comme le reste des participants, aura également pu attirer les caméras et l'attention sur l'événement.

Ni Una Menos énonce ses revendications en 11 points sur sa page Facebook, parmi lesquelles un traitement médiatique plus adéquat, ainsi que la mise en place de structures d'accueil pour les femmes victimes de violences, insuffisantes selon le Country Report 2012. Le collectif réclame également des sanctions contre les magistrats appliquant des critères machistes et garantissant finalement une impunité dans les cas de violence contre la femme. Enfin, les revendications portent sur la promotion de l'égalité des genres par l'État et les collectivités régionales et la distribution gratuite de la pilule du lendemain.

Dans le domaine des violences faites aux femmes, le Pérou obtient donc une médaille de bronze. Mais l'Uruguay, la Colombie, le Salvador, le Guatemala, le Chili et de nombreux autres pays d'Amérique du Sud se bousculent également pour avoir une place sur les marches de ce macabre podium. Si Ni Una Menos au Pérou se calque sur les modèles chilien et argentin du collectif, on n'en finit plus d'espérer l'étincelle qui embrasera les pays voisins…

Mais revenons-en à notre cher « crapaud graphomane

», ou plutôt le narrateur de ces Premières fois qui aime se donner ce surnom, car si l'exil et les années 70 finissantes sont bien la toile de fond de ce livre, il s'agit tout de même de continuer à documenter, par le vrai et le faux, le projet autoencyclopédique d'Amigorena. Les Premières fois du titre sont celles que nous avons tous connu à cet âge : le premier amour, le premier baiser en attendant LA première fois, qui arrivera, mais aussi celles des découvertes picturales ou littéraires ou encore celles de villes et de pays. Ainsi les amours et fantasmes, dont le narrateur fait ici la liste, sont multiples. Il s'agit de filles, connues, vues ou seulement entrevues, d'Agnès à Delphine en passant par Marianne ; de villes et de pays : Amsterdam, la Grèce ; de peintres : Vermeer ou les maitres italiens ; d'auteurs avec des poètes comme TS. Elliot ou Saint John Perse, le Joyce du Portrait de l'artiste en jeune homme avant la découverte de son Ulysse et évidemment Marcel Proust et sa Recherche du temps perdu, référence obsessionnelle du jeune Santiago, quand bien même il n'en a lu à l'époque qu'une centaine de pages. Au narcissisme du jeune Santiago se rajoute un fétichisme, qui innervera la création de ce dernier. Mais plus que l'emulatio antique, qui consiste à rivaliser avec les maîtres, ce qui fait écrire le jeune Santiago reste avant tout les femmes, ou les jeunes filles pas encore devenues femmes. L'ensemble du récit est ainsi ponctué de poèmes et de divers textes de jeunesse, qui tour à tour peuvent démontrer la naissance d'un écrivain qui fait ses gammes et la puissance créatrice liée à l'amour pour des filles et aux peines de l'amour. C'est ainsi à une forme d'archéologie de la création littéraire, liée à celle des sentiments personnels et collectifs, que Santiago Amigorena invite le lecteur, où passé et présent se mêlent pour esquisser le portrait de l'écrivain en jeune homme, pour reprendre, en l'adaptant, le titre de Joyce.



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur éditorial
Benoît Michaëly

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directeur de la communication
Louison Larbodie

Directrice-adjointe de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Kevin Dufrêche

Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel

Chargée de communication interne
Mélanie Nguyen

Rédaction en chef des rubriques
Paul de Ryck, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Adam Garner, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Yannis Moulay, écrans
Myriam Bernet, art
Marie Puzenat, style

Secrétariat de rédaction
Emma Henning
Johanne Lautridou
Lisette Lourdin
Loïc Pierrot
Marion Zitoli
Sarah Francesconi
Thomas Sanchez

Rédaction
Agathe Hugel | Albane Akoun | Alénice Legoux | Alexandre Caretti | Alison Roi | Amélie Lequeux
Anthony Blanc | Ariel Ponsot | Arthur Martineaud | Arthur Sautrel | Astrig Agopian | Basile Frigout
Camille Chardon | Camille Poirier | Cassandre Tarvic | Céline Jollivet | César Lardon | June de Witt
Charlotte Gaire | Charlotte Jouhanneau | Clara Potier | Clémence Thiard | Clément Delalande
Cléo Schwindenhammer | Dearbhla O'Hanlon | Diane Lestage | Dorian Le Sénéchal | Elena Koch
Eloïse Bouré | Enora Héréus | Etienne Meignant | Fabien Randrianarisoa | Florent Norcereau
Florian Salabert | Florine Morestin | François Leclinche | Frédérique Patry | Guillaume André
Jason Stum | Jenifer Winter | Julia Coutant | Juliette Krawiec | Justine Madiot | Laura Dulieu
Lauranne Wintersheim | Lisa Tigri | LIsha Pu | Lola Fontanié | Lorena Skopelja | Louise Desplaces
Ludovic Hadjeras | Margaux Raggi | Marie Puzenat | Marine Roux | Marion Bothorel | Marion Collot
Marion Danzé | Marion Zitoli | Mathieu Champalaune | Maxence Lacassaigne | Mélanie Nguyen
Mauranne Tellier | Myriam Bernet | Nicolas Renaud | Nicolas Cury | Nicolas Fayeulle | Noa Coupey
Oksana Baudouin | Pablo Moreno | Paul de Ryck | Philippe Husson | Hugo Prével | Roxane Thébaud
Sarah Amchi | Sofia Touhami | Thomas Courtin | Thomas Pesnel | Thomas Philippe | Thomas Sanchez
Tom Vander Borght | Victor Demenge | Victor Jayet-Besnard | Yolaïna Bar

Mise en page, graphisme et illustration
Christelle Perrin | Solène Lautridou | Victoria Stampfer

ANTIPODE
MJC RENNES




MERCREDI 09 NOVEMBRE 2016

2 RUE ANDRÉ TRASBOT - RENNES
TEL : 0299673212 www.antipode-mjc.com

5€/13€/15€/18€
20H